

REVUE N°24, 1994

CLUB DES 100 COLS



SOMMAIRE

Encore merci !	3
Une question d'intégrité.....	4
Venez, nous allons faire une balade magique.....	5
Le vélo	7
A deux c'est mieux.....	8
Un drôle de cadeau pour Noël	9
Le Col de Vac.....	11
Colonie ne veut pas dire nids de cols.....	11
Premier vélo, première randonnée	12
Jérôme et les niais.....	14
Edgar m'a trahi.....	17
Brouillard sur Sestrière.....	18
«Frimeurs»... méfiez-vous !	20
Le Col de la Durance.....	22
Un rêve devenu réalité	24
Sauvé par les hirondelles.....	26
L'Assietta : une cascade de supplices	27
Un petit vélo dans la tête.....	30
L'année sans col.....	31
Les petits Génies du Parpaillon	32
Sensations fortes !	33
Les taupes du Top !!!	33
Imagination, simple suggestion, remise en cause, là est la question.....	34
En montant la Ramaz.....	35
Des cols muletiers, des vrais.....	37
Les Gones inaugurent Lozanne-Lausanne.....	38
L'homme mort : mon 1000ème Col !	40
Que d'eau !!! Que d'eau !!!	41
Le Col de l'Aution.....	42
Pic et Pic et Col et gram.....	43
Denise au col de Bacchus.....	45
L'abominable Bagargui... 20 ans avant	46
Bonjour, Madame Martinez !	47
A 10 ans, mes premiers cols.....	48
Concentration Italienne des Cent Cols	49
Etre cyclo.....	50
Le Ventoux	50
Le Cherel, mon 100ème col !	51
Michel VERHAEGHE, notre grand «maître», vient de franchir son 5000ème col !	52
Brouillard et neige au Galibier	53
Comment appeler un col en France ?	54
Pantani et Pantanette	57
Nos poètes belges.....	58
Petit traité de vélologie	59
Le Col de la Moutière	60
Ma première Bonette	61
Brevet Cyclo Montagnard du Chablais	64
Inoubliable randonnée «Tout terrain»	66
Un grand Col interdit aux cyclistes !!!	68
A chaque jour suffit son Pass.....	69
Blanche-Neige à la Chavanette	71
Le circuit des Aravis	72
Sur le chemin.....	74
Le Mont Colombis	75
Pèlerinage au pays des vaches Sacrées.....	76
Il faisait chaud... il faisait froid... dans le Queyras	78
Week-end Cantalien	80

ENCORE MERCI !

Bonjour et encore une fois merci pour vos encouragements, vos signes de reconnaissance et de compli-
cité.

Dans cette époque, rude pour beaucoup, désespérante pour certains, notre Confrérie demeure, je vous
l'affirme car je le mesure tous les jours, un îlot de simplicité, d'amitié, de franchise et de cyclotourisme à
part entière.

Tout est facile avec vous et la tâche imposée par plus de 4200 membres reste à mes yeux, un bonheur et
quelque part un remerciement pour tout ce que m'apporte le cyclotourisme en général et les Cent Cols
en particulier.

Cette année, pas de concentration nationale, les concentrations régionales continueront la tradition.
Nous réserverons notre effort pour 1997 où ensemble nous fêterons à la fin août, dans les Cévennes le
25ème anniversaire de la Confrérie.

Le samedi auront lieu les premières assises des 100 Cols et le dimanche, une grande et simple fête avec
nos amis du groupe Montagnard Cévenol. Réservez ces deux jours de 97.

A bientôt le plaisir de vous rencontrer au détour de nos chemins.

Henri DUSSEAU

UNE QUESTION D'INTÉGRITÉ

Etre intègre, c'est mettre en pratique ce que l'on prêche et c'est rester fidèle à soi-même.

Alors qu'aujourd'hui, la fraude, la corruption et les condamnations se multiplient, on peut difficilement concevoir que l'intégrité soit une valeur très répandue.

Ma motivation première, en créant ce club des «Cent Cols», fut incontestablement une envie de regrouper les passionnés et les amoureux qui, comme moi, aimaient le cyclotourisme et la montagne.

Vingt-cinq ans après, d'autres vertus me semblent aussi fédératives et aussi fortes que cette passion.

Je pense en particulier à la valeur de la simplicité du règlement qui est resté strictement le même depuis la naissance de notre confrérie.

Je pense aussi aux relations et à l'amitié que notre idée a su suscité et cultivé.

Je pense enfin à la moralité et à l'intégrité des membres du club: il n'y a pas de tricheurs aux «Cent Cols» ! Il n'y a pas de profiteurs !

Si, chaque année, pour des raisons personnelles (désintéressement, but atteint, maladie, décès etc...), certains d'entre vous nous quittent, je pense qu'il faut préserver notre enthousiasme et faire en sorte que notre modeste engagement dans ce club d'amis ne constitue pas qu'un bref épisode dans notre vie de membre mais une adhésion complice et réelle.

Avec l'intégrité comme guide, avec l'amour des autres et avec notre passion du vélo, nous pouvons et nous devons nous engager pour marquer de notre action personnelle et originale, la vie et l'avenir de notre confrérie qui, avouez-le, fait bien des envieux.

Bons vents à tous, mais dans le bon sens.

Jean PERDOUX

VENEZ, NOUS ALLONS FAIRE UNE BALADE MAGIQUE...

Il est vrai que depuis quelque temps je ne lisais plus. Mis à part les nouvelles glanées au hasard d'un quotidien pour connaître l'actualité, et des hebdos pour avoir une vue plus générale sur le monde d'aujourd'hui. Sans oublier «Cvclotourisme» et la revue du club des «Cent Cols».

Il aura fallu un voyage de trois jours à vélo dans le Trièves et le Dévoluy pour que l'envie de lire me reprenne. Je veux dire de m'attaquer à des livres !

C'est un ami qui a aiguisé ma curiosité. Il est passionné de Giono, chose que j'ignorais jusqu'à ce passage à Mens dans le Trièves. L'office du tourisme annonçait quelques expositions dans la région, où Giono aimait venir passer des vacances. Nous y acheterons aussi un guide de VTT en Trièves qui nous servira plus tard.

Mais le déclic s'est produit à Tréminis où se tenait cette fameuse exposition.

Nous étions partis le matin de Grimone. Nous descendons les belles gorges du Gas pour remonter voir le cirque d'Archiane. Après le col de Menée, nous arrivons dans le Trièves.

Les nuages cachent le Mont Aiguille dans leur voile cotonneux. Nous passons plusieurs petits cols et à midi nous mangeons à Mens.

Nous grimpons le col de Mens pour aller à Tréminis. La déception. L'expo n'ouvre ses portes qu'à 17 heures. Nous ne pouvons attendre, cela nous ferait arriver trop tard au gîte à Grimone. D'autant qu'il nous reste trois cols à passer ! Après une bonne douche, nous revenons en voiture visiter cette exposition.

Il s'agit de photos noir et blanc, agrandies et sous verre. Des photos de montagne, de ruisseaux, de troncs d'arbres, de villages et de portraits réalisés par un photographe d'aujourd'hui. Ce qui a un peu déçu Patrice qui s'attendait à voir des photos anciennes de l'époque de Giono. Mais ces photos étaient accompagnées de textes courts empruntés aux livres de Giono, commentaires livresques qui semblaient avoir été écrits pour chaque photo. Ce qui me fit penser que les écrits de Giono ne sont pas limités à son époque - lui qui est né il y a cent ans - mais qu'ils sont toujours actuels et universels.

Notre deuxième jour fut une journée VTT, pour faire des cols bien sûr. Nous avons repéré un itinéraire de 55 km sur le Topo-Guide n°2 du Club des «Cent Cols», au départ du village de Lus la Croix Haute.

Nous partons tôt le matin et attaquons notre parcours VTT par un beau chemin en forêt jusqu'au col des Tours. Après c'est du sentier avec, par moment du poussage lorsque ça monte trop. Nous passons les cols du Vallon, de l'Aup et de Lauteret autour de 1800 mètres d'altitude. Le parcours balisé du G.R., varié et sauvage à travers prairies et forêts nous offrira des points de vue assez exceptionnels.

Nous rejoignons le Dévoluy par une descente très agréable pour arriver au village de la Cluse où nous faisons une pause à la fontaine. Des enfants jouent avec l'eau fraîche du petit bassin.

Nous remplissons nos bidons et repartons sur la route goudronnée jusqu'au col du Festre. Nous bifurquons sur la gauche pour passer aux hameaux de Lachaud et de Maubourg par de petites routes tranquilles.

Il est midi, il fait assez chaud et le plus dur reste à faire.

Nous prenons un chemin forestier qui monte bien. Nous passons près de la cabane du Chorum Clot. Les Chorums sont des trous assez profonds quelquefois, il y en a beaucoup dans cette région, plus de 430. Ce sont des cavités souvent pleines de glace qui captent les eaux de pluie et de fonte des neiges. Elles alimentent des rivières souterraines qui aboutissent aux résurgences des Gillardes puis au barrage du Sautet. Nous passons près de ces Chorums profonds que j'ai failli ne pas voir. Me penchant sur un de ces

gouffres je constate qu'il est encore plein de neige dure. Nous rejoignons le vallon supérieur des Adroits, qui descend un peu pour remonter ensuite rive gauche avec une succession de plats roulants et de ressauts à poussage qui nous mènent au col du Charnier à 2104 m d'altitude.

De ce col à plus de 2000 m, nous avons une vue splendide.

Le grand Ferrand nous domine avec sa tête dans les nuages, et cet immense banc de roches avec des à-pics impressionnants que certains appellent «Dolomites» françaises. L'autre versant du col du Charnier, très pentu, dans les rochers, nous oblige à porter nos vélos pendant cinq cents mètres environ.

Nous passons les cols des Aurias et de la Croix avec des points de vue remarquables. Des successions de collines avec croupes arrondies forment des vagues jusqu'à l'horizon. Nous descendons le vallon de la Jarjatte avec des passages très pentus. Puis nous retrouvons la route goudronnée qui nous ramènera à Lus.

Il nous a fallu dix heures de VTT pour réaliser ce parcours comportant 2000 m de dénivelée en 55 km et le franchissement de 7 cols.

Un itinéraire assez difficile ! Nous apprenons qu'une exposition permanente sur Jean Giono a lieu ici à Lus dans un ancien hôtel. Décidément Giono aura marqué notre voyage !

Le lendemain nous ferons encore du VTT au départ de Grimone, par des chemins forestiers plutôt faciles avec encore cinq cols au programme. Un itinéraire choisi dans le guide VTT en Trièves.

C'est moins dur que le parcours d'hier. Le ciel est plus nuageux, il ne fait pas chaud, un temps à faire du VTT. Nous passons le col des Aiguilles par un magnifique passage entre les rochers. Nous descendons au hameau de la Vière pour grimper ensuite le col de Lus. Le sentier traverse une forêt épaisse, il serpente dans des sous-bois, dans des herbes hautes où l'on roule difficilement. Des trouées dans les voûtes de feuillage laissent entrevoir des morceaux de ciel bleu. Puis ce sera le col sans nom (c'est son nom !)

Après un bon casse-croûte pris dans cette clairière herbeuse, nous repartons avec prudence. Un très beau chemin nous conduit près d'une ferme abandonnée, perdue au-dessus de la vallée de Lus.

La vie devait être trop rude ici, un peu comme dans ces vieilles fermes mortes de la montagne de Lure, décrites par Giono dans ses livres. Un chemin nous ramènera au col de Grimone avec une bonne grimpe dans un vallon.

Nous avons bouclé ce parcours de 35 kilomètres en cinq heures.

Arrivé chez moi, je prends les livres de Giono, les feuillette, les tripote en tous sens. Je vais les lire ! Je revois les photos de Tréminis et leurs commentaires.

«Rondeur des jours», le titre me plaît.... les jours commencent et finissent dans une heure trouble de la nuit. Ils n'ont pas la forme longue, cette forme des choses qui vont vers des buts : la flèche, la route, la course de l'homme. Ils ont la forme ronde, cette forme des choses éternelles et statiques: le soleil, le monde, Dieu...» Giono.

C'est fou les choses auxquelles on peut penser sur un vélo. Ca fait partie de notre richesse.

Comme l'écrit Giono: ...» la richesse de l'homme est dans son coeur. C'est dans son coeur qu'il est le roi du monde. Vivre n'exige pas la possession de tant de choses... «

Jean-Claude MOUREN N°1870
Gardanne (Bouches du Rhône)

LE VÉLO

Le vélo, c'est génial.
On pédale, on pédale.
On pédale tout l'été
avec l'O.C.T.
Et puis on fait des cols
pour être dans la revue des 100 Cols.
Le vélo, c'est rigolo,
rigolo, rigolo.

Un petit poème écrit par ma Marie, 11 ans pour la fête de sa maman.

Maryvonne DRIARD-TERRIER N°159

Orléans

A DEUX C'EST MIEUX...

Pourquoi un tandem ? Première réponse : pour niveler les niveaux... Deuxième réponse : pour le plaisir de partager un effort ensemble...

Après un essai totalement infructueux sur mon vélo et après avoir constaté chez plusieurs amis que le tandem c'était la solution, nous avons opté pour la construction d'un tandem en 1987.

A ce jour aucun regret, bien au contraire... Je dis toujours que je ne serais jamais passée toute seule sur mon petit vélo où nous sommes passés en tandem !

La motivation est vite venue, les résultats étant plutôt concluants. L'expérience et l'habitude du vélo de Laurent nous ont vite permis de faire de belles randonnées. Chacun appuyant selon ses possibilités, avec l'avantage de rester toujours ensemble. C'est beaucoup moins désespérant pour le débutant...

La blague usée qui veut que celui, ou plus souvent celle, de derrière ne pédale pas est, bien sûr, fautive. Sauf, si l'on se contente de faire de tous petits tours sur le plat. Sinon comment voulez-vous qu'une seule personne fasse avancer un vélo d'environ 25 kg lesté de 50 kg supplémentaires ? Il faut être réaliste, quand ça roule bien, c'est que tout le monde appuie.

Autre légende, liée à la précédente, un tandem ça ne monte pas ! Eh bien si, c'est comme un vélo, quand on appuie, ça monte ! Et je dis toujours que seuls les costauds nous doublent. D'accord on est jeune et en bonne santé ! Donc admettons qu'un tandem monte à la vitesse d'un cyclo moyennement entraîné, bref à une vitesse de CYCLOTOURISTE ! Il faut reconnaître que bien souvent, les tandems sont montés par des personnes d'un certain âge. D'où, je pense, cette mauvaise réputation dans les montées... Mais, y a pas d'histoires, c'est comme un vélo, ou plutôt deux, quand on appuie, on monte comme les copains. En revanche, tout le monde reconnaît qu'un tandem ça descend bien. Normal, c'est une question de poids. Donc effectivement, nous descendons à vive allure, avec quelques appréhensions parfois... Mais, j'ai confiance en mon chauffeur ! Il faut bien aussi profiter, quand la montée a été rude. Notre record : 89 km/h dans la descente du col du Saint Gothard et dans celle du Mont Ventoux sur Malaucène.

Sur le plat, c'est bien aussi... Ça file à bonne allure une fois que la machine est lancée et c'est fort agréable, mais vite lassant : je préfère les cols ! A mon actif, à ce jour 174 cols, dont 12 de plus de 2000. Et j'en suis fière ! Je n'aurais jamais cru en arriver là, et pourtant... J'y suis.

Alors, toujours pas convaincus ? Bon ! Pour la petite histoire et pour vous convaincre... Laurent, grand cyclotouriste devant l'Éternel et moi, pas vraiment sportive, Laurent n'ayant pas du tout envie d'arrêter le vélo tenta de m'en faire faire, mais la différence de niveau était telle que les essais s'avèrent désastreux.

Donc, nous avons remis les vélos et sorti du chapeau un tandem... Et depuis, Laurent a pu poursuivre son sport préféré et moi je m'y suis mise de très bon gré. Plus d'angoisse de ne pas suivre, plus de peur de se disputer parce qu'un va trop vite et l'autre pas assez. Je vais à ma force et ose dire quand ça ne va plus...

D'où, la réponse de Laurent «Je sais que tu es fatiguée, ça n'avance plus»...

C'est incroyable d'ailleurs, il sait tout devant: quand je bouge, quand je change de position, et quand je suis fatiguée... Il vit ce tandem, et nous avec !

Monique RIEU N°4169
VARCES (Isère)

UN DRÔLE DE CADEAU POUR NOËL

Dimanche 24 décembre 1995, 15 heures, ça y est, je viens de franchir mon 1000ème col. J'ai 25 ans. Pas mal pour une fille du «plat pays»! Comment en suis-je arrivée là ? C'est une longue histoire...

C'est en juillet 1988 que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, Dominique, et devinez où ? Dans un col des Cévennes. Nous participions tous deux à une semaine organisée par notre club à Anduze. Moi, fraîche bachelière, je m'y étais rendue avec mes parents pour m'oxygéner les neurones; Lui, venait prendre un peu de repos avant d'effectuer Thonon - Trieste et après un voyage itinérant durant lequel il avait chassé un maximum de cols en empruntant la Haute Route des Pyrénées.

Décembre 1988, j'assiste à une bien curieuse cérémonie: Dominique, concentré sur une carte IGN et sur ce qu'il appelle la «Bible Chauvot», répertorie tous les cols et en envoie la liste à une obscure confrérie qui me semblait pour le moins assez ridicule. Je n'avais pas besoin de ça pour grimper !

L'année 1989 fut une année peu active cyclotouristiquement parlant. Nous nous rendons tout de même pour le week-end du 15 août dans les Vosges pour que nous puissions franchir nos premiers cols de l'année. Ce club des 100 Cols si important pour Dominique commence à m'intriguer...

1990 fut bien différente. Nous reprenons tous deux une pratique intensive du vélo. C'est l'époque de notre première série complète des brevets dénivelés et notre premier BCMF dans le Jura. Nous nous entraînons en vue d'un voyage en cyclo-camping en Corse. Dominique peaufine l'itinéraire afin de franchir un maximum de cols sans faire aucun aller et retour, chose à laquelle nous nous refusons. Nous nous faisons toujours un point d'honneur de franchir les cols même si c'est parfois difficile avec des sacoches de 15 kg.

Ce voyage est fantastique, jusqu'au moment où Dominique percute violemment une voiture dans la descente du barrage de l'Ospédale au-dessus de Porto-Vecchio. Bilan: quelques contusions sans gravité, mais la fourche du vélo est fichue. Notre voyage ne s'arrête cependant pas là: nous nous faisons rapatrier sur Nice et après une réparation, nous décidons de reprendre la route afin de rallier Grenoble. J'ai alors l'occasion de franchir quelques beaux 2000: la Lombarde, Restefond, au pied de la cime de la Bonette, Vars, Izoard. Nous restons trois jours à Serre-Chevalier afin de nous reposer et surtout afin de franchir le Granon.

Une fois en haut, Dominique m'entraîne sur les pistes environnantes afin de grappiller quelques cols supplémentaires.

C'est d'ailleurs sur l'une de ces pistes que nous avons rencontré un illustre chasseur, Marc Liaudon, qui à notre grande surprise nous photographie.

Enfin, nous franchissons le Lautaret, le Galibier, le Télégraphe et le terrible col de la Croix de Fer pour atterrir à Bourg d'Oisans. De là nous grimpons à l'Alpe d'Huez pour accrocher le col des Sarennes et d'autres cols muletiers environnants à notre palmarès. A notre retour, Dominique avait gagné : j'entraîtais moi-aussi en 1991 au Club des Cent Cols avec 236 cols dont 23 à plus de 2000. Depuis la passion de la montagne et des cols ne m'a plus lâchée.

En 1991 notre objectif est de relier Bourg-Saint-Maurice à Salzbourg, en traversant les Alpes suisses, italiennes et autrichiennes. Le parcours concocté durant les longues soirées d'hiver par Dominique nous permet de gravir tous les cols suisses de plus de 2000 m, de passer le Stelvio, le Gavia, les cols des Dolomites et les terribles cols autrichiens (Timmelsjoch, Kühtai et Grossglockner) sans oublier le traditionnel muletier du voyage : la route des crêtes au-dessus du passo Croce Domini, poussière garantie ! Soit un parcours de 2400 km et 45000 mètres de dénivelée.

En 1992, nos ambitions sont plus lointaines: nous faisons notre voyage de noces aux Etats-Unis dans les Rocheuses (cf. revue 100 cols n° 22). Ce voyage nous vaut le plus haut col de notre longue liste: le fameux Mosquito Pass à 4018 mètres.

L'année suivante, notre chasse aux cols se situe en France où nous faisons un long périple à travers le Massif Central et les Pyrénées. Pour rentrer au bercail, j'effectue ma première diagonale (Hendaye-Dunkerque) et je découvre ainsi le charme de la grande randonnée.

Forts de nos expériences précédentes, nous décidons pour 1994 de visiter la Norvège à vélo. Ce sera notre plus beau voyage mais aussi le plus difficile. Heureusement un stage de printemps en Corse, lieu béni des chasseurs de cols et la diagonale Dunkerque-Menton au mois de mai, nous permet d'affronter sans problème les rudes pentes norvégiennes sous des températures parfois arctiques. Après l'ultime séjour à Noël en Provence, j'avais ainsi à mon actif 779 cols dont 147 à plus de 2 000 mètres.

La décision était prise, j'allais tenter de franchir le cap des mille l'année suivante.

1995 reste jusqu'à ce jour l'année la plus chargée en vélo. Entre une diagonale au printemps (Menton-Hendaye), les brevets qualificatifs à Paris-Brest-Paris, l'épreuve elle-même fin août et deux BCMF, il faut trouver des régions très denses en cols, vu le peu de temps qu'il nous reste. Nous écumons donc les Corbières et les Pyrénées ariégeoises en avril (110 cols en 9 jours de vélo) et effectuons en été un voyage itinérant de quinze jours dans les Alpes, toujours ponctué du muletier si cher à Dominique: la route des crêtes de Sestrière, en partant de Suza, les connaisseurs apprécieront...

Le traditionnel week-end dans les Vosges début septembre et les vacances de Noël dans le Haut-Languedoc me permettront d'atteindre et de dépasser le nombre tant convoité.

Voilà donc brièvement résumée cette longue quête du Graal, qui est loin de s'achever pourtant. Pour terminer, j'aimerais remercier Dominique qui s'est «sacrifié» en franchissant avec moi nombre de cols qu'il avait déjà passés auparavant, au détriment de la progression de sa propre liste.

Hélène FARCY N°3246
LILLE (Nord)

LE COL DE VAC...

L'incessante chasse aux cols oblige l'achat et la consultation des cartes au 25 millième, avec la série des TOP 25 qui est une vraie merveille.

Lorsque 10 cols seulement me séparaient d'Hubert, j'épluchais ces trésors topographiques afin de trouver pas trop loin, pas trop haut, pas trop dur, de quoi satisfaire ma «boulimie obsessionnelle» de cols.

Si bien que je tombais sur le col de Vac, tout à côté du col des Mouilles dans le massif de Belledonne. Une recherche sur le Chauvot resta infructueuse, alors que le col devait à peine se situer au-dessous des 1051 m. Comment un tel col aurait-il pu échapper à la sagacité de nos Maîtres ?

Et depuis, j'en ai trouvé quantité des «Col de Vac» !!!

M'approchant de plus près de la carte, je compris ma méprise qui me valut un éclat de rire à réveiller un mort.

Dieu qu'il était joli mon col de Vac ! De l'importance de la ponctuation !!!

Je réalisais enfin que j'avais découvert le Col... onie de Vac... ances !!

Jean-Paul CUFFULO N°1899
Albertville (Savoie)

COLONIE NE VEUT PAS DIRE NIDS DE COLS.

Depuis quelques années mes vacances d'août sont occupées à diriger une colonie de vacances.

Ce séjour estival à dominante sportive se situe dans les Cévennes, mon pays, où les cols sont nombreux.

La pratique du VTT étant une des activités sportives, je me suis dit: «mon petit Jack, tu vas repérer les cols muletiers que tu n'as pas fais et tu pourras joindre l'utile à l'agréable».

Les jeunes ados que nous encadrons sont grands, costauds, mais quelque peu fainéants. Le VTT s'est donc résumé en de courtes balades de préférence en terrain peu accidenté. Alors très peu de cols.

Le seul col qui, de surcroît, n'est pas muletier, a été le col de Bane. Dans le seul mois d'août j'ai dû le gravir avec le minibus une vingtaine de fois. Alors celui là je le connais par coeur, chaque virage, chaque trou, les endroits où le sol est lisse, là où c'est rugueux, enfin tout. Je n'ai pas pu le gravir à vélo durant ce mois d'août par manque de motivation et de disponibilité. Il est vrai que je l'ai grimpé à bicyclette une vingtaine de fois car il ouvre la porte des Cévennes. Les moniteurs, dans leurs périodes de repos, essayaient de battre le record de la montée, record établi par le factotum de la Colo sur un vélo type bi-cross.

Le col de Bane venait souvent lors des conversations et je pensais dans les ans à venir faire un camp au pied du Bouquet Parpaillon pour changer un peu.

Voilà, mes mois d'août sont sans cols.

Il y a quand même quelques faux cols agréables au Bar de Monoblet et un particulièrement désagréable vu le tarif dans un Bar de l'Espérou pourtant recommandé par la FFCT.

Ne vous y arrêtez pas pour boire une bière.

Si vous voulez augmenter votre nombre de cols, tâchez de ne point travailler car col et colonie ne sont pas de la même racine.

Jack SABATIER N°557
MILHAUD (Gard)

PREMIER VÉLO, PREMIÈRE RANDONNÉE

1925 - Dans quelques mois, je vais avoir douze ans. Depuis longtemps je rêve d'une bicyclette. J'en ai tellement rêvé, que la voilà, bien à moi, la bécane tant convoitée.

Bien sûr elle n'est pas rutilante, les chromes ne risquent pas de réfléchir le soleil pour éblouir quelqu'un. Elle a peut-être fait la guerre dans une section d'éclaireurs cyclistes et a été mise à la retraite après service rendu. Telle qu'elle est, j'en suis content.

Plusieurs de mes petits camarades du quartier voudraient avoir la même. Je fais mes 20 km comme un grand et maman s'inquiète un peu. Il y a quelques jours, j'ai été jusqu'à Saint Jean de Luz, 34 km aller et retour. Heureux de mon exploit, je raconte ma promenade à ma mère qui se charge de tempérer ma joie par la menace de supprimer le vélo. «Je ne veux pas passer ma vie à me faire du souci pour toi...». J'encaisse sans rien dire, je m'écrase dirait-on aujourd'hui. Vraiment les parents ne comprennent rien et vous obligent parfois à ne pas dire la vérité.

Parce que j'étais un bon fils ne voulant causer de souci à personne, maman pendant longtemps n'a pu compter les kilomètres que j'ai pu faire. Sauf une fois...

Mon père que je voyais de temps en temps seulement, because des histoires qui n'étaient pas de vélo, m'invite pour dimanche à une partie de pêche. Rendez-vous est pris à la gare de Bayonne à 6 h 15 pour prendre le train. A l'heure à la gare, avec mon vélo, la musette garnie, la canne à pêche et tutti quanti. Le train qui devait nous emmener sur le lieu de pêche part sans nous. Ne voyant pas venir «Dieu le père», après une petite conférence dans ma jeune tête, je décide d'employer mon temps puisque de toute manière, pour ma mère, je suis à la pêche pour la journée.

Sans but précis, je prends la route de Pau et je roule... je roule.

Sur le pont de Port de Lanne, je casse la croûte et regarde les pêcheurs. J'ai bien envie de déplier mon matériel, mais une envie plus forte de rouler fait que je me retrouve à Peyrehorade. Ayant demandé l'heure et jugeant qu'il est encore tôt, je continue vers Puyoo, qui n'est qu'à 15 km d'Orthez.

Je décide d'aller jusqu'à Sault de Navailles, 10 km plus loin. Je vais chez mes cousins dont les parents cultivateurs, m'accueillent un mois ou deux pendant les grandes vacances.

Aujourd'hui aussi ils m'accueillent avec de grands «Moun dieu, n'es pas bray, aquet maynadie !» (Mon dieu ce n'est pas vrai... cet enfant !). Les voisins sont de la fête, on leur montre le phénomène. «Qué binn dé Biarritz en bicyclette !». Mes deux cousins et ma cousine me regardent avec des yeux ronds. Ils ne disent rien. Nous nous rattraperons une autre fois «assieds-toi, tu dois être très fatigué !». Tu es fou ou quoi ? «C'est bon pour te tuer» «Et ta mère, que va t-elle dire ?»

Ça continue un moment, moitié patois, moitié français, jusqu'à ce que j'annonce que je repars pour Biarritz sitôt après avoir mangé. Ma tante fait «O bass, O bass» elle a un peu le souffle coupé. J'en profite pour entraîner mes cousins voir la belle machine qui m'a amené et me ramènera. Depuis ils en ont vu d'autres et sont déçus si je n'ai pas fait mes 500 km avant de passer les voir.

De mon retour, je n'ai rien à dire sinon que j'étais heureux de rouler. Ayant eu le temps de réfléchir sur mon comportement envers ma mère, je décidais de lui raconter ma journée. Bien m'en prit ! L'effet de surprise fut tel qu'elle en oublia les reproches et depuis fit confiance aux récits de mes sorties, à condition que celles-ci ne dépassent pas 20 km.

Confiance pas toujours justifiée, il faut bien le dire, mais je ne pouvais risquer de me faire supprimer le vélo en racontant que j'en faisais 40 ou 60.

Voilà comment j'ai été amené à effectuer, sans une rustine en poche, ma première randonnée de 150 km.

Je ne puis quitter ainsi ma tante de Sault de Navailles sans vous raconter une histoire la concernant, n'ayant rien à voir avec la pratique du vélo, sinon un lien commun: la selle.

La vieille ferme ayant fait plus que son temps, ma tante et mes cousins devenus des hommes décidèrent de faire construire une nouvelle maison.

L'architecte ayant présenté sur son plan des WC intérieurs, ma tante lui dit qu'elle ne voulait pas de ça dedans, que c'était dégoûtant et que ça va puer ! Il faut vous dire que j'ai toujours connu une certaine petite cabane construite au-dessus d'un ruisseau, à 30 mètres de la maison. Nous y passions de bons moments tout en prenant connaissance sur de vieux journaux, de nouvelles datant quelquefois de plusieurs années.

L'homme de l'art ayant déclaré que les nouvelles dispositions légales en matière de construction, faisaient une obligation d'installer des WC intérieurs, pour pouvoir obtenir un prêt, ma tante fut obligée d'en passer par là.

Je vous donne textuellement sa réflexion à l'architecte (traduction du patois) «tu peux le faire ton cabinet, sûr que je n'irai pas y poser le cul !».

Je crois qu'elle a tenu parole. La cabane existe toujours, elle sert encore, malheureusement plus à ma tante, qui paraphrasant Montaigne sans le connaître ni n'avoir jamais fait de vélo, aurait pu conclure en disant:

«Sur les plus belles selles du monde on n'est assis que sur son cul !»

René LAPEYRE N°153
BIARRITZ (Pyrénées Atlantiques)

JÉRÔME ET LES NIAIS

Baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur !

Jérôme n'a pas cillé. Tête droite, il est passé sans donner un coup de pédale plus vite que l'autre, ignorant le piéton qui vient de l'interpeller.

Il a l'habitude. Partout où le cycliste passe, des plaines de la Beauce au sommet du Puymorens, des forêts des Vosges aux landes de Gascogne, de la Bretagne à l'Estérel, le niais est là, sur le bord de la route, épanoui, pétillant d'esprit, ruisselant de saillies hilarantes, débordant de formules inédites:

- «Baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur ! Plus on pédale, plus on va vite ! Attention, la roue tourne ! Y sont pas loin, tu les auras ! De l'autre côté, ça redescend ! Est-ce que ta grand-mère fait du vélo ?» J'en passe, et des meilleures.

Le niais n'entre en transe qu'à la vue du cycliste. Que passe devant lui un cavalier, un marcheur, un automobiliste ou un pousseur de brouette, il se contentera de le regarder sans mot dire.

Mieux ! Lui ferait-on remarquer qu'il pourrait dire un mot en passant, il répondra certainement qu'il n'est pas dans ses habitudes d'interpeller des inconnus. C'est une question d'éducation.

Que l'inconnu soit à vélo, tout change. Sous tous les cieux, immanquablement et par une sorte de prodige qui reste à expliquer, le cycliste déclenche la logorrhée du niais. Le cycliste et lui seul.

Jérôme, bien entendu, déteste cette familiarité vulgaire et il n'est pas le seul. Randonneur chevronné, après avoir couvert des dizaines de milliers de kilomètres il est un peu saturé de facéties et rêve d'avoir, sur son guidon, une espèce de laser portatif qui désintégrerait ces nuisibles avant même qu'ils n'aient ouvert la bouche.

Tout à ces réconfortantes pensées, il poursuit son ascension.

Plus haut, sur la route, un automobiliste descendu de sa voiture le regarde venir. A son air, à une espèce de demi-sourire satisfait, à une lueur dans le regard, Jérôme sait que cela ne va pas manquer. Cela ne manque pas:

- Allez ! Allez ! Plus c'est long, plus c'est bon ! - Jérôme grince des dents. Mais la côte est rude et il ne se voit pas couper son effort pour aller dire au bonhomme qu'il ne se souvient pas de lui avoir été présenté.

Certes, les cyclistes ne sont pas ennemis d'un encouragement, d'un renseignement crié d'une voix amicale. «Bon courage ! ou «Le sommet n'est plus très loin !» par exemple, font passer un courant de sympathie sur la route et donnent du cœur au ventre pour se hisser jusqu'au col, même si l'estimation a été généreusement calculée comme c'est souvent le cas. Jérôme se souvient même qu'un jour, alors qu'il roulait bon train avec quelques amis, une femme au bras d'un quelconque chétif, avait crié «Bravo ! ça, c'est des hommes !» Ce sont des choses qui réconfortent, mais peuvent aussi pousser «les hommes» à des fanfaronnades puérides, telles par exemple que de grimper la côte suivante sur un trop grand développement.

Mais ce n'est pas, hélas ! de ce genre de propos dont il s'agit ici.

Vers le sommet, une famille de pique-niqueurs déjeune à l'ombre des arbres. Le père, la mère et le fils. Bien blancs de peau, avec un rien d'enveloppé qui laisse à deviner leurs activités sportives. Des «vacanciers-auto», types qui s'essouffent à la vue d'un escalier et dont l'effort principal est d'aller d'un siège à un autre.

Dès qu'ils aperçoivent Jérôme, ils se mettent à glapir tous les trois, cramoisis et la bouche pleine.
- Vas-y, Poulidor ! Baisse la tête ! Pousse sur les pédales ! Y sont pas loin, tu les auras !

«Ceux-là, se dit Jérôme excédé, je me les paie».

La longue côte est presque finie, c'est une occasion pour souffler un peu. Il descend de vélo, fait demi-tour et, sa bicyclette à la main, revient vers la famille dont le père qui riait complaisamment l'instant d'avant est soudain beaucoup moins certain d'avoir dit quelque chose de comique.
Pour tout dire, toute manducation suspendue, papa, maman et le fiston le regardent venir à eux avec un drôle d'air.

Jérôme s'arrête devant les niais, s'assied sur le cadre de sa bicyclette et leur crie gaiement, avec le même ton de voix qu'ils avaient employé pour lui:

- Allez, pépère, mange ta tartine ! Mange, bonhomme, mange ! Tu ne sais pas qui te mangera ! Allez, la maman, avale ! Avale ! Allez, fiston, tu les auras ! Allez, papa, rentre le ventre, t'auras l'air d'un coureur !

Dire qu'ils sont étonnés serait faible. En fait, leur Dauphine se transformerait tout à coup en citrouille qu'ils en seraient moins surpris.

Le père, qui a pris, en auto, l'habitude confortable d'interpeller les gens qui ne peuvent pas lui répondre, est tout saisi de voir que c'est un sport qui peut avoir des inconvénients.
- Dites donc !... balbutie-t-il, Je... Dites voir!...

La mère fait des «oh» et des «ah ! «C'est le monde à l'envers ! Si on ne peut plus s'amuser à interpeller les cyclistes, maintenant, c'est la fin de tout ! On est là, bien tranquilles, à manger dans l'herbe, et puis voilà qu'un type qui sort d'on ne sait où se permet de vous crier des choses !

Pourtant, réfléchissant qu'on est à trois contre un, avec la Dauphine pour filer si des fois ça tournait mal, la dame reprend voix:

- Dites donc, malhonnête ! Ca vous ferait rien de passer votre chemin ? On vous cause pas, nous !
- Je vous prie de bien vouloir m'excuser, dit Jérôme. Mais il m'avait pourtant bien semblé que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser la parole.
- Oh ! oui, hein ! Les belles phrases, ça va, hein ! On vous a crié pour vous encourager et puis c'est tout !
- Mais moi aussi, chère madame. Je vous encourageais à manger.
- Ça suffit comme ça, hein ! Si vous êtes pas content...

Si, Jérôme est content. Ces figures amusantes, luisantes de colère et un peu paniquées, parce qu'on ne sait jamais, le réjouissent. Depuis le temps qu'il subit sans rien dire les sanies verbales des niais, il n'est pas mécontent de jeter un peu le trouble dans leurs petites têtes satisfaites.

Ragaillardi par l'impétuosité de son épouse et réalisant qu'il n'y a pas de danger, l'homme retrouve quelque virilité:

- Il faudrait voir, hein ! On va ensemble aux gendarmes, si vous voulez ! On sait pas qui vous êtes après tout !
- Mais si, vous le savez, je suis Poulidor.
- Poulidor, vous ? Ah la la !
- Mais c'est vous qui me l'avez dit !

Jérôme fait durer le plaisir pour laisser à Robert qui monte la côte derrière lui le temps d'arriver et de jouir du spectacle. Le mutisme et le sourire de Jérôme exaspèrent les pique-niqueurs. Le gosse, lui, ne dit rien. Une taloche est vite arrivée. Et puis, papa-maman dans la panade, c'est plutôt rigolo. Jérôme voit du coin

de l'oeil la silhouette de Robert qui se rapproche lentement. La femme s'énerve, décidément, et se laisse aller à sa nature:

- Si c'est pas malheureux ! Minable ! Hé, traîne-patins ! Qui c'est qui l'a sonné, celui-là, avec sa bécane ! Tiens ! En v'la un autre à présent ! Baisse la tête, hé !

Curieusement, tandis que Robert interloqué par cet accueil met pied à terre à côté de Jérôme et lui demande ce qui se passe, le gros homme, soudain gêné, tente de faire taire sa femme qui, sans l'écouter, le repousse du bras en disant que non mais des fois on va tout de même pas se gêner ! On est en République, non ?

- Mais c'est Bourdieu ! s'exclame soudain Robert stupéfait. Bonjour Bourdieu !

- B... Bonjour, monsieur le Directeur, dit le pauvre homme en ôtant sa belle casquette blanche. Ça... comment ça va, monsieur le Directeur ? C'est M. le Directeur, dit-il à sa femme qui en reste bouche bée et oscille sur ses jambes comme si elle allait tomber sur le rôti de veau froid.

- Ben vrai ! dit-elle enfin. Qui nous aurait dit ?... Le plaisir... Pour une surprise...

- Tu connaissais Bourdieu ? dit Robert, étonné, à Jérôme. Que se passe-t-il ?

- Rien, dit Jérôme en souriant. Un malentendu. Je t'expliquerai.

Robert renonce à comprendre et, en homme bien élevé, fait les présentations:

- Bourdieu, l'un de mes employés. Maître Daussais, avocat.

- En...enchanté, Maître, dit Bourdieu en tendant une main moite à Jérôme. On... Ce qu'on disait...

- C'était pour causer, dit la bonne femme qui transpire abondamment et, de toute évidence, ne sait plus où se mettre.

Voilà leur monde renversé. Est-ce qu'on peut se douter ? Un directeur et un avocat à bicyclette ! On prévient ! Y a plus de critères ! Comment on fait, alors, quand y a plus de critères ? Sur la route, en général, on sait. Dieu merci ! Les grosses voitures, Mercedes, Rolls et tout ça, on se range et on dit rien. Les autres, plus modestes, on leur crie des choses au passage: «Va donc, eh !» Les tout-petits, 2 CV, 4 L, c'est bien simple : on ne les laisse pas doubler. Ils n'ont qu'à acheter plus gros. Chacun à sa place et chacun à son rang. Sans ça, y a plus de démocratie possible. Mais à vélo, alors là ! C'est de l'abus de confiance. Où on va si tout le monde se met à aller à vélo ? Pourquoi pas De Gaulle pendant qu'ils y sont ? Et encore, De Gaulle, on le reconnaîtrait. Mais un avocat ? Un directeur ? Ça devrait avoir un insigne ou un fanion qu'on sache à qui on a affaire ! Tout ça, c'est la faute à Bourdieu. Il est toujours à crier des trucs marrants aux cyclistes. Il va entendre quelque chose, Bourdieu, quand ces deux-là seront repartis !

- Eh bien, dit Robert, ne nous refroidissons pas. Enchanté de vous avoir rencontré, Bourdieu. Bonne fin de vacances.

- Bonne c... continuation, Monsieur le Directeur, dit Bourdieu.

Ils remontent à vélo et reprennent leur route, tandis que la femme commence comme elle dit à «parler du pays» à son imbécile de mari. Le gosse reçoit une taloche pour lui apprendre à crier des choses aux cyclistes. Plus haut, sur la route, Jérôme raconte l'histoire à Robert qui s'en amuse.

- En voilà toujours trois, dit-il, qui ne crieront plus jamais rien aux cyclistes !

Ils attaquent la descente au début de laquelle une brave vieille dame, assise sur son pliant, tricote une chose mauve.

- Baissez la tête, dit-elle d'une petite voix, vous aurez l'air de coureurs !

Extraits d'«Albina et la bicyclette» édité chez Calmann-Lévy avec l'autorisation de l'auteur (lui-même membre de notre confrérie).

Jacques FAIZANT N°8
Rueil-Malmaison (Hauts de Seine)

EDGAR M'A TRAHI...

Edgar, vieux compagnon de lointaines expéditions réalisées parfois dans des conditions extrêmes, toi en qui j'avais la plus entière confiance, tu m'as trahi, tu nous as trahis j'en ai la preuve formelle !!

Cet été encore, nous avons programmé une sortie titanesque qui devait nous faire tutoyer les plus hautes cimes de Suisse et d'Italie. Nous avons certes escaladé le Nufenen-Pass, louvoyé au milieu des neiges et de la glace du Grimsel-Pass. Nous sommes même allés au refuge Auronzo que nous avons dépassé pour rencontrer par hasard un prêtre italien en soutane et en espadrilles qui, son chapelet à la main, empruntait le même sentier que nous (allez savoir pourquoi ?..).

Des images, j'en ai plein la tête: celle de trombes d'eau dégringolant de noirs nuages qui s'étaient accumulés sur nos têtes pendant que nous progressions à la force de nos jarrets; celle d'une multitude de petits lacs voilés par une brume matinale au milieu d'un écrin de montagnes; celles des majestueuses Dolomites où la lumière changeante transforme en permanence les paysages.

Mais celle que je garde aujourd'hui encore en mémoire et qui me fait douter est tout autre. Ce jour-là devait être l'apothéose proposée par Georges Rossini dont le circuit faisait franchir une quantité non négligeable de cols à plus de 2000.

Au petit jour, nous nous sommes petit à petit élevés au-dessus du lac d'Anfo pour gagner 1700 m de dénivellée. Très vite, une épaisse brume nous a enveloppés, nous cachant les paysages, mais nous protégeant aussi du soleil.

Plus de refuge Bonardi, disparu dans un incendie qui n'a laissé que des murs calcinés faisant penser à des images de guerre vues à la télé. La route disparaissait parfois pour faire place à un sentier défoncé où il fallait surveiller en permanence la progression de la roue avant au milieu des pierres et des rochers. Parfois la brume s'évanouissait soudainement et le soleil éclairait un ravin, un pic, qui surgissaient de l'anonymat. C'est ainsi qu'Edgar m'est soudain apparu au détour d'un sentier, cerné par un troupeau de chèvres sorti d'on ne sait où, dans le silence des cimes.

Edgar ne semblait pas dépaysé, très à l'aise au milieu du troupeau. Ils avaient, semblait-il, beaucoup de choses à se dire. Cela me parut suspect. Je pris des photos pour témoigner de cette vision sortant de l'ordinaire. Après de longues minutes qui me parurent interminables, Edgar se décida enfin à se séparer de ses congénères (pour ceux qui ne le connaîtraient pas, Edgar arbore une superbe barbe qu'il a traînée sur toutes les routes de France et de Navarre).

C'est alors que l'incroyable se produisit. Alors qu'Edgar s'éloignait, une biquette se mit à le suivre puis à le poursuivre. A l'évidence elle le connaissait (ou le reconnaissait). Plus il appuyait sur les pédales, marmonnant «Elle va me lâcher ? Elle va me lâcher ?... Elle est c.. cette chèvre !!», plus celle-ci, folle d'amour (paternel bien sûr) tentait de le rejoindre, délaissant son troupeau.

Il m'a bien semblé entendre la biquette lui dire de loin, et même répéter «papa.. papa !..»

Edgar honteux, fuyant cette paternité dont il voulait à tout prix cacher au monde l'existence, appuyait comme un beau diable, retrouvant des réserves d'énergie insoupçonnées et ce, malgré l'altitude et le kilométrage déjà franchi dans la matinée.

Je savais qu'Edgar avait déjà escaladé en solitaire (enfin, c'est ce qu'il nous racontait à nous, ses copains cyclos) des montagnes de par le monde, mais de là à imaginer ce dont je venais d'être témoin !

Qu'est devenu la pauvre biquette une fois encore orpheline?

Etant pour la paix des ménages, je n'en ai évidemment pas parlé à son épouse, mais tout de même !!

Jean-Claude MARTIN N°2269
NEUVILLE-les-DIEPPE (Seine Maritime)

BROUILLARD SUR SESTRIÈRE.

Le Rosier: au nord, de lourds nuages tentent, ces mécréants, d'écraser sous leur masse les trois Rois Mages (les pointes Melchior, Balthazar et Gaspard). Ce ciel n'est pas encourageant du tout !

Col de Montgenèvre, Sestrière, je ne vois pas les immeubles de la station, mais revers de la médaille, je ne verrai pas de belles italiennes par ce temps.

Je guette, un peu ému, la route que je dois trouver sur ma gauche, la route qui me permettra d'atteindre le «nirvana» des chasseurs de cols, la route des crêtes avec ses 6 cols à plus de 2000 mètres ! Un vieux panneau m'en indique enfin la direction.

C'est tout de suite le grand jeu: la piste de terre. La lecture de la carte me l'avait laissé supposer plus lointaine. Ne «roussaillons» pas, je suis venu ici pour cette piste ! Le brouillard disparaît et avec, cette impression de pédaler dans un tunnel de coton. Je suis joyeux, mes pneus de 25 trouvent le sol agréable, pourvu qu'il reste sec. La piste, joyeuse elle aussi, serpente dans les mélèzes.

A la hauteur d'une gare de télésiège, les derniers arbres abandonnent le combat qu'ils livraient à l'altitude. De nombreux lacets me conduisent à la montagne que j'aime: sans arbres !

Ici, l'automne a commencé son boulot de peintre saisonnier: roussir un à un tous les brins d'herbe des prairies d'altitude. C'est facile, mais un peu monotone, un seul pinceau, une seule teinte. Quand il descendra dans la vallée, son travail sera plus délicat. Chaque espèce a sa couleur particulière, cela réclame de l'attention, du doigté. Mais faisons confiance à l'automne, jusqu'à présent il s'est bien débrouillé. Et, pour saluer et apprécier ce travail, passons le 26 dents, juste pour le confort, sans que ne l'impose la pente ! Quel régal... La piste dénoue ses lacets.

Pour le cycliste que je suis aujourd'hui, cet itinéraire est fabuleux, mais pour le randonneur pédestre que j'étais hier, cette piste est un massacre abominable du paysage... tout est relatif...

Deux motos viennent perturber ma contemplation. Je franchis un col scandaleusement anonyme. De l'autre côté, je retrouve la brume. Bref arrêt au Colle Basset.

Je roule maintenant sur une sorte de grand toboggan: montées, descentes, luminosité au sud et grisaille humide au nord. Tous ces changements de versants me font «perdre le nord». Ce n'est pas très important pour l'itinéraire, il n'y a qu'un seul chemin. Mais c'est agaçant pour l'amour propre, et j'en ai beaucoup quand je pédale !

Je fais une pause au Colle Bourget. Je décide d'immobiliser le fabuleux exploit que je suis en train de réaliser. Je repère un endroit pour poser mon boîtier photo, sur un petit talus, au bord de la piste, juste derrière une flaque d'eau. Et là, sur le petit talus, je trouve une petite pierre plate, toute blanche, bien propre... Qui l'a posée là ? Des cyclos à coup sûr. Un solitaire comme moi, un couple d'amoureux, une bande de copains ? Tout à coup, je ne suis plus seul, il y a même foule devant la pancarte du col ! Je pose l'appareil sur la pierre, j'arme, je cours devant le panneau en chantant une adaptation de l'Auvergnat:

«Ce n'était rien qu'une petite pierre, mais elle m'avait chauffé le coeur et dans mon âme, elle brille encore à la manière d'un grand soleil...»

Du soleil dans le coeur, il m'en faut, car, à l'extérieur, le brouillard gagne encore du terrain. Ce toboggan géant devient de moins en moins amusant, les motos ont labouré le terrain. Colle Blegier... Colle Lauson... De Brassens, je passe à Renaud, je siffle «la balade de Willy Brouillard». C'est blafard.

Au Colle dell'Assietta, se tient un rassemblement de motos: au moins 50 pilotes et leurs machines. J'aborde la descente aux enfers. Je subis les effets d'une piste ravagée par les roues des «Transalp» et des «Ténére 600» ajoutés à ceux des tronçons empierrés façon «Paris-Roubaix». Ce cocktail dure 12 kilomètres !

De temps en temps, les rideaux de brume de la scène s'entrouvrent et j'aperçois le décor: des lambeaux de montagne sinistre, des «abîmes sans fond».

Les images, les trouées s'enroulent et se déroulent lentement. Pour retarder la désintégration ou la dissolution totale, je prends un rapide casse-croûte. La lecture de la carte me laisse supposer un prochain replat.

C'est à la hauteur de cette bergerie abandonnée qu'il m'a rattrapé. Il m'a dépassé comme un éclair, mais je l'ai reconnu. Cette grande silhouette longiligne, ce regard angoissé, le boyau noué sur les épaules, le double porte-bidon au milieu du guidon, le vélo Bianchi, et tout cela en sépia, comme dans le «Miroir des Sports».

C'était bien lui, c'était le grand Fausto qui passait dans la brume du Colle delle Finestre... Quand je suis arrivé au sommet, il n'y avait plus personne, même les «tifosi» étaient déjà partis... Je n'ai même pas retrouvé la trace des roues du Grand Fausto, sur la terre de la piste. Il avait le coup de pédale si léger...

Descente sous la pluie jusqu'à Chambons à 1078 mètres d'altitude. Je dois remonter à 2035 mètres puis redescendre à Césana, puis remonter au Montgenèvre... Vertige et panique.

André PEYRON N°317
CHABEUIL (Drôme)

«FRIMEURS»... MÉFIEZ-VOUS !

Avec un pote cyclo, ce dimanche de maussade printemps, comme nous arrivions à Annecy, le jour pointait et tombaient les premières gouttes. Ce qui ne nous empêchait pas de prendre le départ d'un rallye devant nous propulser aux Glières, ce haut lieu de la Résistance.

De goutte en goutte... suivait la bonne radée. Celle qui tombe drue, tenace et qui semble ne plus vouloir cesser. Près d'Aviernoz, le pneu arrière (bien entendu) de mon pote perdait son contenu. Sous la flotte, ce n'est pas réjouissant...

Mais basta !... On y allait avec un moral bien meilleur que le temps. Pas d'accalmie. L'eau dégringolait et la casquette inondait lunettes et visage pour s'infiltrer insidieusement sous le maillot. Bref, tout cyclo digne de ce nom connaît de tels plaisirs.

Trempés comme nous, des cyclos nous doublaient. Nous en doublions d'autres (ben... faut quand même le dire). Paysage = zéro. Pas un chat (sont pas dingues ces bêtes là) dans la traversée de Thorens. La route en lacets pentue et bien lavée nous amenait au Col du Collet.

Une belle descente suivie d'une courte remontée et c'était le Col des Glières suivi du plateau portant le même nom. Perdus dans la brume, au milieu de la prairie nous pouvions à peine distinguer le monument élevé à la mémoire des Maquisards tombés ici lors d'une mémorable bataille, devenue légendaire, contre les nazis.

Contrôle d'arrivée et nous nous précipitons à l'intérieur d'un vaste chalet. Ouf !... un sauna. Au fond, une immense cheminée où flambaient d'énormes troncs de sapins. Dans la fumée, devant une meute de cyclotes et cyclos en petites (très petites) tenues, s'agitant en essayant de faire sécher maillots, collants, cuissards et même des... soutiens gorges ! Ça braillait, ça rigolait, ça chantait. Comme quoi pluie du matin n'arrête pas le... refrain.

Inutile de tenter d'approcher l'âtre. Alors, trempés pour trempés, du moment que la pluie tombait toujours, nous décidions de reprendre la route. Quelques poignées de mains aux amis retrouvés et nous refranchissons les deux cols déjà cités. Une descente «savonnette» vers la vallée pour retrouver Thorens. Au clocher du pays sonnait midi, dans nos estomacs aussi.

Pas d'hésitation: au restaurant, accueil mitigé de la patronne car nous sommes trempés comme des goretts. «N'ayez crainte Madame, juste le temps de nous ébrouer et nous serons à même de pénétrer dans votre salle à manger sans risque d'inondation. En attendant, servez-nous l'apéritif et pour la table: un bon Gamay».

Voilà qui rétablissait la situation et ramenait un visage plus accueillant de l'hôtesse. Pourtant à notre entrée en salle à manger, les nombreux clients déjà en plein... travail gastronomique nous «guignèrent» sans trop de bienveillance. Nous, on s'en moquait. L'intérêt maintenant c'était la fourchette. A la table proche de la nôtre un couple. «Elle»: pas mal roulée. «Lui» bouille teintée couleur du rosé de la bouteille qui trônait sur la nappe et qui en avait déjà pris un sacré coup. «Lui» dont on devinait le genre causant ne tardait d'ailleurs pas à attaquer :

«ben les gars, quel temps et ça ne vous arrête pas ! On vous a vu tout à l'heure grimper aux Glières, la flotte ne vous empêchait pas d'appuyer sur les manivelles...» Suivaient encore quelques louanges à notre intention puis il prenait la bifurcation oratoire «Moi aussi j'ai fait beaucoup de vélo. Des cols, des cols, j'en ai grimpé. Tenez celui du...»

Nous n'avons jamais su qu'elles avaient été ses prouesses dans les cols des Alpes ou bien d'ailleurs car, à

cet instant un éclat de voix faisait vibrer les verres sur les tables et lui coupait la parole. C'était «elle» qui claironnait:

«Ferme-la ! Toi du vélo ? T'as jamais pu te traîner. Des cols ? Ça te choque déjà rien qu'à l'idée de les regarder sur les cartes Michelin !»

«Allons chérie, tu exagères...»

«Tais-toi donc et laisse ces deux gars manger pénards. Tu vois pas que tu leur casses les... pieds !»

Alors moi, tout de miel, de reprendre:

«Mais non madame, c'est toujours instructif d'entendre les récits de ceux qui ont fait ce que nous n'osons, sans doute, jamais faire.»

«Ouais, allez-y. Vous pouvez le «chambrer». Y'a des années que je le connais, jamais je n'ai vu un vélo sous ses fesses !»

Et «lui» tentait, en vain, de la calmer par des sourires niais, tout en se débattant avec les arêtes de la truite, tandis que les autres clients pouffaient de rire, le nez dans leur serviette.

Après, ce fut le grand calme. Un ange, non seulement était passé mais il était resté. Avec mon complice, nos estomacs lestés, le dernier «canon» de «Gamay» descendu, nous avons retrouvé nos vélos et pris la direction de Bellegarde par un itinéraire autre que celui du matin. La pluie continuait de tomber.

Mais nous deux nous avons continué à nous... marrer. Les automobilistes qui nous croisaient devaient imaginer que nous avions un moral très imperméable ou que nous étions des illuminés !

Evidemment « Eux » ne pouvaient savoir que «Lui» avait perdu, en ce dimanche pisseux, une grande occasion de la boucler !

Alors, frimeurs, comme on dit en patois savoyard: «méfiate». Car à table, les femmes ont (parfois) la dent... dure.

Paul MAILLET N°856
BELLEGARDE (AIN)

LE COL DE LA DURANCE

Il pourrait être près de sa source, à côté du Col du Montgenèvre, ou au sommet de l'une de ses nombreuses allées qui le bordent tout le long de son cours. Que nenni !

Cherche le plutôt en Provence, du côté de la montagnette: alt. 180 m, non loin de Tarascon, un coin où le soleil tape dur. Si dur, que Tartarin se croyant là-haut dans l'Atlas, partait à la chasse aux lions, bardé de cartouchières, et chaussé de bottes de sept lieues, faisait fumer la poussière au derrière des «culs blancs» qui n'en pouvaient plus, morts de peur.

C'est dans ce contexte, qu'un jour en passant en face de sa maison, je vis un marchand de cycles, arborant au plein milieu de sa vitrine un tee-shirt super, représentant une tête de tigre. J'ai craqué, et en bon Français, j'ai acheté un maillot fait en Amérique et revendu en France: Made in Italie ! C'est comme le Port Salut...

Super; je mettais un tigre dans mon moteur qui a bientôt plusieurs fois vingt ans... Et le soir venu, lorsque je joue à la belote, je le tire tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire cligner de l'oeil. La partie de cartes de Marcel Pagnol, jouée par Raimu et ses autres compères, est toujours d'actualité !

Mais au fait, dans tout cela, où est le Col de la Durance ?

Attends ami cyclo, ayant un tigre avec moi, je ne suis pas pressé de lâcher ma proie car, j'aime faire encore de nouveaux cols, qui m'apportent chaque fois de nouvelles découvertes, sur la nature, sur les pays qui y accèdent, ou qui rejoignent une autre région.

C'est ainsi que du côté de Malaucène, au pied du Ventoux, je fis le col de Chaîne: alt. 472 m sur route, et de là le Pas du Loup: alt. 578 m, un muletier, vélo sur le dos, en compagnie de ma femme.

Au retour; nous avons déjeuné à Suzette, un tout petit hameau juché en cul de sac, sur une crête, d'où l'on a une vue merveilleuse sur les «Côtes de Provence». Après le soleil de la matinée, nous avons été heureux de manger en plein air, sous les frais ombrages des platanes de l'auberge, et de nous gargariser avec tout le parfum et le goût d'un vin rouge que nous ne connaissions pas: le Beaume de Venise.

C'est comme cela que je comprends le vélo, et c'est dans cette orbite que j'ai accepté la charge d'être le Président d'un Club de «Nanas» dans cette plaine de Provence, qui fut autrefois une mer. Cette région est desservie par une sorte de quadrillage de plus de 300 km de chemins goudronnés de toutes sortes, qui desservent des cultures, des propriétés, des Mas ou des Jas. A ce sujet, j'ai eu la surprise de constater que l'ami Winghard avait appliqué dans les appellations des Cols de Haute Provence le mot Jas. Or, en l'occurrence le Col de la Jas 26-n° 367 alt. 1098 Chauvot 1994, est un nom qui est propre au col, de même que le Col de l'Olive ou le Col de la Cayolle. Le Jas ou le Mas étant au sens propre du mot, depuis la plus haute antiquité, un lieu situé auprès d'une voie romaine signalée par trois cyprès. Il servait d'étape et de gîte.

Mais revenons un peu à mes nanas et leurs sorties.

Un jour le mistral a eu la malencontreuse idée de se lever pendant l'une de leurs sorties. Mes nanas avaient bien 20 ans, mais trois fois ! Leurs vélos dataient de la guerre de 39 et peut être même de 14 ! C'est qu'on est conservateur au pays des melons !! Il y en avait deux qui avaient des dérailleurs. Je leur proposais donc de changer leurs vitesses, car elles en étaient incapables. Je me heurtais aux foudres du ciel: puisque leurs maris les leur avaient réglées, il ne fallait surtout pas y toucher !!

C'est ainsi qu'elles sont parties, jupes flottant au vent, se déhanchant telles des canes allant à l'étang, le nez et le cou en avant, les coudes écartés, les pieds à 10h10, forçant sur les pédales carrées tel le facteur

de campagne d'autrefois, les moustaches en moins !! J'ai cru assister en rêve à une tentative de record du monde sur route.

Vues ces conditions, nous ne sommes pas allés bien loin. La marche à pied fut de rigueur, puis la capitulation. C'est vent arrière, à toute allure, au moins 15 km/h, qu'elles sont arrivées tous freins serrés, et le reste aussi...en vue du pont de la Durance. Il fait bien 200 m de long et la route qui passe sur sa courbe: 3 mètres de dénivelée !

De toute évidence, ça montait trop. Et puis il y avait ce maudit mistral (nom provençal du français: le Maître) qui soufflait de travers. Aussi, en bon gardien, je veillais sur mon troupeau qui traversait la Durance sur le trottoir, à pied, veillant chacune leur vélo lourd comme du plomb pour qu'il ne s'envole pas, tandis que, tenant le mien par le guidon, il flottait roue arrière au vent, et roue avant à l'horizontale. Là, je n'invente pas.

Ce qui fit dire à mes mémés, une fois le pont passé qu'est-ce que ça été dur, aujourd'hui, nous avons franchi «le Col de la Durance» ! Dont acte.

Il fait chaud, très chaud en notre Provence.

Lucien BEROD N°580
CAVAILLON (Vaucluse)

UN RÊVE DEVENU RÉALITÉ

Thonon - Trieste: la randonnée aux 1200 kilomètres - 44 cols dont 17 au dessus de 2000 mètres - 14 étapes - 22000 m de dénivelée - une bonne équipe de 9 participants (7 cyclos et 2 accompagnatrices) - mais aussi la splendeur des Dolomites.

Après tous les échos, tous les récits sur cette randonnée, mon rêve depuis 2 ans: réaliser cette superbe randonnée Franco-Suisse-Italienne. Plus Italienne d'ailleurs, que Franco-Suisse. Et ceci, pour couronner mon 60ème anniversaire (on est jeune, il faut y aller!...)

Petit à petit le projet se dessine, prend forme, se mijote: l'amorce du parcours, les étapes à calculer, les dates à choisir. Puis en octobre 1993, il est au point ce projet, figolé, et il fera son apparition par un affichage à l'assemblée générale du club Cyclo - Randonneur - Varçois soit un graphique, échelle réduite, de 3,50 m !

Après concertation, hésitation, et finalement acceptation, ce ne sont pas moins de neuf cyclos qui se décident à partir. D'autres ont déjà réalisé cette randonnée. Des récits en ont été fait. Je ne peux résister d'en parler à nouveau, et d'encourager ceux qui hésitent encore à le parcourir.

La période du 22 juillet au 5 août s'est avérée idéale. Un très grand beau temps, chaud et très ensoleillé. Les orages se manifestaient le soir, une fois la journée finie, ou la nuit. Ce fut notre chance : rouler au sec.

Le réseau routier : un billard. On ne peut pas empêcher quelques mauvaises rencontres avec les travaux, dont certains très importants. Le seul très mauvais parcours: la montée du col Ciampigotto - 1790 m, avec une portion de route sans revêtement: plusieurs lacets de la route ayant été emportés par les intempéries, nous avons roulé sur des cailloux sur 5 km environ.

Le parcours s'effectuant avec la chaleur, nous avons apprécié la fraîcheur de l'altitude, ce qui nous a permis de bien rouler. Nous sommes partis avec des vélos (et un tandem) très bien entretenus. Seul un petit problème de pédalier, heureusement vérifié par un vélociste consciencieux de Bormio.

Quant aux cols, il y en a pour tous les goûts : des faciles, des moins faciles... des pourcentages de 6% aux 20% des Trois Cimes (pas long et tant mieux).

EN RÉSUMÉ :

- La belle montée du Simplon, par son nouveau pont et sa route garnie de tunnels paravalanches. - L'impressionnante ascension du San Bernardino, par son ancienne route (proche de l'autoroute), nous laissant rouler tranquilles sans voitures ni poids lourds. - Il faut citer également les innombrables lacets «superposés» du Splügen. - Le Passo del Maloja, effectué dans la fraîcheur, la route passant dans une forêt de sapins. - Le franchissement dans une seule journée de quatre grands cols de plus de 2000 mètres: les cols de Bernina, Livigno, Eira et Foscagno. (Nous avons profité de la splendide vue du massif de la Bernina et son point culminant de plus de 4000 mètres et son glacier) - Un grand jour pour les cyclos que nous sommes, avec l'ascension du Stelvio et ses 2758 mètres -c'est notre plus haut col- ainsi que sa vertigineuse descente aux lacets numérotés. Tant de beauté est indescriptible, nous sommes éblouis. - Quelques «petits» cols ensuite. A Val Gardéna nous voici dans les Dolomites. Elles n'ont pas fini de faire parler d'elles, avec une autre série de grands cols de plus de 2000 m dont le Di Sella, le Pordoi, Valparola, Falzarego, et j'en passe des moins «hauts».

Un autre col «corsé» attend notre équipe, c'est le Giau et toute sa splendeur. Il y aura aussi le Tre Crocci et notre arrivée à Misurina. Cadre enchanteur avec son lac et la vision que nous avons des Tre Cime avec son fort pourcentage. Au sommet de ces Tre Cime, le temps est tellement beau, que nous pouvons voir en «miniature» Misurina et son lac. Nous sommes imprégnés de tant de beauté panoramique. Il y a de quoi mettre un

cyclo à genoux -même vétéran- non pas d'épuisement, mais de la beauté qui se dégage de ce site.

Maintenant finis les «grands» cols. C'est la «course» pour Trieste. Mais attention, ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de «Géants» à franchir, que les «petits» cols n'en sont pas moins durs. Entre autres le Ciampigotto et sa fameuse route dégradée; ça, ce fut l'apéritif ! et pour le digestif on s'offre le Forcella Marcillie, un «nain» de 776 m avec un pourcentage débile, sous un soleil de plomb: on étouffe. (L'altitude nous manque !).

Le Monte Croci termine notre périple. C'est maintenant la descente sur Trieste. Et si nous avons été très heureux sans pluie, là, c'est un vrai rafraîchissement qui serait le bienvenu maintenant, car la température sur Trieste approche les 40°.

Le cap Thonon - Trieste a été tenu. Au panneau Trieste la traditionnelle photo. Fin de randonnée, bravo aux 7 cyclos (dont 2 féminines qui ont effectué ce parcours, et merci aux deux fidèles accompagnatrices). Nos films et nos photos rappelleront de bons souvenirs.

Un grand merci à Georges Rossini qui a mis sur pied cette randonnée dont nous avons pu profiter, et j'invite les cyclos de France et de Navarre à la mettre à leur palmarès (ne pas oublier l'appareil photo et la caméra) et pour les membres du «Club des 100 Cols»: ils seront servis !

Serge DUFRESNE N°3708
VARCES (Isère)

SAUVÉ PAR LES HIRONDELLES

Permettez-moi, chers confrères, d'apporter ma modeste contribution à l'étude scientifique du harcèlement par certains représentants de l'ordre des diptères, autrement dit les mouches, sur des spécimens de l'ordre des primates, genre homosapiens-cyclo.

Monsieur Chauvot et son catalogue des cols routiers dictant depuis quelque temps déjà sa volonté sur la situation géographique de mes vacances, je me trouvais ce jour de juillet 1995 en train de gravir le col de la Lombarde.

La forte chaleur ambiante, la vitesse modérée (en tout cas inférieure aux 13 km/h préconisés par l'étude méritoire de Paul Maillat - revue du Club des Cent Cols n° 23, page 40 -), l'oubli impardonnable du flacon de lavandin, la sueur abondante du sportif prétentieux un tantinet en surchauffe, et surtout le passage quelques heures plus tôt d'un troupeau de vaches transhumant vers les alpages de la Lombarde, ayant excité les monstres ailés ivres de senteurs psychédéliques, concourent pour que mon purgatoire se mue en sévices dignes de l'enfer.

En effet, mon pied droit appuyait sur la pédale suffisamment pour ne pas chuter, pendant que ma main gauche chassait les squatters de l'oreille du même côté, concomitamment à une forte expiration nasale pour éjecter les intrus déjeunant dans mes narines.

Mes paupières battaient frénétiquement pour tenter de conserver un fragment de route en vue entre 12 paires de pattes velues et 4 abdomens proéminents et noirâtres, tandis que les muscles peauciers de mon cou se convulsaient à la sensation de piétinement passant par le col et se dirigeant sous le maillot ouvert. Je n'ose imaginer ce qu'il arriverait si nos cuissards étaient béants !

Bref, l'horreur, 275 watts par minute dépensés pour progresser et 325 pour la lutte contre les fauves, la fin était proche...

Dans un état semi-comateux, mon attention auditive fut attirée d'abord par un frottement aérien, ailé, puis par des pépiements joyeux.

Pour participer à la recherche d'information ordonnée par le cerveau en réveil, mes yeux captèrent bientôt le piqué incessant de stukas à plumes à quelques centimètres de mon crâne nu. Et quel ne fut pas mon étonnement de constater qu'en quelques secondes, j'étais débarrassé de mes tortionnaires.

Ayant l'esprit curieux, je remarquais alors que je venais de pénétrer sous un ouvrage paravalanches truffé de nids d'hirondelles, et que ces dernières venaient de faire une orgie de mouches. J'étais sauvé !

En conclusion, je puis formuler l'hypothèse suivante. Pour lutter efficacement contre les mouches, il faut:

- Se munir d'un flacon de lavandin. - Ne pas sentir mauvais si l'on transpire, le lavandin devenant inefficace. - Rouler à plus de 13 km/h dans les cols, sinon rester en plaine. - Choisir son itinéraire en fonction des paravalanches habités de nids d'hirondelles en activité.

Bernard GIRAUDEAU N°3872
Ajaccio (Corse du Sud)

L'ASSIETTA : UNE CASCADE DE SUPPLICES

Sestrière, col Basset, col.. col.. beaucoup de cols... tous à plus de 2000..!

Ah, si ces fichus nuages avaient pu déménager un instant du secteur ! Chimère que tout ça. Au contraire, ils s'accrochaient avec ténacité aux rochers, m'empestaient et bouchaient mon horizon. Après de petits travaux cyclo-herculéens, je me retrouvai sur l'adret de l'univers rocailleux. Le paysage que j'entrevis, l'espace d'un éclair, me donna la chair de poule.

L'abîme était omniprésent. Epoustouflant ! L'Assiette me proposait-elle une descente aux enfers ? Doucement. Très doucement. J'abordai la descente avec énormément de prudence. Pour rendre le passage accessible, les ingénieurs civils avaient eu recours à de nombreuses constructions en corniche. Altitude approximative: 2 500 m. Pas une âme ni une bestiole à l'horizon.

Un «In Mémorial» retint mon attention. Un gars qui apparemment n'avait pas eu de bol. En face de la plaque commémorative, c'était le «big» plongeon dans les profondeurs incommensurables. Bre...!

Le ruissellement des eaux avait raviné le chemin quelques virages en contre-bas du colle della Vecchia (2605 m). Soudain, la roue avant de la «bique» buta la paroi de la fondrière. Le vélo s'immobilisa et versa légèrement sur son flanc droit du côté du précipice ! Je mis un pied à terre, bientôt suivi par ma main droite, pour éviter la chute.

Au contact de ma dextre sur le sol, le bord de la piste, rendu meuble par les pluies de la veille, s'écroula comme un château de cartes et me fit piquer directo la tête dans l'abîme. Un saut de l'ange !

Je m'abattis trois mètres en contre-bas sur une pente herbacée à 45, parsemée d'écueils rocailleux. Roulant-boulant, mon corps, désarticulé comme un pantin, prit immédiatement une vitesse vertigineuse. Incontrôlable. L'herbe mouillée accentuait l'effet de glisse. De cabrioles en culbutes, je n'eus pas le temps de m'apprêter à comparaître devant l'Éternel.

Qu'est-ce qui m'attendait au fond du ravin ? Le «big» saut final, l'arrêt brutal contre un roc ? Chaque rebond me valait une volée de coups. A tout prix, il me fallait arrêter cette dégringolade, sinon j'allais me fracasser de tous côtés.

Refusant de rendre les armes, une première tentative d'accrocher un gros caillou échoua d'un rien. La valse en arrière repartit de plus belle. Une dizaine de mètres plus bas, grâce à mon instinct de survie qui était poussé à son paroxysme, schittant une fraction de seconde sur le dos, mon talon gauche bloqua net cette éternelle glissade.

Éberlué, contusionné, abasourdi, je me ramassai tout à trac. Vivant, j'étais vivant ! Etait-ce bien vrai ? J'avais du mal à le croire car je m'étais vu rayé du monde des vivants. Cette bûche relevait du miracle !

Mon gore-tex, roulé en boudin, passa en sautillant à ma hauteur et alla se coincer contre un amas d'éboulis. Mon torse et mes bras me faisaient souffrir le martyr. En revanche, peu d'écorchures et de blessures ouvertes. Grâce probablement aux multiples pelures de vêtements que j'avais enfilés avant d'entamer la descente. Sans le réflexe de la dernière chance, il y a gros à parier que mon sort eût été fixé pour l'éternité.

Quelques mètres de plus et un ramassis d'éboulis se chargeait de m'exécuter. Je fis un demi-tour sur moi-même. C'était absolument ahurissant ce que je vis. Je n'en crus pas mes yeux. Trente mètres au bas mot me séparaient du muret qui soutenait la piste.

Horreur ! Que faire ? Mais, le moral à zéro était un luxe qui m'était présentement interdit. Il me fallait absolument m'extraire de ce piège à rats. Deux choses me chagrinaient. Primo, je ne parvenais pas à

localiser l'endroit exact de la chute de mon gore-tex ? Secundo, où était passée ma «bique» ? Qu'était-elle devenue?

L'idée d'une photo me passa par la tête. Las, je n'en eus pas le coeur et puis, il y avait plus urgent ! Crapahuter, c'était ce qui me restait de mieux à faire. Et vite. Car le risque d'immobilisation en cas de refroidissement était imminent. A quatre pattes, je remontai maladroitement la rampe jusqu'au pied du muret. Ensuite, il me fallut franchir ce redoutable obstacle haut de 3 m.

Dur-dur de garder la tête froide quand on vient de prendre une pelle mémorable.

Faisant abstraction des meurtrissures, je m'appliquai à mettre en pratique les principes élémentaires de la varappe: bien choisir les prises et bien décoller le corps de la paroi. Une hantise me tarabustait «dévisser».

A coup sûr, cela eût été irrémédiablement la fin des haricots.

Une fois parvenu sur le muletier, jetant un oeil dans le vide, je vis la «bique» qui gisait complètement désarticulée une dizaine de mètres en contrebas. J'eus envie de tout plaquer et de rejoindre dare-dare un poste de secours. Idée tout aussitôt rejetée. Je m'efforçai à retourner une deuxième fois au casse-pipe par le lieu de l'éboulement. Au pire, pensais-je en admettant que la bécane fût démolie, les sacoches, qui étaient arrimées sur le porte-bagages, valaient la peine d'être récupérées.

La «bique» paraissait moins abîmée qu'au premier coup d'oeil. Le guidon avait pivoté d'un demi-tour à droite. Le cadre, que j'avais cru brisé, était intact. Quoique le hauban inférieur droit me donnât l'impression d'être plié, mon premier travail fut de détacher le sac du vélo. Ensuite, séance laborieuse de ramping.

Chassant vaille que vaille les sacoches devant moi, je m'échinai ainsi jusqu'au mur effondré. Une fois les bagages sur le chemin, je redescendis chercher le «tout terrain». Le tocsin battait dans ma poitrine. Comment Dieu allais-je m'y prendre pour remonter la «bique» ? Dans un premier temps, cette entreprise me parut irréalisable.

La tirer à bout de bras eut relevé de l'impossible. Je commençai par redresser le guidon et puis, entourant ce dernier d'un élastique-extenseur, je la traînai jusqu'au lieu du drame. Problème ? Comment la remonter maintenant sur la piste ?

Puisant au plus profond de mon être mes ultimes forces, je pris la roue avant bien en main. Ensuite, je basculai la «bique» lui faisant prendre une position inhabituelle: la verticale et la faisant sautiller d'éboulis en éboulis sur sa roue arrière, elle retrouva enfin son terrain de prédilection qui était le chemin.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis la chute ? Nul ne le saura jamais. Par contre, cette opération de récupération pompa le reliquat de mon énergie. Une furieuse envie me tenailla soudainement au ventre: fuir sur-le-champ ces lieux maudits.

Il me sembla que le guidon s'était rapetissé. Gênant ! Une douleur lancinante me martelait le bas du dos à la moindre irrégularité de la piste. Atroce !

Ce ne fut qu'au bout d'un laps de temps que je remarquais que mon gore-tex manquait à l'appel. Que le diable l'emporte !!! Je n'eus pas le courage de faire demi-tour. Le bilan exact des dégâts matériels ne sera connu que bien plus tard. Sur l'heure, outre le gore-tex, il se limita d'une part à la perte du compteur kilométrique et de la gourde et, d'autre part, à un coupe-vent laminé en lambeaux.

Sachant que je me situais à plus de 50 km de Pinerolo, mes préoccupations étaient d'un tout autre ordre. Parvenu sur la route Susa-Fenestrelle, située à 300 mètres en dessous du colle delle Finestre, je brûlai ma dernière cartouche pour un ultime baroud: «Épingler le col à mon tableau de chasse».

Extrêmement dur ! Aux limites de la douleur supportable. Complètement malade, le mec, me direz-vous. Sans nul doute. Mais quand on est déjà fêlé, un peu plus ou un peu moins, cela ne risque pas de changer le cours de l'histoire. En vérité, le coeur n'y était plus.

Pourtant le passage sur les hauteurs de Depot est un véritable régal visuel. Une idée fixe me trottait dans la caboche: rallier au plus vite l'hôpital civil de Pinerolo, une petite ville piémontaise blottie dans la vallée de Chisone.

José BRUFFAERTS N°1997
BRUXELLES (Belgique)

UN PETIT VÉLO DANS LA TÊTE.

Que la montagne est belle ! Mais que d'efforts doivent être consentis pour atteindre au fil de ses cols le nirvana du cyclo.

Je me souviens de certaines ascensions où me démenant comme un beau diable sur mon arachnéenne compagne, je cherchais au fond de moi-même les ressources nécessaires qui me permettraient de monter encore plus haut.

L'oeil hagard fixé sur la ligne bleue du col, je luttais contre une accablante pesanteur pour arracher mes boyaux collés au bitume.

Combien de fois la délectable idée d'abréger mes souffrances et de jeter mon vélo dans le ravin me traversa-t-elle alors l'esprit ! Il fallait être véritablement accro pour ne pas céder à une aussi séduisante invitation.

Pourtant, une motivation plus forte encore m'empêchait de mettre pied à terre et me poussait à donner un nouveau coup de pédale qui me rapprochait de mon interminable quête. Et quelquefois, le coup de grâce m'était donné lorsque planté au milieu de la route, je voyais avec envie un cycliste aux jarrets d'acier me déposer sur place en un rien de temps. Je pensais alors qu'était peut être venu le moment de me «recycler», mais cependant je continuais, car une nouvelle fois la passion l'emportait sur la raison. Et quelques kilomètres plus loin, je me surprénais même à siffloter... I am a poor lonesome cyclo...

Mes sombres pensées s'étant évanouies en franchissant le col, j'avais à nouveau pour ma bicyclette les yeux de Chimène tandis qu'une agréable sensation de liberté retrouvée m'envahissait tout entier. Comme vous pouvez le constater, j'étais tout a fait prêt pour l'inoculation dans les mollets du virus bien connu des chasseurs de cols qui s'insinue progressivement dans vos fibres musculaires et gagne rapidement votre cerveau.

Moi qui avais déjà un petit vélo dans la tête, je vous laisse imaginer les ravages du virus ! Certes les premiers symptômes s'étaient manifestés par des montées de cols épisodiques. Habitant Grenoble, j'avais grappillé de ci de là les cols routiers du Vercors, de Chartreuse et de l'Oisans, mais avec l'acquisition d'un VTT, tout un univers de cols muletiers s'ouvrait désormais devant moi.

Nouveau venu dans la Confrérie (j'ai soufflé ma première bougie cette année), je me mis alors à étudier les cartes IGN et à quadriller systématiquement la région grenobloise découvrant ainsi de nouveaux horizons: du romantique Pas du Berlioz à la piquante Porte Coche, du col de la Charette (sans les boeufs) au vertigineux Pas de la Cheminée, de la Croix des Cochettes jusqu'au fin Fond des Sciaux et bien d'autres cols méconnus qui ne dévoilent leurs charmes qu'après de bonnes suées.

Après l'évocation fugitive de cette saison de chasse bien remplie, je ne formule qu'un seul souhait:

que les futures moissons de cols soient aussi riches dans leur diversité.

Maurice OCCELLI N°3975
GRENOBLE (Isère)

L'ANNÉE SANS COL

10 juin 1993... je suis un peu en retard sur mon entraînement printanier. Je n'ai pas encore 100 km dans les jambes, et pourtant je suis plein de projets pour cet été: la Francilienne dans 15 jours, deux BCME, quelques virées bien étudiées pour être fertiles en cols, et bien d'autres encore...

Comme demain dimanche un départ à l'étranger me privera de bicyclette, je vais rouler cet après-midi.

Mon vélo est tout neuf, malheureusement les jambes le sont moins (elles ont 63 ans). On fera avec et si le plus grand braquet fait 52x13, le plus petit est le 30x28: cela permet de s'économiser...

Il est 17 heures, je traverse le Vésinet, en route vers la forêt de Marly où le plat et les grimpettes sont heureusement dosées permettant de se dégourdir les jambes.

Un carrefour : Ah là là !! Des piétons s'engagent pour traverser malgré le feu défavorable : un vigoureux coup de frein ! Et je me retrouve assis au milieu du carrefour, sonné, du sang partout, des gens penchés au-dessus de moi : ne bougez pas, on a appelé les pompiers...

Inconvénients d'un frein avant trop efficace, je suis passé par-dessus la roue avant, ma tête a heurté verticalement le bitume, mon cuir chevelu est fendu sur 12 cm. La police, les pompiers : le grand jeu !... Examen rapide, premier pansement, oxygène... Comme j'ai gardé l'esprit clair, je fais aux policiers les recommandations importantes : n'affolez-pas ma femme et surtout prenez soin de mon vélo. L'hôpital, les urgences, (pas de fracture), j'attendrai un bon moment qu'on me recouse. Deux jours en observation, quand on n'a rien, c'est un peu long !

Dès le dimanche suivant, avec un casque (il n'est jamais trop tard pour bien faire !), 50 km. Pour la Francilienne, ce sera un programme réduit : 100 km seulement. La condition physique est tout à fait volatilisée : contre coup du choc ? Réaction psychologique ? Je ne sais pas, toujours est-il qu'il me faut repartir à zéro.

La première quinzaine de juillet, caniculaire, ne m'a guère incité à rouler et si j'ai malgré tout grimpé quelques cols sans grand brio et dans un rayon limité autour de mon lieu de vacances, pas un nouveau à ajouter à ma liste: l'année «sans» col !

A l'an prochain pour rattraper le temps perdu.

Bernard MARTY N°2981
CHATOU (Yvelines)

LES PETITS GÉNIES DU PARPAILLON

Il était une fois, un cyclo qui rêvait du légendaire Parpaillon. Aussi, il décida de venir à Jausier. Il se leva tôt, enfourcha son vélo, sac au dos il se dirigea vers Condamine...

En arrivant au village, il acheta son pain et prit la direction de Saint-Anne. Au bout de quelques kilomètres de grimpée, il arriva à la chapelle Saint-Anne. Il prit quelques photos, se restaura «la grimpée ça donne faim» !

Il remplit ses bidons d'une eau bien fraîche à la fontaine. Il savait que la montée serait dure sous un soleil de plomb et que l'eau serait rare. Après avoir traversé une forêt de mélèzes, il arriva au pont du Bérard. Puis traversant un autre pont en bois, il vit juste au-dessus, isolée une cabane.

C'était la cabane du Parpaillon. C'est là que la véritable piste commence. Après quelques centaines de mètres, un sifflement strident retentit ! Surpris, il tourna la tête et vit un de ces petits génies, dressé comme un i qui lui faisait face. Diable pensa le cyclo, il n'apprécie pas mon passage. Au contraire, lui fit comprendre le petit génie, si on siffle c'est pour t'encourager à grimper jusqu'au tunnel. Et pendant toute la grimpée des sifflements encouragèrent le cycliste.

Se fauflant, les petits Génies qui ne sont, vous vous en doutez, que de bien belles marmottes, l'accompagnèrent jusqu'au tunnel. Ce tunnel si sombre, si humide mais ô combien convoité. Après la traversée et son bon bain de pieds glacé, il descendit vers Embrun, puis vers le magnifique lac de Serre Ponçon.

Il arriva dans la soirée à Jausier, fatigué, mais fier et très heureux.

Le Parpaillon, maintenant, il connaissait !

Martial GARCIA N°3525
PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

SENSATIONS FORTES !

Profitant d'un séjour dans les Pyrénées, je me suis dit qu'il serait intéressant, dans le cadre de ma préparation pour Paris-Brest-Paris, de gravir des cols !

C'est ainsi qu'à partir du Tourmalet, je me suis engagé sur une route en terre, parfois en très mauvais état à flanc de montagne, en direction du Pic du Midi de Bigorre: 7 kilomètres de chemin muletier avec des passages à 19 % (Je suis obligé de descendre dans certains virages). Je franchis péniblement deux supercols : celui de Sencours à 2378 m et celui des Laquets à 2637 m.

Je suis au pied du Pic du Midi. Impressionnant avec son immense antenne et ses coupoles géantes. A ma gauche, en contre-bas, un lac d'un bleu profond, en partie gelé. A ma droite un mur de neige d'une hauteur de trois mètres ! Et si j'allais au sommet ? Il m'a fallu presque une heure pour atteindre la plate-forme, vélo sur le dos ! En haut, stupéfaction d'un guide: «Vous êtes fou !... Comment allez-vous redescendre?»

A bicyclette bien sur...

Certes, ça n'a pas été facile entre rochers et précipices; ceux qui ont peur du vide, s'abstenir mais quel paysage: à vous couper le souffle.

2877 mètres, c'est pour l'heure mon record d'altitude à bicyclette, et dire que ce n'était pas un col !

Michel LEROUGE N°4029

Argelès-Gazost (Hautes Pyrénées)

LES TAUPES DU TOP !!!

Je sais que quelques confrères 100 Collistes (ce qui fait mieux que 100 Coliques, à mes yeux !) trouvent illogique que certains cols de moins de 5 ou 600 mètres d'altitude comptent autant qu'un Izoard, un Tourmalet ou une Furkapass et qu'ils comparent ces «bas-bas cols» à des taupinières...

Permettez-moi de mettre les... Hauts-là en rappelant que certains d'entre nous ont souffert le martyre sur les pentes de ces fameuses taupinières...

Pour ma part, je prendrai comme témoins mes défuntes gouttes de sueur restées sur le macadam du col de Banyuls (66), avec ses 17 à 18% de rampe pour n'atteindre que... 357 m, en partant du niveau de la mer cinq ou six kilomètres plus avant...

Sans oublier mes mollets (et mes cuisses aussi) qui se souviennent des rampes défoncées de la Baisse du Four (375 m) dans le massif du Tanneron... Quant à mon VTT, il me fait toujours la gueule quand je lui parle de nos découvertes communes dans l'Estérel (qui ne culmine pourtant qu'à 616 m) ou au Pays Basque (nord et sud) comme le Col de Napale (maintenant goudronné) qui mérite plus que ses 539 m... Tu parles de taupinières !!!

Après tout, on est toujours la taupinière de quelque chose... Le Galibier n'a même pas 600 m de plus que le Lautaret !... L'Aubisque ne domine le Soulor que de 250 m... Et puis, il faut se rappeler que pour 20 taupinières franchies pour les «Cent Cols», nous devons aller à la recherche d'une taupinière de plus de 2000 m...

N'est-ce pas là une émulation supplémentaire ? Je sais que pour moi, ça l'est... Et grâce à tous ces petits cols, je dois me retrouver cette année dans les 50 premiers du tableau d'honneur...

Somme toute, j'entre dans le... Taupe 50... La consécration !

Et sans rancune... Taupe-là !!!

Raymond COCHET N°2765

PAU (Pyrénées Atlantiques)

IMAGINATION, SIMPLE SUGGESTION, REMISE EN CAUSE, LÀ EST LA QUESTION...

Puisqu'il y a certains cols qui disparaissent et d'autres qui naissent, je me suis plongé en pleine méditation.

J'ai pensé rouler dans un champ, pourquoi pas ? Idée farfelue et grotesque, j'ai rêvé que toutes les taupinières que je passais dessus à vélo, c'étaient des cols et bien sûr sous le poids de l'engin et du bonhomme elles s'écrasaient, donc il n'y avait plus de cols. Allons messieurs Perdoux, Dusseau et Poty, soyez raisonnables, remettez les choses en bonne place. A moins d'un glissement de terrain ou d'un tremblement de terre, un col ne disparaît pas comme cela : Col il était, Col il reste et doit le rester.

Autre chose: mais jusqu'où au diable vont-ils aller ? Ce n'est plus le Club des Cent Cols mais celui des mille ! Pourquoi ne pas l'inventer ? C'est vrai qu'il y a des gens exceptionnels, mais j'aimerais savoir si toutes les personnes qui atteignent les chiffres fabuleux de 2000, 3000, 4000 cols et plus, est-ce que ceux-là sont vraiment sincères ? Vont-ils au travail ? Et quel genre de boulot font-ils ? Peut-être ne paient-ils pas le train ? l'avion ? En tout cas ils ne doivent faire que cela, que chasser les cols car faire 200 à 300 cols tous les ans, il faut les trouver sur les cartes et ensuite il faut aller sur le terrain ! Et les muletiers ? Les plus de 2000 m d'altitude, ceux qui les franchissent, ont-ils vraiment toujours le vélo avec eux ?

Pour ma part je suis sceptique, probablement que je ne suis pas le seul à penser comme cela mais j'ai le courage de l'écrire. Je soulève les questions, on est en droit de se les poser car vous, qui lisez ceci, vous savez bien le temps que cela prend.

A vous de vous pencher sur le problème, d'étudier et de dire vos propres opinions. Aurais-je des réponses ?

Un type col...ant, membre des Cent Cols mais non Col. ..éreux.

Jean-Paul CATTIN N°1824
BOURG-EN-BRESSE (Ain)

EN MONTANT LA RAMAZ...

6 heures, le bip du réveil retentit, le ciel est clair. Il n'y a pas de vent; il fait frais. Seules quelques silhouettes mal réveillées rôdent autour du bloc sanitaire. Le petit déjeuner copieux est rapidement avalé et nous nous mettons en route.

L'air est frais, les muscles répondent bien, la route s'élève, calme et sinueuse au milieu de petits villages savoyards en pleine mutation. Les fermes se transforment en résidences. De magnifiques chalets font face au lac Léman dans ce bel amphithéâtre naturel.

La route toujours calme et bien revêtue domine la profonde vallée de la Dranse. Le paysage est verdoyant et une multitude de hameaux parsèment les flancs des monts qui deviennent de plus en plus hauts. La pente est régulière, elle va nous permettre, après une halte ravitaillement à Bellevaux, d'atteindre sans difficulté le col de la Jambaz. La descente en forêt sur l'autre versant est très agréable.

Après Megevette, une route minuscule conduit de fermes en hameaux au milieu de vergers et de prés, découvrant un immense paysage de monts et de vallées. Nous rattrapons un groupe de jeunes en VTT qui se livrent dans une discipline relative sur cette petite route à une bonne partie de toboggan.

Voici Mesy. Là, les choses sérieuses vont commencer. En levant la tête, bien haut, nous reconnaissons la falaise de la Ramaz, les tunnels, la route... Le revêtement est bon, nous nous élevons régulièrement grâce aux larges boucles qui se dessinent au milieu des prés. Nous avons trouvé notre rythme, les muscles tournent à l'aise. Nous échangeons nos impressions sur ce paysage splendide et notre joie de nous retrouver en haute montagne. Très peu de voitures viennent troubler le calme de ces lieux, la végétation variée compose des cocktails de parfums très agréables.

Progressivement les lacets deviennent plus serrés, la pente s'accroît, nous entrons dans une zone boisée, nous apprécions l'ombre. Les pédales résistent de plus en plus malgré nos petits développements, chaque lacet nous élève sérieusement, il faut serrer le guidon. Les monts qui tout à l'heure nous dominaient, sont maintenant à notre hauteur. L'horizon devient de plus en plus vaste, laissant voir une multitude de sommets enneigés parmi lesquels nous reconnaissons le Mont Blanc. Nous voici dans la falaise, le soleil nous brûle, la route se dresse devant nous, l'effort est intense.

Un taon qui me pique m'oblige à lâcher un instant le guidon, la sueur coule et pique les yeux. Colette est toujours dans ma roue. Plus un mot, nous avons besoin de toute notre énergie, il est inutile de communiquer car nous savons que nous éprouvons les mêmes sensations. Une buse crie au-dessus de moi, elle monte aussi, mais sans aucun effort car elle sait utiliser les ascendances, elle !!

Les muscles de mes cuisses sont tendus au maximum, j'ai l'impression qu'ils vont claquer. Les galeries pare-avalanches apportent un peu de fraîcheur dans cette étuve. La progression est lente, le cœur reste régulier, le souffle s'est un peu accéléré mais maintenant la tension musculaire devient douloureuse. Chaque tour de pédale nécessite un effort de volonté, il ne faut pas s'arrêter sinon nous ne repartirions pas.

Le goulet terminal apparaît: encore 50m... 40m... 30m... La soif empâte ma bouche mais il n'est pas question d'attraper le bidon et la faim commence à faire souffrir mon estomac. Colette, dans ma roue, est toujours silencieuse. Le paysage est grandiose, nous sommes suspendus, seulement séparés du vide par un ridicule petit muret, au pied de notre falaise surchauffée. Enfin le goulet, il est interminable, ses 200 m se dressent devant-nous, j'ai envie de mettre pied à terre, ce serait ridicule, si près du but alors je fixe une marque rouge dans la roche, là où la pente semble devenir moins inhumaine. Chaque tour de pédale m'en rapproche au prix d'un effort qui me paraît de plus en plus violent.

Ca y est ! Nous avons atteint le replat, la descente de nos machines est douloureuse, nous avalons le contenu de notre bidon, qui même tiède, nous paraît excellent.

Il nous faut repartir avant que la fringale ne fasse son effet, il est midi trente et il reste la grande boucle dans l'alpage à escalader. Malgré une bonne pente, tout nous semble plus facile et nous terminons notre ascension dans un air plus frais et vivifiant.

L'arrivée au sommet du col de la Ramaz 1557 mètres est féerique, quelle récompense ! Tout le massif du Mont-Blanc avec ses sommets prestigieux étincelle au soleil devant nos yeux. A nos pieds, la station de Praz de Lys est blottie dans un amphithéâtre de prés bien verts. Un bouquet de sapins et un tapis de mousse vont nous offrir un lieu de pique-nique rêvé.

Après ce moment de récupération, nous descendons à la station de Praz de Lys faire tamponner ce B.P.F. si durement gagné. C'est le désert, les immeubles ont mal vieilli. Quel gâchis dans cette nature si magnifique !

Nous repassons le col pour nous lancer dans la descente d'abord vertigineuse puis grisante avec sa succession de lacets sous le ciel toujours bleu, constellé des voiles multicolores des parapentes.

A Mieussy et à Saint-Jeoire (588m), la chaleur est étouffante. Heureusement, après un petit casse-croûte, nous allons remonter le col de la Jambaz. Dans la fraîcheur des profondes gorges du Risse et de la forêt, nous avons retrouvé miraculeusement notre cadence et la randonnée est agréable. Après le passage de la Jambaz, nous nous élançons dans la longue descente sur le Léman, très agréable.

Nos compteurs afficheront à l'arrivée 133 kilomètres. Nous jurons que plus jamais nous ne remonterons la Ramaz, mais je crois bien qu'il y a dix ans nous avons déjà pris cette décision !

Michel ALLARD N°3692
CHATELLERAULT (Vienne)

DES COLS MULETIERS, DES VRAIS...

Muletier ? Comment dites-vous ? Des cols muletiers ? Mais qu'est-ce que vous me chantez là ? Un col c'est un col !

Avec ses lacets bien propres, son goudron câlin et tout ce qui en fait le charme : les torrents, les fleurs, l'odeur du foin coupé et celle des moteurs en surchauffe, c'est encore le sublime panorama au sommet tout juste souligné par les marchands de frites ou de peaux de vache... Un col, quoi ! Un vrai !

La simple évocation d'un col dit «muletier», semble replonger le Français moyen à l'époque des lampes à huile et de la marine à voiles.

Et pourtant tous ces «grands cols» popularisés par le tour de France ont été un jour, des muletiers, ouverts par les militaires dans la plupart des cas. A quoi pouvait donc ressembler le Galibier en cette année 1897 lorsque le Touring Club de France annonce : (1)

->Un service quotidien de voitures réunit St Michel (de Maurienne) au Lautaret par le col du Galibier, le trajet s'effectue en 9 heures et en sens inverse en 6h et demie».

Neuf heures pour effectuer 41 km soit 4,5 km/h de moyenne ! Quelle aventure ! En fait, dans la plupart des cols, les mulets rivalisent encore avec l'automobile ! Et les cyclistes dans tout ça ? Le TCF ne les oublie pas ! Ainsi sous le titre : «Passage des cols muletiers», «Installation des bicyclettes à dos de mulet», on peut lire :

->Les principaux hôtels de montagne sont munis par les soins du syndicat d'initiative de la Savoie, à partir de cette année, (1897) de bâtts spéciaux, permettant le transport des bicyclettes à dos de mulet. (...) Les bicyclettes, dont on engage les roues dans deux gouttières fixées solidement à un bât ordinaire, y sont ensuite assujetties par une corde passée autour du pédalier. Ceci fait, on attache solidement le guidon d'une des machines à la selle de l'autre, et réciproquement. De cette façon on forme un tout solide sans passer des cordages à travers les parties délicates des machines. Ces cordages enlevaient l'émail, et pouvaient fausser certaines pièces, par suite du mouvement du mulet.» ->Les cyclistes trouveront le matériel nécessaire au transport des bicyclettes : Pour le col du Bonhomme, reliant Chamonix et St Gervais à Bourg-St-Maurice et le Petit-St-Bernard, à l'hôtel Güt, de Condamines-sur-Saint-Gervais et à l'hôtel Pugin, des Chapieux ; pour le col de l'Iseran, reliant la Tarentaise à la Maurienne, à l'hôtel Moris, de Val d'Isère et au chalet du Club Alpin de Bonneval-sur-Arc ; pour le col de la Vanoise, reliant la Tarentaise à la Maurienne, à l'hôtel du Lion d'Or, de Termignon ; à l'hôtel de la Grande Casse, à Pralognan.»

Des cols, et quels cols ! Des géants ! Le col du Bonhomme, de l'Iseran et de la Vanoise. Depuis, la dictature de l'automobile a popularisé l'un d'entre eux, l'Iseran, et relégué les deux autres dans un certain anonymat. Je me plais à croire qu'avec la vague déferlante du VTT, un retour en force des mulets qui hissaient des grappes de cyclistes (pas nous ! pas nous !) sur l'Alpe sublime aurait beaucoup de succès... Enfin, le TCF, plein de ressources et d'imagination, propose, au début de ce siècle, les services d'un courageux mulet pour remorquer à l'aide d'une corde un groupe de cyclistes (et cyclistes !) le long d'une piste savoyarde vide d'automobiles. Le rêve quoi !

Qui n'a pas un jour de canicule ou de grand froid, alors que les sacoches semblent remplies de plomb et les jambes de guimauve, qui n'a pas rêvé de pouvoir être hissé par une main secourable, en un clin d'oeil, vers un sommet improbable ? Il m'arrive d'imaginer que des grappes de cyclos multicolores, étirées en chapelets, gravissent les pentes derrière leur mule dans la bonne humeur communicative et l'odeur du crottin !

Vive le vélo, les mules et les muletiers !

(1) Itinéraires et profils routiers par Revel et Dolin, TCF 1897.

René POTY

LES GONES INAUGURENT LOZANNE-LAUSANNE

Foin de ruban tricolore, ciseaux et autres parlottes. Chez les cyclos-Gones, les inaugurations se font sur la bécane acque les guiboles et seule la trogne, dans les grimpees difficiles, prend des couleurs.

Devant «Les Moulins de Lozanne», nous sommes huit pédaleurs de charme et une pédaline à nous faire tirer le portrait afin de passer à la postérité. Trois fenottes et leurs galapiats suivent, ou précèdent, en carrioles à moteur acque les sacs et les cabas tout cafis de l'en-cas de 10 heures et du machon de midi (rosette, Jésus, salade de museau, cervelle de canut, etc... tout y est). Le temps est correct, sans plus. Pas vraiment chenu acque un soleil aussi rare qu'un pot de beaujolais sur la consulte d'un curiste de Charbonnières.

Il est huit plombes et demie lorsqu'on démarre pour Lausanne, en Suisse, à 270 bornes de là. Près d'Anse, Bernard, dit le jeune, détrancane sa selle. Aussitôt, Bernard, dit l'ancien, s'arrête pour l'aider à la rafistoler. Vu que ce sont deux costauds, nous, nous continuons tout doucettelement jusqu'à Villars les Dombes où l'arrêt casse-croûte de 10 heures est prévu. Quand on arrive sur la grand-place du village, surprise ! Le couple des Bernard est déjà là. Tout seuls, sans carte, sans itinéraire, ils se sont perdus. Alors, ils ont rejoint Villars par des routes éloignées et ils ont dû faire rougir le 13 dents. Ils en ont plein les fumerons. Ca leur apprendra à ne pas lire le beau dépliant de la randonnée. Enfin réunis et rassurés, on se prend trente minutes pour faire taire notre estome et on repart, relax.

Première tamponette de la carte de route à Chalamont où les autos-tamponnantes de la vogue nous attirent bien un peu, mais on aperçoit déjà...les Monts du Bugey. On termine la traversée des Dombes en arrivant à Ambronay où la fontaine et sa pissette font l'admiration des touristes. Pourtant ça n'est que de l'eau, ce qui n'intéresse guère les vrais «Yonnais» que nous sommes. Dans ce coin, la circulation devient aussi bruyante et dangereuse qu'un bistenclaque de canut croix-roussien. On dégotte vers treize plombes, un coin pour le machon. Devant le cuchon de victuailles qui sort de nos glaciers, on ne pense guère aux 50 kilomètres difficiles qui nous attendent.

Quel retour de trique l'après-midi, le ventre tout gonflé, dans l'ascension du col du Sappel ! C'est pire que la montée de la Grand-Côte, et ça dure 3 kilomètres. Bien qu'étant passés par la terrible vieille route du Cerdon, Georges, dit le Grimpeur ailé, et Jean-François dit le Colombien, nous font une démonstration d'escalade plus vite que la Ficelle de Saint-Just branchée sur du 380. Heureusement, Saint Silex veille. Le pneu de Christophe, dit l'Espoir, éclate à 100 mètres de la cime du Sappel. Ca nous permet, à cacabozon dans l'herbe, de reprendre nos esprits. Un peu requinqués, on passe au col suivant, Grappeloup, sous les ombrages. Ascension de deux nouveaux cols. Le second, le Bérentin nous permet de débarouder sur Saint-Germain-de-Joux par une route étroite, bosselée et gravillonnée qui vous sigogne les vélos en tous sens. Au passage, on zieute la nouvelle autoroute de Genève : un bel ouvrage suspendu avec ponts, goudrons et béton. Ca nous rappelle la sortie du tunnel de Fourvière à Perrache, en mieux. Notre repos est prévu à Plagnes. La route qui y mène est un vrai Gourguillon de 2,5 km. Ca gongonne sec chez les cyclos quand nos quinquets aperçoivent cette côte hors itinéraire. On la monte tout de traviole. Suzanne dit la Pédaline, Jean-François dit Faites Place et Bernard, dit le Jeune, grimpent plus souvent à ripatons qu'en vélo. Heureusement, en haut, au village c'est la vogue et son guinche. Avec Jean du Midi, nous allons au pied humide du coin nous rincer le corgnolon pour compenser la suée qu'on a prise. Pas de grâton ou de matefaim dans ce pays mais un bon canon bien mérité. Les Fenottes et leur calèche se font attendre. Nos madelons nous prennent pour des guignols, râlent les cyclos-maris. Heureusement, la bringue du soir permet le rabibochage.

Le lendemain matin, en ouvrant les volets, la vue du brouillard et de la radée qui dégringole nous met le moral comme la bourse de Gnafron à la sortie du bistrot, au plus bas. Malgré le café chaud et les miches beurrées, on fait de ces gobilles au petit déjeuner!

A 8 heures, on part presque à borgnon, dans l'air chanin, acque les vaniotes d'hiver, ce qui nous empêche pas d'être tout benouillés après quelques kilomètres. Pourtant pas question de grolasser. On pédale ferme à travers les plus chenus paysages de la Randonnée qu'hélas, on n'espanche guère avec toute cette lavasse qui tombe des cieux. Cependant, à cha peu, on progresse. Saint Claude puis Morez sont traversées. Dans les poches des maillots, tout est petafiné. Vers midi la faim nous tenaille. Par chance on découvre un tabagnon de montagne pour le casse-croûte. Le patron, une espèce de caquenand, ronchonne à la vue de nos Opinel qui pourraient esquinter ses tables. Pour le faire bisquer, on lui laisse suffisamment d'équevilles pour remplir deux grands bagnons. Dehors il pleuvine bien moins. On grimpe la route forestière jusqu'au Chalet du Ministre et l'on plonge sur la frontière. On est tellement peu ragoûtant sur nos vélos tout gabouilleux que les douaniers nous regardent passer sans contrôle.

Le Marchairuz, dernier col de la ballade, fronce ses deux chevrons pendant trois kilomètres surtout. La Pédaline est cuite comme un marron de vogue automnale. Elle songe un moment à tout arrêter, mais la pluie l'ayant fait avant elle, on lui explique gentiment qu'en cas d'abandon elle recevra dix coups de tavelle en bois d'arbre, comme dit Gnafron. De cette manière on arrive tous au sommet puis à Lausanne, au bord du lac, après 50 kilomètres de descente rapide, sèche et quelques pistes cyclables aussi fréquentées que Saint-Jean un soir du 8 décembre.

Lorsqu'on stoppe au débarcadère d'Ouchy et comme de grands gognants on se fait à nouveau mettre dans le kodak devant le panneau de la ville. 270 bornes accomplies. L'an prochain, ce sera sans doute Thurins-Turin si Saint Plex, le dieu des cyclos, ne déraille pas jusque là.

Jean DEVILLE N°1714
VAUGNERAY (Rhône)

L'HOMME MORT : MON 1000ÈME COL !

A CLAUDE, MON FRÈRE.

Créateur du club Cyclotouriste de Versailles-Porchefontaine en 1972, notre sympathique ami Daniel Provot a su donner par son dynamisme l'élan nécessaire pour entraîner dans son sillage les amoureux de la nature en général, du vélo en particulier et de l'effort gratuit.

C'est également à cette époque que Jean Perdoux, président du Vélo-Club d'Annecy, crée la confrérie du Club des 100 Cols.

Daniel ayant ouvert la voie, je m'y engage et deviens membre en 1985 avec 118 cols ; mon épouse Marcelle fait de même l'année suivante avec 113 cols, mon frère Claude nous y rejoint en 1989 avec 134 cols. Que de chemins parcourus depuis 10 ans ! L'appel de la montagne devient un véritable virus : c'est ainsi que j'ai préparé des parcours spécifiques pour glaner au maximum les cols, lors de la réalisation des Flèches de France, superbes randonnées de nos amis de l'Audax Club Parisien :

Paris-Marseille: 39 cols - Paris-Nice: 57 - Paris-Briançon: 30 - Paris-Perpignan: 40 - Paris-Luchon: 26 - Paris-Strasbourg: 34 - Paris-Montbéliard: 31 - Viroflay-Autrains: 57, ainsi que le tour de Corse: 116 cols et l'Arc Alpin Antibes-Thonon-Trieste de l'ami Rossini : 96 cols.

En ce début d'année 1995, le «compteur cols» indique 906. Dix ans après mon inscription, le 1000ème col pourrait être franchi. L'idée en gestation devient vite réalité. C'est ainsi que je prépare une cueillette en Bugey, au mois de mai, avec mon ami Claude Chapotot. Nous revenons en région parisienne avec un superbe bouquet, mais cela n'est pas suffisant. Après avoir compulsé le guide Chauvot, mon épouse et moi décidons de passer une semaine de vacances dans l'Hérault, pépinière de cols à souhait.

Les parcours prévus, tracés sur la carte IGN ressemblent à une immense fleur dont le pistil est Avène-les-bains, point de chute de notre séjour. Nous avons un temps merveilleux et découvrons un site superbe: la haute vallée de l'Orb, le Caroux, les monts de l'Espinouse. Nous cyclons entre ciel et terre de 300 à 1100 mètres, par de petites routes délicieuses, dépourvues d'engins bruyants et malodorants. Les jours passent agréablement. Au cours de notre périple, nous remarquons une plaque commémorative de l'A. S. C. Béziers en hommage à Paul de Vivie, au col de la Pierre Plantée.

Le soir, à l'hôtel, un exercice de comptabilité est nécessaire quant aux cols franchis. En ce matin du 24 juin, mon épouse m'accompagne pour le passage de mon 1000ème col. Pour elle, ce sera le 782ème. La montagne s'est mise en beauté : nous cyclons dans un immense bouquet de fleurs : les genêts, les sureaux, les fougères, les orchidées, le chèvrefeuille et autres marguerites nous entourent. Un doux zéphyr nous apporte ces senteurs mêlées. Nous baignons dans l'air odorant comme jamais cela ne nous était arrivé.

Au détour d'un lacet, nous découvrons, scintillant sous les rayons solaires, un joyau blotti dans son écrin de verdure, bordé du liseré d'or des genêts : la petite station thermale d'Avènales-Bains, contraste saisissant sous un soleil indigo.

Nous nous élevons à 670 m pour atteindre le col de l'Homme Mort, avec une forte pensée vers Claude, mon frère, tué par un chauffard lors de la randonnée que nous faisons ensemble le 25 mai 1991: un certain Paris-LouviersParis.

Réel plaisir de franchir ce 1000ème col en compagnie de mon épouse, le jour de la saint Jean, ponctué d'un doux bisou.

Remis de nos émotions, nous plongeons dans la vallée. Un adorable coin de verdure nous accueille pour le pique-nique, juste à l'entrée du muletier qui me mènera au col du Buis, premier col de la seconde série.

Jean NICOT N°2233
VERSAILLES (Yvelines)

QUE D'EAU !!! QUE D'EAU !!!

RÉCIT D'UNE BALADE VRAIMENT PAS COMME LES AUTRES.

Je fais une diapositive pour mon départ sous la pluie et je m'en vais sur les chemins à bicyclette... Mon vélo est chargé de deux grosses sacoches (poids total avec le cycliste : 115 kilos).

Cette étape me conduira à Saint-Dié. Je commencerai par le col des Moinats. Bonjour à mon 28 x 28 !

Si je vous disais que je suis heureux, vous ne me croiriez pas. C'est vrai, je suis heureux. Je ne citerai pas les noms de tous les cols que je vais escalader car ce serait trop long.

Me voici donc dans les cols de Sapois, de Bonne-Fontaine, de Mon-Repos, du Haut-Bois et de Saint-Dié. J'ai parcouru 110 kilomètres. La pluie ne m'a pas quitté. J'ai enfilé une grande cape de cyclo, pour la sécurité, j'ai installé un écarteur sur mon vélo. Celui-ci oblige les voitures à s'écarter un peu plus quand elles souhaitent me dépasser.

Le lendemain... Visibilité plus ou moins 50 mètres. De la pluie, de la brume ! Je ne roulerai que sur des départementales, VO. et R.F... Mon bonheur !!! Le calme et mes cols !!! (une dizaine). La pluie m'a toujours accompagné. Je fais un reportage photo «sous la pluie». 120 kilomètres. Que d'eau !!! Que d'eau !!!

Pour la troisième étape, j'ai remis mes sacoches. Il pleut toujours mais je garde le moral. Je n'ai pas le choix. Malgré la pluie, je suis heureux. Petites routes, j'ai la route à moi tout seul. Avec ce temps, les touristes ne sortiront pas aujourd'hui. Encore une dizaine de cols célèbres et c'est l'étape à l'auberge de jeunesse de Xonrupt. C'est une étape très, très difficile. 135 kilomètres. Que d'eau !!! Que d'eau!!! Xonrupt-Comimont. Je roule toujours avec ma cape. Je longe un magnifique lac et monte les cols de Feignes, de la Vierge, de Bramont. Puis, je reviens sur mes pas pour prendre la route des Crêtes et le col du Ballon. La descente est très dure. Le froid et la pluie ne m'épargneront pas. Le Thillot pour finir à mon point de départ chez Roger et Jeanou. Ils m'ont préparé un excellent souper. Heureux je suis. 130 kilomètres pénibles. Quelle aventure !!! Que d'eau ! ! Que d'eau!!!

Surprise, ce matin il ne pleut pas... miracle. Je vole, mon coup de pédale est facile. Col du... cols de... le décor est grandiose «Pas d'eau», col de Xiard, dur... dur...! C'est fini, le ciel se couvre vite, et c'est reparti, me revoici encore dans l'eau. J'ai ma cape et c'est sous des trombes d'eau que je rentrerai à Cornimont par le col du Mesnil. 95 kilomètres. Mes hôtes me disent qu'ils ont été bien inquiets à mon sujet vu mon âge... 63 ans! Oui, je les comprends. Je suis avant tout cyclo, un cyclo bien équipé. Dans mes sacoches de 20 kilos, j'avais tout prévu pour affronter les Vosges par temps de pluie.

Malgré la pluie, j'ai vu d'une autre façon les Vosges. Elles sont belles. J'ai vu des paysages magnifiques et bien verts, des sapins à perte de vue. J'avais envie d'agrandir ma collection personnelle de cols. Je n'ai pas été déçu. Croyez-moi, j'ai eu de l'eau mais je n'ai pas été «mouillé» grâce à ma grande cape et j'ai été protégé des voitures grâce à mon écarteur fluo.

René MROCZKOWSKI N°3142
MASNY (Nord)

LE COL DE L'AUTION

- C'est dans les Alpes Maritimes et le guide Chauvot.
- Selon les cartes c'est AUTION ou AUTHION.
- De même que la baisse de Levens n'est pas à côté de Levens, le col de l'Authion n'est pas dans le massif de l'Authion qui flirte avec les 2000 mètres au nord du col de Turini à 1607 m.
- Les armées de la République s'y sont battues en 1793 et en 1945 : l'ennemi n'était plus le même. Il en reste des ruines, des fils de fer barbelés, rouillés et des monuments.
- Plus au nord et plus haut se trouve le Pas du Diable à 2410 m et le Pas des Déserteurs à 2398 m que je ne connais pas encore mais un jour je déserterais pour aller le faire !
- Le col de l'Authion n'est qu'à 1424m entre la Tinée et la Vésubie.
- Il y a longtemps que j'avais repéré ce col perdu dans la nature, que j'en avais envie mais à l'idée d'un déplacement pour un seul col mon avarice et ma paresse m'en avaient facilement dissuadé. Pourtant avant de devenir trop vieux, il faudrait bien que, la gourmandise étant la plus forte, je me l'offre pour satisfaire ma convoitise.

C'est ainsi que le 3 août 1994, en pleine canicule, j'ai réussi à me sortir du lit avant 6 heures... pour prendre un train matinal pour les 30 km qui me séparent de l'embouchure du Var et, à partir de là, commencer l'ascension du col par 30 km de faux plat. J'étais pour la circonstance un maillot rouge tout neuf, amoureusement choisi et offert par une ancienne championne de France de cyclisme sur route. -ce n'est pas Longo !- J'aurais dû en avoir une énergie et un moral renforcés mais ça ne vous donne pas automatiquement des jambes triomphantes et l'état de grâce.

Vers midi, après avoir mis plusieurs fois pied à terre j'étais quand même arrivé vers 1400 m d'altitude sur route goudronnée, celle qui par la Tour sur Tinée monte aux Granges de la Brasque à 1687m. J'étais juste en face du col de l'Authion mais au-delà d'un vallon sur une autre ligne de crête... un vallon infranchissable, j'ai essayé puis renoncé... et j'ai renoncé à monter jusqu'aux Granges de la Brasque pour redescendre au col par une piste forestière.

J'ai fait demi-tour, je suis revenu à la maison, crevé et bredouille et même, honte à moi, en me faisant véhiculer, mon vélo et moi-même dans une camionnette de chantier. Il ne suffit pas de vouloir un col... il faut aussi savoir et pouvoir. Il faut aussi que ce col vous accepte, il faut qu'il veuille se donner à vous... Il faut se mériter mutuellement... C'est comme une femme, il faut savoir la prendre du bon côté, au bon moment. J'avais essayé le côté par l'ouest, j'ai renoncé... J'aurais pu essayer par-dessus par le nord, j'ai renoncé... J'essaierai donc par-dessous par le sud... C'est ainsi qu'en juillet 95, en pleine canicule, avec les mêmes sentiments, la même volonté, la même envie, j'ai repris le même train à la même heure mais je n'ai fait l'approche vélo que jusqu'à 600 m d'altitude, jusqu'à Pelasque, dans la Vésubie. J'ai laissé le vélo à l'ombre, enchaîné à un arbre avec mes coordonnées au cas où... j'ai trouvé un bâton à ma mesure et je suis parti à l'assaut de mon Everest de poche. Tout a commencé par un agréable sentier en sous bois le long d'un petit canal à l'eau très claire et très fraîche... Puis il a fallu plonger vers un torrent, le franchir, grimper sur l'autre rive, franchir un autre torrent et de là grimper vers les cimes pour environ 900 m de dénivellation en suivant un balisage, en le perdant, en le retrouvant à travers une végétation touffue sur un sol très pierreux.

Lorsque j'approchais d'une crête je pensais arriver près du col mais je découvrais une autre crête plus loin et plus haute qui en cachait une autre puis encore une autre... De crête en crête je suis arrivé au pied d'une pyramide qu'il a presque fallu escalader à quatre pattes jusqu'au sommet à 1504 m : cime de l'Authion... un panorama de rêve, sauvage... après 3 heures de marche... Le ciel s'est fait menaçant, j'ai hésité à descendre 80 mètres en contrebas vers le col qu'il aurait fallu remonter. Je n'ai entendu aucune voix divine, je n'ai reçu aucun message mais ma petite voix intérieure m'a recommandé de ne pas m'attarder en ce lieu et je suis redescendu prestement... même qu'en glissant dans les cailloux je me suis cogné le coccyx... sur un rocher. Revenu à Pelasque vers 16 h, le clocher de l'église insensible aux mouvements

célestes et aux directives humaines continuait de donner son heure et sonnait 9 heures... je ne sais pas si j'essaierai encore une fois d'aller au col de l'Authion... par un autre itinéraire... et avec mon vélo.

Paul ANDRE N°113
MENTON (Alpes Maritimes)

PIC ET PIC ET COL ET GRAM

- SELON LUI...

Bah, mon colon ! Si l'on m'avait dit ça en début d'année ! Que je vous explique. D'abord, il faut vous dire que le début de la saison avait très mal commencé. En effet, en février, sa roue avant est rentrée en collision avec la roue arrière d'un autre vélo. Elle chute durement à terre et se casse une clavicule. Conséquence : deux mois sans vélo. Par contre, le vélo n'avait rien, j'ai récupéré intact le colis chez un ami.

Il fallait trouver un bon moyen pour la motiver à reprendre le collier. Cela tombait bien, si je puis dire, car cela faisait un bon moment que je ne voulais plus être le seul dans la famille à se coltiner en fin de saison le recensement des cols et autres collets. Je cherchais donc désespérément qui pourrait y collaborer. Je ne voyais dans mon collimateur que ma collatérale directe. Mais je ne pouvais tout de même pas lui dire: «tu t'y colles».

C'était un vrai problème, une colle, car pour tout vous dire, elle n'aime pas monter les bosses, encore moins les collines, alors, vous parlez, en montagne !..., je n'osais pas lui en parler. Je ne pouvais pas non plus, lors d'une collation lui dire: «ma colombe, veux-tu monter cent cols ?» Je risquais alors une collision avec le col d'une bouteille. Alors je suis resté cool, je me suis mis en collusion avec un couple d'amis. Le piège était prêt pour qu'elle rentre au club.

Mais, à propos, savez-vous bien ce qu'est ce fameux Club des Cent Cols ? N'allez pas croire que je veuille vous faire un colloque sur le sujet. Mais ne dites surtout pas que ce Club, c'est du collectivisme, cela me met en colère, je change de coloration et ça me provoque des coliques. C'est tout simplement une confrérie de collègues cyclos rassemblés par une même passion enfantine, des collégiens quoi, qui collectent des noms de lieux, dans des colonnes, qui colorient des cartes, qui collectionnent des médailles ou des colifichets. Certains les franchissent comme des bolides, d'autres comme des colimaçons.

Pour revenir au sujet, je vous passe les détails, mais sachez que la ruse a réussi et je tiens à colporter ce qu'elle a fait en 1994, car pour moi, c'est colossal.

Mais laissons-lui la parole, je ne veux pas être trop collant. Je me demande toutefois si, finalement, cette année, les cols ne sont pas devenus pour elle une obsession...

- SELON ELLE...

Je suis en train de monter le col du Béal avec mon mari, mon centième col, avec des arrêts ravitaillement en myrtilles et framboises sauvages. Comment cela a-t-il pu arriver si vite, alors que je ne m'en croyais pas capable ?

Au début de cette année je totalisais une dizaine de cols. Un bref séjour dans les Vosges m'en apporta huit de plus. Mais c'est grâce à un couple d'amis, avec qui nous avons parcouru les Alpes pendant quinze jours, que j'ai vraiment pris du plaisir à monter beaucoup de cols.

Je ne vous donnerai que deux exemples :

- Le premier jour, après le voyage de nuit en voiture depuis Rennes, ascension de sept cols dont un muletier pour lequel la montée n'a d'égal dans la difficulté que sa descente.
- Un peu plus tard, le tour du lac du Bourget, tout plat paraît-il (deux cols et quelques B.P.F. qui nous offraient une vue splendide sur le lac).

Tant et si bien qu'à la fin du séjour et après quelques jours seule avec mon mari, je totalisais soixante nouveaux cols dont quatre à plus de 2000 mètres, alors qu'il m'avait fallu six ans pour monter les dix premiers. Le complément a été monté grâce à un voyage itinérant en famille pour se rendre au gîte des Quatre Vents.

Alors n'hésitez plus, vous aussi, osez vous lancer à l'assaut des cimes. La confrérie des Cent Cols est accessible à tous. Pour terminer, je voudrais tout simplement vous dire, Bernard et Gaby, un grand merci pour le virus que vous m'avez transmis.

Ces quinze jours de grand bonheur à découvrir ensemble une région de France par ses sommets et ses B.P.F. resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Et à toi, Christian, que dire, sinon que tu n'as pas fini de m'accompagner dans les cols...

Christian et Raymonde GENTIL
CESSON-SEVIGNE (Ille et Vilaine)

DENISE AU COL DE BACCHUS

Qu'est-ce qu'il n'a pas fallu développer comme arguments pour convaincre Denise, ma cyclotouriste de femme... en plaine, de m'accompagner à la chasse en automne et... en montagne !

D'après elle, c'était le moment de la fermeture... des routes, la neige devait commencer à tomber, il devait faire froid là-haut. Il n'y aurait plus de fleurs à cueillir mais des nuages partout et on pourrait se perdre. Quelle idée aussi de chasser les cols à la Toussaint !

Et pourtant je ne pouvais me résoudre à un voyage en auto jusque dans le Queyras en laissant encore une fois inexplorée cette pointe sud-ouest du Vercors où de nombreux gibiers attendaient depuis des années que les hasards de la route me permettent de les ajouter à mon tableau. Surtout que la barre de la septième centaine était là à portée de quelques coups... de pédales.

Comment la convaincre qu'une halte au gîte de l'abbaye de Léoncel serait tout à fait indiquée pour rendre le voyage plus agréable ?

Alors j'ai vanté les influences du climat méditerranéen qui retardaient les rigueurs hivernales dans cette région. J'ai vanté les charmes de l'été indien quand les feuillages montagnards deviennent mordorés et que les mélèzes flamboient sous les rayons du soleil. Et puis j'ai ajouté qu'on pourrait emmener aussi son vélo. Comme cela, elle pourrait m'accompagner un peu. D'ailleurs, je ne monterais pas vite, on admirerait le paysage ensemble. De plus, en partant de Léoncel, les cols ne sont pas très longs et les pourcentages tout à fait dans ses cordes. Et je lui ai mis la carte sous les yeux. Vaguement dubitative, elle y a promené son doigt, se disant sans doute que son homme était fou de vouloir lui faire gravir tant de chevrons. Soudain, le doigt s'est arrêté, et, avec un grand sourire, elle m'a dit «Voilà celui que je veux grimper, il n'y a pas de chevron et son nom me plaît !» Elle venait de trouver le col de Bacchus. Quinze jours plus tard, le dieu Bacchus faisait la connaissance d'une cyclotouriste, servante de son cousin Dionysos, dans une vie antérieure remontant à la mythologie grecque. Ce qu'ils se sont raconté, je ne pourrais vous le dire, ma Denise étant arrivée avant moi à son rendez-vous, la montée étant dépourvue de tout chevron. Peut-être même en ont-ils profité pour boire un petit coup parce que, ensuite, elle a voulu me suivre dans le col des Limouches qui, lui, était bien agrémenté de ces chevrons dont elle a horreur. Et seule la nuit qui tombait l'a dissuadée d'escalader le Tourniol.

Ce ne fut d'ailleurs que partie remise au lendemain car, après avoir conduit la voiture pendant que j'allais à la chasse au lion sur les pentes de la Bataille, elle était partante pour un morceau de choix à la pointe sud-Vercors, le petit col forestier de Vassieux. Heureusement, le dieu Bacchus veillait sur sa servante. Ce col non plus n'avait pas de chevron mais, là, c'était manifestement une regrettable omission du cartographe de service qui n'avait jamais dû le gravir à bicyclette.

Pourtant, elle n'a pas traité son homme de fou, même après avoir mouliné son 30x26 à le faire rougir et usé ses chaussures dans le raidillon des galoches. Non, elle avait plutôt l'air satisfaite du paysage grandiose qu'on découvre là-haut tout au bout du chemin muletier qui domine les vallonnements du Diois, satisfaite de son exploit. Sans doute ne s'en croyait-elle pas capable.

Peut-être qu'une nouvelle vocation pour la chasse à vélo en montagne est née ce week-end-là par la grâce de Bacchus. L'an prochain, l'ivresse dionysiaque la portera sans doute au sommet de son premier 2000.

Mais ce sera une autre histoire sur la longue escalade vers le Club des «Cent Cols».

Bruno FRILLEY N°2806
MONTGERON (Essonne)

L'ABOMINABLE BAGARGUI... 20 ANS AVANT

Cela pourrait entamer une chronique du temps qui passe sur les cols, en addition du récit de Philippe Degrelle, «L'abominable Bagargui» de la revue 1995 et qui décrit son ascension en 1994. J'attends d'ailleurs avec impatience la revue 97 pour y chercher un «40 ans avant» que l'un de nous voudra bien nous relater. Dieu sait quel abominable homme des Pyrénées s'y rencontrait en 1954... mais n'anticipons pas !

Temps qui passe sur les cols, qui y change bien des choses et en particulier le nom. Mais je ne suis pas assez savant en langue basque pour apprécier la nuance du passage, sur la Michelin, d'Orgambideska à Bagargui. Le nom précédent avait au moins le mérite d'être récupérable dans un slogan adapté : «Orgambideska... plus jamais ça !»

Temps qui passe sur les cyclistes aussi, puisque celui qui écrit était alors à l'affût de sa première centaine de cols (le club avait un an !) et roulait, terrible novice, sur un vélo de course équipé de boyaux et d'un plus petit (!) développement de 42x28 ! Et en cet automne pluvieux de 1974, nous étions quatre, Guy, Patrick, Christian et moi, en expédition pyrénéenne de quelques jours, avec le même matériel, plus adapté aux côtes d'Île de France, et la même inconscience que nous donnait notre forme de 20 ans. Partis de Capbreton le matin, le parcours de Bayonne à Tardets avait été rapidement avalé, malgré ses nombreuses bosses, en puisant négligemment dans nos capitaux énergétiques respectifs. Il est vrai que nous avons dû reconstituer nos forces à midi à Tardets, avec un repas de spécialités régionales dont les qualités ne sont plus à vanter.

C'est sur la digestion que nous avons entamé, dans une petite bruine peu encourageante, la vallée encaissée qui amène au pied de Larrau. C'est à ce pied que tout s'est gâté : le temps, (pluie persistante), la pente (l'utilisation des chaussures a commencé !), le matériel (une première crevaison a entamé le stock de boyaux de rechange), le moral. La découverte du «trou béant» dans lequel il faut dégringoler à la sortie de Larrau après avoir chèrement payé l'altitude gagnée, est d'un effet déprimant garanti (depuis, j'ai découvert que c'était la règle quasi-générale des petites routes des Pyrénées Atlantiques!). Et nous voici tirant, poussant, ahanant dans la montée, caillouteuse de surcroît à l'époque, de notre Bagargui. Interminables, décourageants dix kilomètres, émaillés de profondes rigoles d'écoulement des eaux plus ou moins franchissables, ponctués de nouvelles crevaisons diminuant chaque fois le stock de boyaux, avec l'agréable opération de collage sous la pluie battante et froide.

Il y a toujours un sommet, même s'il est atteint en débandade. Le premier travail a été d'y chercher, dans le brouillard sinistre et glacé, un quelconque débit de boissons chaudes. Au premier abord, point de présence humaine. Guy finit pourtant par dénicher une apparence d'auberge en contrebas de la route, frappe à la porte et requiert avec insistance de quoi nous réchauffer. Quelques rudes montagnards sont là-dedans, qui discutent, mais «c'est fermé» nous est répondu, sans aucune compassion visible. Guy s'énerve alors, devant la porte à nouveau close, et à bout d'arguments fait retentir un vigoureux «S...ds». Tel un diable sortant de sa boîte, un petit basque râblé et un peu patibulaire jaillit, empoigne Guy et commence à le secouer, se maîtrise brusquement avant d'avoir commis l'irréparable, le lâche, avise son vélo, s'en empare et l'expédie valdinguer plusieurs mètres plus bas dans la pente, sans plus d'efforts que pour une brindille, tout en grommelant des mots (basques) sûrement choisis.

La porte se referme. Ça a duré cinq secondes. Nous battons en retraite. Le contact avec l'autochtone et sa franche rudesse qui signifie bien «ne pas déranger» nous suffit pour aujourd'hui, à défaut de l'ours des Pyrénées...

Sans la boisson chaude espérée, nous poursuivons par la descente glaciale dans la forêt d'Iraty, et la remontée, heureusement plus facile, du col de Burdincurutcheta. Quelques péripéties jalonnent encore le retour à Saint-Jean-Pied-de-Port: ma chute dans un lacet glissant, quelques crevaisons supplémentaires dont une manifestation de trop puisque Christian terminera ses derniers kilomètres sur la jante, faute de ressources pneumatiques !

Le petit train bien chauffé nous ramènera enfin à Bayonne dans la soirée, en nous permettant de sécher, et de rire de nos aventures. La découverte des Pyrénées s'est conclue mémorablement.

«ORGAMBIDESA, PLUS JAMAIS ÇA !».

Philippe GIRAUDIN N°142
CLERMONT-FERRAND (Puy de Dôme)

BONJOUR, MADAME MARTINEZ !

Vadrouillant dans les monts de l'Espinouse, je me suis aventuré loin dans les fertiles terres colifères du nord-est à la poursuite de quelques cols éparpillés. Le désert blanc marquant le haut du pli 4 de la Michelin 83 m'incite à redescendre vers des endroits plus giboyeux. Après une bonne nuit à Ceilhes-et-Rocozels, la superbe descente des gorges de l'Orb est un régal.

Midi n'est pas loin. Je décide de faire mon marché au Bousquet d'Orb. Il y a un monde fou chez «Christian» le boucher. En attendant mon tour j'admire sa technique.

En servant la personne me précédant, il rajoute son nom de famille à chaque phrase. Cela donne à peu près ça: «Bonjour Madame Martinez»... «Et avec ça Madame Martinez»... «Deux entrecôtes, Madame Martinez»... «Voilà... Madame Martinez... Au revoir Madame Martinez.» «Et pour Monsieur ce sera ?..»

J'ai une envie folle de lui décliner mon identité mais comme j'ai faim, je me borne à demander du jambon de pays. Je sors nanti d'une tranche coûteuse, épaisse comme le guide cyclo. C'est le jour du marché, il se tient à proximité. Après avoir acheté un pèlardon à une jolie fromagère, je fais la queue derrière quelques dames pour acheter des fruits. Parmi elles, Madame Martinez fort occupée à jacasser avec ses voisines. Soudain, sans s'en apercevoir, elle laisse tomber son porte-monnaie. Je ramasse l'objet et lui tends en déclarant : «Tenez Madame Martinez, vous avez perdu votre porte-monnaie.

Stupéfaite la brave dame me remercie. Plus tard, elle répond par une mimique d'incompréhension totale à l'interrogation muette de ses voisines. Je devine le «qui est-ce». Une fois servi, je m'éloigne en ricanant intérieurement. Elles ne le sauront jamais sauf si elles lisent la revue des «Cent Cols»... chose fort improbable au demeurant.

René CODANI N°1882
Lardy (Essonne)

A 10 ANS, MES PREMIERS COLS

Du 23 juillet au 7 août 1995, je pars en vacances avec mes parents pour 30 cols en VTT dans le massif Vosgien.

Je découvre les Vosges avec ses vallées, ses montagnes, ses cols au bout des chemins forestiers. Maman et moi, nous montons beaucoup à pied, nous patinons sur le sable, dérapons sur les cailloux, et lorsque le chemin se dégrade et monte trop, papa porte nos vélos pour atteindre de nouveaux sentiers. De temps en temps, nous nous arrêtons pour déguster des fraises, des framboises ou des brimbelles.

Il y a des cols très durs, d'autres plus faciles, nous roulons au bruit des cascades, au chant des oiseaux, au bourdonnement des abeilles. Nous allons à la découverte de vieux châteaux. Je découvre des cavaliers avec leurs chevaux au bord du lac de la Maix et un berger avec ses moutons et son chien près d'une fontaine au détour d'un chemin.

Je visite également, un jour que nous rentrons de bonne heure du vélo, le temple au sommet du Donon. Deux jours pendant les vacances sont consacrés aux visites en voiture, une fois c'est le Mont Saint-Odile avec ses statues et le camp de concentration du Struthof. Une autre fois, nous partons de bonne heure le matin pour Strasbourg avec sa cathédrale, ses vieilles maisons et une promenade en bateau sur l'Ill. Puis direction le Haut-Koenigsbourg avec la visite de son Château. Un jour, sur un parcours routier, je découvre la chapelle et la grotte Saint Léon. Mon plus beau col c'est celui de «La Porte de Pierre 858 m», fait en rocher de grés rose érodé par le vent. Une fois, pendant que je monte tranquillement une côte, j'aperçois avec maman, une jolie biche dans une clairière. Je passe également une journée de repos lorsque nous allons à Schirmeck chez des amis de mes parents. J'y fais de la balançoire et nous visitons le Château de Schirmeck.

Et tous les soirs, quand je rentre au camping, ma copine Mégane m'attend, nous allons jouer au bac à sable et faire de la balançoire... J'ai passé de bonnes vacances en VTT avec maman et papa.

Sébastien CHAMBROT

CONCENTRATION ITALIENNE DES CENT COLS

Ce dimanche 28 mai 1995 commencera par un voyage d'une trentaine de kilomètres en train à destination de Sestri-Levante. Le train est à l'heure et nous nous hissons dans l'un des wagons de voyageurs puisque si ce train accepte le transport des vélos accompagnés, rien de spécifique n'est prévu. La taxe pour le vélo me coûtera plus que mon propre billet, tout en demeurant d'un montant très très modique (moins de 15 francs).

Dans les nombreux tunnels qui me mènent à destination, je me remémore la «festa del limone» qui avait paré toutes les vitrines de Monterosso, charmante bourgade balnéaire des Cinque Terre, d'une symphonie en jaune et vert. Le plus gros citron produit dans la zone accusa le poids respectable de 1240 grammes ce qui conduisit le jury à le goûter afin de vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un faux-frère, le cédrat en l'occurrence.

Sur la place de la gare de Sestri Levante, plusieurs cyclistes papotent joyeusement. Je me joins au groupe, accueilli par le président des 100 Cols italiens, Alberto Ferraris et par l'organisateur de cette concentration: Giuseppe Scotto. Je suis le seul inscrit «étranger», encore que mes origines piémontaises...

Nous sommes en Ligurie, étroite bande de terre coincée entre la chaîne des Appenins et la mer Ligure. Connue surtout par ses deux Riviera, celle du Ponant à l'ouest de Gênes et, celle du Levant à l'est, elle est parcourue par des vallées étroites et profondes, perpendiculaires à la côte. Les oliviers et la vigne constituent l'essentiel des cultures de la Ligurie du Levant qui bénéficie d'un climat méditerranéen. Pour les collectionneurs de cols c'est une région qui mérite le détour puisque Georges Rossini y a dénombré pas moins de 291 cols. (pas un seul, hélas, n'atteint les 2000 m).

Mais revenons plutôt à cette concentration. Après les photos d'usage, le groupe, fort d'une quarantaine de cyclistes dont deux cyclotes aux formes plus avenantes que les escarpements qui s'offrent à notre vue, s'élançe pour parcourir les 17 cols inscrits au programme de la journée. La pente est modérée et régulière et nous permet de dominer rapidement la mer en nous offrant une vue remarquable sur la station balnéaire de Moneglia. Au carrefour de la Baracca une pause casse-croûte permettra aux attardés de recoller au groupe de tête. Le soleil qui jouait à cache-cache avec la brume qui s'élevait par instant de la mer sera désormais omniprésent. Peu après, nous rejoindrons des routes plus étroites et plus tourmentées qui nous éloignent de la mer. Les collines décharnées portent de moins en moins fréquemment l'olivier. Le paysage est varié : vallées profondes, bourgs perchés et pauvres, bois de châtaigniers.

Après deux nouvelles haltes, je quitte le gros de la troupe pour rejoindre le Passo del Bocco via la Colla dei Faggi (1050 m) en compagnie de deux équipiers fort aguerris. Dans cette montée d'une douzaine de kilomètres vers le 15ème col de la journée, je ne pourrai suivre mes deux compagnons pressés de terminer le parcours afin d'aller fabriquer les énormes roues de Parmesan à 25 km de Sestri-Levante. Péniblement j'atteindrai le col où épouse et enfants sont au rendez-vous. Le déjeuner qui m'y attend, à l'ombre des faggi (hêtres) est particulièrement bienvenu. Des impératifs familiaux ne me permettront pas de terminer le circuit. Deux cols au moins (plus quelques autres...) m'imposeront dès que l'occasion se présentera de retourner en Ligurie.

Avant de quitter ce col, j'aurai l'occasion de saluer et d'encourager une bonne partie des participants à la concentration qui, profitant de ma pause-déjeuner, ont franchi pendant ce temps les escarpements du Colla del Faggi.

René USEO N°2848
SEYNOD (Haute Savoie)

ETRE CYCLO...

Etre cyclo, c'est se déposséder,
c'est s'accepter avec ses deux mains nues.
Etre cyclo, c'est quitter son masque
et ses déguisements.
Etre cyclo, c'est oser, c'est prendre le risque,
c'est quitter la terre ferme,
c'est ne pas savoir à l'avance ce qu'il y a devant,
c'est accepter l'inconnu, l'inattendu,
l'imprévu et la rencontre.
Etre cyclo, c'est inventer de nouveaux mondes
qui deviendront des monts nouveaux
Etre cyclo, c'est tout laisser derrière soi,
ses greniers et ses garde-manger,
ses coffres forts et ses sécurités,
ses habitants et ses certitudes.
Etre cyclo, c'est quitter son abri, c'est essuyer
le vent de face et porter le soleil sur son dos.
Etre cyclo, c'est avoir trop froid et trop chaud.
Etre cyclo, c'est accepter que le pain n'ait plus le même goût.
Et c'est peut être qu'il n'y ait plus de pain du tout.

François POUESSEL N°573
LONS le SAUNIER (Jura)

LE VENTOUX

Il est des Monts mythiques et Ventoux en est un.
On le voit de Si loin dans l'azur provençal,
Masse pyramidale et crête dénudée,
Qu'il impose respect et fait peur à d'aucuns
Qui voudraient néanmoins hasarder sa montée.
Dire qu'il est très dur est un doux euphémisme
Tant sa pente est ardue, surtout dans son final,
Et Si c'est un joyau, c'est plus que du tourisme
Que pouvoir l'admirer, lunaire paysage,
En atteignant sa cime accrochée aux nuages !

Philippe DEGRELLE N°3165
ARLES (Bouches du Rhône)

LE CHEREL, MON 100ÈME COL !

Lorsqu'en 1993, j'ai rencontré un membre du Club, j'étais loin de me douter qu'en 1995 je réaliserais ce qui me paraissait stupide à l'époque : franchir 100 cols différents à vélo. Et pourtant ! Voilà c'est fait ! Je dois dire que sans Michel et sans son enthousiasme communicatif pour les cols, j'aurais continué à penser que le virus ne pourrait jamais m'atteindre. J'avoue que j'adore grimper et me balader en montagne mais aussi que je déteste descendre, surtout en vélo, tellement je suis peureuse.

Seule, le dimanche 24 septembre, alors que la plupart des cyclos du bassin Annecien participaient aux Gentlemen autour du lac d'Annecy, je me suis dirigée vers Doussard afin de traverser la Combe d'Ire. Première surprise, à 2 km à peine de la nationale, un petit village nommé Chevaline a gardé son style d'autrefois. La chasse aux cols m'a d'abord apporté une meilleure connaissance de ma région et a sérieusement rapproché les montagnes dans ma tête. J'aborde la route forestière, les panneaux n'incitent pas à l'effort, la route est annoncée en très mauvais état. Très vite, j'oublie cet avertissement pour me plonger dans le bruit d'un torrent tumultueux et m'enivrer d'une verdure exceptionnelle teintée par endroit de l'ocre de l'automne. Certes, le chemin est mauvais, certains passages semblent volontairement saccagés, ils sont en effet jonchés de débris de verre ce qui procure l'avantage de ne croiser aucun véhicule à moteur. (la route est d'ailleurs interdite à toute circulation automobile).

L'effort est long, 15 km environ, il faut être prudent, les risques de crevaisons et les dérapages sur les cailloux existent mais le cadre est véritablement enchanteur. Le col est au bout de la route à 1498 m, il débouche dans les pâturages. Partie de 400 mètres en Haute-Savoie, j'ai rejoint la Savoie par le massif des Bauges. Le panorama est grandiose, tous les sommets du massif s'élèvent devant moi : la Montagne du Charbon, le Trélod, l'Arcaïod...

Aller-retour 76 km et voilà, je peux entrer dans la Confrérie des Cent Cols !

Que d'efforts ! Mais surtout, grâce au Club des Cent Cols, je garde en moi les magnifiques paysages découverts au fil des conquêtes.

Chantal ROUTEX, n°4072
CRAN-GEVRIER (Haute-Savoie)

MICHEL VERHAEGHE, NOTRE GRAND «MAÎTRE», VIENT DE FRANCHIR SON 5000ÈME COL !

«Vous noterez que ma liste 95 s'arrête en juin, à l'occasion du 5000ème col, un chiffre rond qui représente l'objectif de tant d'années de chasse aux cols que j'en resterai là cette année, même si ma liste de novembre dépasse 5150.»

...»Ce 5000ème col, un obscur col R1 à 901 mètres d'altitude est aussi symbolique que mon 1000ème col à plus de 2000 m, un 3000 m de l'an dernier, le col d'Asti.»

...»Il est bien représentatif de nombreux cols, localisation sur une carte (italienne en l'occurrence), recherche sur le terrain. Un col franchi au sec, une heure avant des trombes d'eau qui se sont déversées sur la Vénétie. Un col à l'image de ma chasse aux cols en Italie du nord, perturbée par des pluies continues, où il est bien difficile de parvenir à se sécher (je ne suis toujours pas client des hôtels, gîtes d'étape ou refuges), mais c'est la rançon du cyclo-camping sans tente.» ...»A noter que sur les 5000 cols, s'ajoutent plus de 1000 cols que j'ai escaladés au moins deux fois, ce qui avec les monts (plus de 600) et les nombreuses rééditions de cols proches de chez moi (94 cols de Vence, 18 Lombarde, 17 Bonette, etc...) explique le chiffre de 8400 et des broutilles de la liste.»

...»Je compte envoyer une mise à jour du total des cols au Livre des Records en tenant compte des 5000 cols, dont 1035 à plus de 2000m. J'aurai donc besoin d'une attestation du responsable des 100 Cols. Merci à l'avance.»

...»Je constate que l'attrait des 100 Cols croît d'année en année, tant mieux car nombreux seront les cyclos à partager les joies qui nous ont tant marqués... Longue vie à la confrérie.»

Extraits de son courrier confirmant la mise à jour de sa liste de cols 1995...

BROUILLARD ET NEIGE AU GALIBIER

Nous avons franchi le col du Télégraphe sous une pluie glaciale... Un arrêt à Valloire nous avait permis de nous réchauffer en absorbant un breuvage bouillant. Mais il fallait bien remonter en selle et partir à l'assaut de ce Galibier en dépit des mauvaises conditions météo qui renforçaient encore notre appréhension. La pluie avait fait place à un épais brouillard et les rares voitures descendant du col arboraient leurs feux de croisement, malgré cela nous ne les apercevions qu'au dernier moment. Nous moulinions dans cette très longue rampe rectiligne qui conduit à Plan-Lachat, distinguant à peine le copain nous précédant de vingt mètres.

Au bout de quelques kilomètres nous stoppons un instant, l'absence de visibilité nous fait hésiter à poursuivre. En outre nous nous demandons ce que nous allons trouver plus haut, la chaussée devenant glissante par endroits... La «majorité» ayant opté pour continuer nous reprenons notre lente et hasardeuse progression. Tant bien que mal nous atteignons Plan-Lachat, ses pourcentages sévères, ses beaux lacets et... des tas de neige de chaque côté de la route. De cet endroit jusqu'au tunnel nous marquons plusieurs arrêts, ce col est le quatrième de la journée et la fatigue se fait sentir. Un panneau «Col du Galibier Alt. 2556m» émerge de la neige entassée là par les engins des Ponts et Chaussées, tout contre le tunnel désormais infranchissable. L'un d'entre nous, qui entrevoyait la fin de ses souffrances en pensant passer dans le tunnel et que je m'étais bien gardé de décourager en lui annonçant le contraire, est déçu et mécontent... Dans le dernier kilomètre, où les engins ont taillé dans la neige un étroit couloir permettant juste le passage d'une voiture, nous grimpons tantôt sur nos machines, tantôt à pieds lorsque la couche durcie fait office de patinoire, trimant, ahanant, pestant contre le mauvais temps de ce début de juillet !...

Et brusquement, les nuées dans lesquelles nous évoluions depuis près de trois heures, disparaissent comme par enchantement. Emergeant du brouillard les sommets blancs nous dominent de toute leur splendeur. Au col (alt. 2642 m), enfin atteint, c'est un merveilleux coucher de soleil qui colore la montagne. En toile de fond se détachent les célèbres sommets des Ecrins et de la Meije.

Le moment de contemplation passé, il ne nous reste plus qu'à descendre vers le Lautaret. Un salut au passage au monument dédié à Henri Desgrange situé près de l'autre orifice du tunnel, et nous terminons cette dure étape dans le froid glacial, sur la chaussée glissante, mais avec la perspective d'un bain chaud, d'un repas copieux, et d'une nouvelle joyeuse soirée entre amis.

Abel LEQUIEN N°1810
WILLENCOURT (Pas de Calais)

COMMENT APPELER UN COL EN FRANCE ?

«Ne seront totalisés que les cols qui, officiellement, portent ce nom et figurent sur les cartes... y compris les cols matérialisés par un panneau de sommet ou directionnel».. (Article 2 de la règle du jeu du Club des 100 Cols). C'est clair, la géologie, la géomorphologie, la géographie ne suffisent pas à définir l'existence d'un col, seule la nomination fonde son existence, la toponymie prime sur les sciences du paysage. Conclusion : un col existe lorsqu'il est nommé.

«... la nomination est un acte métaphysique d'une valeur absolue; elle est l'union solide et définitive de l'homme et de la chose, parce que la raison d'être de la chose est de requérir un nom et que la fonction de l'homme est de parler pour lui en donner un...» SARTRE.

Tout est-il clair ? Oui si l'on connaît quels sont les termes acceptés ou acceptables. Il ne s'agit pas ici du nom propre du col, mais bien de l'intitulé, autrement dit des synonymes du mot générique «col».

Une expérience simple, maintes fois renouvelée, m'a montré l'ignorance quasi totale de tous mes interlocuteurs sur ce sujet. A cette simple question : comment nomme-t-on un col en France ? Le nombre de réponses varie de 2 à 5 termes différents dans le meilleur des cas, jamais au-delà quelle que soit la culture ou l'intérêt particulier (membre de notre confrérie) de l'interlocuteur !

Dans la collection de la revue des Cent Cols, l'on trouve deux petites listes d'une demi-page. Dans la première (N° 8, p. 57) Ph. Giraudin donne 52 synonymes avec quelques commentaires (précisions sur la signification des termes et leurs lieux géographiques d'utilisation); dans la seconde (N° 15, p.25) H.Lachaume cite 16 termes français dans une liste portant sur 6 pays européens. Enfin, récemment (N° 23, p. 26) C. Winghardt cherche (et trouve) 100 synonymes dans la 2ème édition du guide Chauvot.

La liste publiée en 79 par Ph.Giraudin est très intéressante car elle fait état de termes inconnus dans les répertoires alors disponibles (la 1ère édition du Chauvot ne paraîtra que fin 1981) ; celle de H.Lachaume cite quelques termes nouveaux ; l'article de C.Winghardt est amusant mais manque de rigueur, seuls 84 des 100 termes cités sont effectivement des intitulés figurant dans le Chauvot 2, les 16 autres sont soit des noms propres (et non des intitulés), soit des termes inexistantes.

CE PROBLÈME PEUT, EN EFFET, ÊTRE ABORDÉ DE DEUX FAÇONS DIFFÉRENTES :

- soit en établissant un glossaire à partir de notre liste officielle l'ouvrage «8500 cols de France» de Robert et Monique Chauvot. (plus les deux suppléments parus ou à paraître).

- soit en créant un tel glossaire à partir de termes recueillis dans les différents ouvrages existants: dictionnaires, lexiques, glossaires, guides, etc... spécialisés dans les termes géographiques en français mais aussi dans les langues régionales, dialectes et patois de notre pays.

La première méthode m'a conduit à une liste de 106 termes obtenus à partir du traitement systématique de l'ouvrage « 8500 cols de France». La seconde méthode me conduit actuellement à une liste de 195 termes obtenue à partir de la lecture attentive de nombreux guides, ouvrages lexicologiques et géographiques.

QUELQUES COMMENTAIRES SUR CES LISTES :

- la première, grâce aux facilités offertes par l'informatique, est quasiment sûre, encore qu'une découverte d'un terme à très basse fréquence d'apparition ou figurant dans une position peu orthodoxe (langue agglutinante) ne puisse être exclue.

- la seconde est évidemment très différente puisqu'elle propose des termes encore non reconnus (dans la mesure où ils ne figurent pas encore dans notre « bible »: le Chauvot) et dont certains peuvent être contestés. On y retrouvera tous les termes de Ph. Giraudin, par contre je n'ai pas retenu plusieurs intitulés de la liste d'H. Lachaume (tels que sommet, montagne, montée, division, crête) n'ayant pas, pour l'instant, trouvé de preuves avérées de leur équivalence à « col » en français ou dans une langue régionale, enfin l'on retrouvera certains des 16 termes contestés de C. Winghardt.

QUELQUES PRÉCISIONS SUR CES LISTES :

- dans la première, un certain nombre de choix a dû être fait pour ne pas multiplier indûment le nombre de mentions. A titre d'exemple, prenons la mention « col », d'abord le singulier et le pluriel ne sont pas disjoints, col et cols sont regroupés ; mais de même on trouvera sous ce même terme des mentions telles que le Bas, le Haut, le Petit, le Grand, le Faux Col qui sont considérées comme des adjectifs qualificatifs et non comme des termes originaux. Le même traitement a été réservé pour le Mauvais, le Grand, le Petit Pas (ainsi que pour Malpas et Maupas, ce qui est peut-être plus discutable) ou encore la Grande, la Fausse, la Double Brèche. De nombreux autres problèmes de même type, pour d'autres termes, ont été résolus dans le sens de la simplification, le but recherché n'étant pas de multiplier le nombre de termes mais d'isoler les termes originaux. - dans la seconde, l'on se trouve face à un problème linguistique connu : la variabilité des dialectes et bien pire des patois. A moins d'être un spécialiste de chacune de ces langues comment déterminer si par exemple tel terme ne devrait pas être simplement considéré comme le pluriel (le féminin) de tel autre ? Enfin, la signification de tel ou tel terme peut être discutée car si la dialectologie et la lexicologie sont des sciences établies, elles ne prétendent pas à une sûreté absolue.

QUELS USAGES PEUT-ON ENVISAGER DE CES LISTES ?

Tout d'abord il me semble que si l'on pense que le répertoire des cols de France représente un patrimoine que nous cherchons à préserver, pour l'établir de façon plus complète il doit être intéressant de rechercher les cols correspondants aux termes ne figurant pas encore dans la première liste. Deux exemples de ce type de travail:

a) col et cotch: le 1^{er} terme est utilisé dans le Chauvot (encore que de façon non extensive, ex: col de Jou près du col de Jou (ou Croix du col de Jou) ; le second terme ne l'est pas, l'est-il par l'I.G.N. ? Je n'en sais rien mais voici un exemple de travail à entreprendre.

b) la série sarrat, sarret, sarrot aucun de ces termes (cité par Ph. Giraudin dès 1979) ne se retrouve dans le Chauvot. J'ai commencé à examiner le TOP 25 au-dessus de Saint Girons et j'ai trouvé une série de « sarrat » qui, au vu de la carte, semblent plus souvent en position de sommet que de col. Ceci ne doit pas nous surprendre, ce problème est fréquent pour d'autres termes, ex collet dans les Hautes-Alpes. Il suffit d'utiliser un critère géographique pour éliminer les sommets.

La fréquence d'apparition des 106 termes est évidemment extrêmement variable, le tableau ci-dessous donne à titre d'exemple les 12 termes les plus employés et leurs fréquences d'utilisation. La fréquence des termes les moins utilisés est d'autant plus basse qu'ils sont victimes du phénomène des constructions pléonastiques provenant de dialogue de sourd entre les cartographes français (très sûr d'eux) et les cultivateurs patoisants au XIX^{ème} siècle lors de l'établissement des cartes (dites d'état-major) ancêtres

de nos TOP 25 d'où les cols du Pas, de la Baisse, de la Collette, de la Courade, des Coutchets, de Creu, de la Fenêtre, de Foce, de Port, de Porte, du Pertus, de Portelle, de Portet, de Pourtanelle, des Coutchets, du Trou, du Seuil, du Sattel, etc... Tous ces termes (et bien d'autres) se suffisant à eux-mêmes. Les exemples avec d'autres termes sont tout aussi fréquents : pas de la Baisse, de la Brèche, de la Colle, du Coulet, etc... ou brèche de la Cochette, du Col de la Croix du Coulet !

Pour moi, il est en effet très clair que tous les cols de la Croix sont des redondances, le terme «croix» figure d'ailleurs dans les deux listes soit sous forme française, soit sous forme dialectales (creu, croce, croez, croueis, crouts,...) ainsi que dans les glossaires de langues étrangères (croce, cruz, kreuz,...) avec le sens de col. L'habitude de marquer les cols (passages) d'une croix est très ancienne dans les pays de civilisation chrétienne et la symbolique en est forte et évidente. Symbolisme qui se retrouve dans d'autres civilisations avec d'autres marques (cairn, oriflammes, moulins à prières, etc...). Les croix en position de col géographique sont nombreuses et si, là aussi, il faut utiliser un critère géographique pour éliminer les sommets ou les croisements (en plaine ou en forêt) la situation n'est pas différente de celle évoquée précédemment pour «collet» et qui existe de même pour pas, goulet, coll, colle, fenêtre, sattel, etc... pour lesquels il faut parfois trancher suivant leur position géographique.

Il y a là à mon avis un patrimoine à sauver et un vaste champ d'études. Soyons ouverts aux nouveautés et ne pratiquons pas une politique malthusienne.

Si vous êtes passionnés ou simplement intéressés par ces sujets, je vous propose de prendre contact avec moi pour former un groupe d'étude de ces problèmes.

Merci d'avance pour vos suggestions, vos propositions, vos critiques.

Michel de BREBISSON - N°1315
38240 MEYLAN

PANTANI ET PANTANETTE

Il était une fois deux cyclistes motivées qui décidèrent, pour l'une, de suivre son mari fou de montagne et pour l'autre de se joindre à eux pour l'amitié et l'envie de se dépasser. Courage, abnégation et détermination ont été leur moteur commun pour réussir ce qui leur semblait impossible quelques années auparavant. Voilà maintenant, je leur laisse la dernière difficulté: raconter leur aventure.

Qui aurait pensé, il y a 10 ans pour Elisabeth et 5 ans pour Cathy, ce sont nos prénoms, alias Pantanette et Pantani qu'en ce début 1995 nous pourrions rejoindre le Club des «Cent Cols» avant l'automne ? En effet, de belles randonnées et surtout la fameuse Thonon-Venise marqueront cette année 1995 qui restera pour nous exceptionnelle.

Il faut préciser que cette randonnée de 69 cols a nécessité une longue réflexion et une préparation mentale et physique. Très sincèrement, nous ne pensions pas réussir et être capable de la réaliser. Mais l'équipe composée de Joël, le mari de Cathy alias Pantani, Michel, Chantal et Jean-Charles qui participaient, nous a fortement encouragées et surtout ils ont réussi à nous convaincre.

Pour ce faire, Joël (passionné de grands itinéraires cyclos et diagonales) a déployé tous les moyens, préparé des parcours adaptés en montagne pour tester nos capacités dans les cols.

Les 7 et 8 mai, nous partions découvrir le Jura. Après avoir laissé la voiture à Saint Claude, nous enfourchions nos bicyclettes. Il faisait chaud, et déjà nous montions. Cathy me donnait le tempo et j'essayais de coller à sa roue. Joël nous conseillait pour les braquets et sur la manière d'appréhender les virages. De temps en temps nous marquions une pause pour nous rafraîchir, nous alimenter mais aussi photographier ces paysages merveilleux et bucoliques du Jura. Au terme de ce week-end, nous totalisons 4 cols (Croix Serra, Givrine, Faucille et Marchairuz). Dans la montée du col de Marchairuz nous avons vu le Tour de Romandie. Malgré les passages à 12% voire 14%, nous étions étonnées de voir autant de monde nous applaudir en attendant le vrai Pantani. Nous avons compris que nous n'étions pas des vedettes et que notre allure - 7 km/h - n'avait rien d'extraordinaire, mais pour nous, nous réalisons notre rêve: accumuler les cols pour entrer dans ce Club des «Cent Cols».

Joël tournait en rond en nous attendant et il se faisait passer pour un Belge auprès des «Quin Quin» en disant «dites-moi braves gens une fois, vous ne trouvez pas qu'elles exagèrent, j'attends mes moules frites une fois, et elles admirent le paysage...»

Au retour du Jura, Joël nous propose un week-end dans les Alpes (Haute-Savoie) pour faire le brevet cyclomontagnard du Chablais (2ème étape). Là encore, c'est une autre dimension, des paysages de montagne différents avec des cols de 1ère catégorie (Joux-Verte, Savolière etc...). Cette sortie nous permettra de totaliser 13 cols avec les extras de Joël. Il put apprécier notre comportement dans les cols et confirmera notre inscription pour Thonon-Venise. Nous avons réussi nos tests et étions rassurées. Cela nous permettrait d'être moins angoissées pour cette grandiose randonnée que nous nous n'oublierons jamais.

Cathy alias «Pantani» N° 4105 et Elisabeth alias «Pantanette» N°4104
BONDOUFLE (Essonne)

NOS POÈTES BELGES...

LE COL DU FEMUR

On ne peut dire qu'il est peu dur
de passer le col du fémur
La durée de son extraction
c'est l'ascension du Parpaillon.

Pendant la convalescence
on rêve des cols de France
En espérant qu'un beau jour
on puisse y refaire un tour.

Qu'avec de bonnes gambettes
on grimpe la Portette
et qu'on ait des mollets
pour franchir le Rousset.
Qu'on y soit tout heureux
d'y pousser le trente-deux
et malgré la prothèse
qu'on s'y sente à son aise.

Car la villégiature
sans se taper d'cols durs.
Là est le manque de bol
pour un membre cent cols.
(sans col)

Déjà que manque de pot
il n'est pas au Chauvot.
Ne pas l'homologuer
c'est fort à avaler.

Patrick HONORE N°3713
MONS (Belgique)

SACRE HONO !!

Nous,
Dragons Audax de la cité de Mons
chevaliers de la route en quête de monts,
nous avons choisi
Aurel et le gîte de dame Colette Pantoustier
pour établir nos quartiers.

Maillot pour armure et vélo pour monture,
nous sommes partis vers Sault où au Mont Ventoux
nous donnâmes l'assaut. L'un après l'autre les cols
tombèrent sous notre pédalée d'enfer.

Le soir venu, nous rentrâmes fourbus mais
comblés par la vue de ces paysages enchanteurs.
Dame Colette, sachant y faire, nous rendit à table
une santé de fer de l'apéro jusqu'au dessert.

Au lendemain de cette escapade,
Nous reprîmes notre croisade en pensant surtout au bon
accueil du «Relais du Ventoux».

Rudy PLOMB N°3303
HERCHIES (Belgique)

PETIT TRAITÉ DE VÉLOLOGIE

Le vélo n'est pas seulement un sport. C'est une philosophie. Arrêtez de pédaler, vous tombez. Ce n'est pas rien. Car nous voici en présence d'un symbole capital l'équilibre lié au mouvement. Le marcheur ou le coureur à pied, peut faire une pause : son équilibre n'est pas compromis. Le cycliste, s'il s'arrête, devient boiteux, un animal à trois pattes: deux roues et un pied par terre. Il peut en revanche goûter les délices du déplacement «en roue libre», ce que ne peut s'offrir le coureur à pied.

Le cycliste, comme le funambule, déplace horizontalement un centre de gravité très précaire. Métaphore de l'humaine condition ? Autre chapitre de cette philosophie, l'effort. Le mouvement que procure l'équilibre est le fruit de l'effort. Sans effort vous n'avancez pas (sauf en descente, mais celle-ci est nécessairement l'aboutissement d'une montée). Ecole de courage et de volonté, le vélo est une belle leçon de morale stoïcienne qui se combine harmonieusement avec l'épicurisme cycliste : sensations multiples du corps traversant l'espace, plaisir des yeux embrassant le paysage à allure sage, griserie de la descente, perception des bruits et des odeurs, des lumières et des sites.

Mais on peut voir aussi le vélo sous un autre angle. Plus psychanalytique. Celui d'une continuation de l'enfance. L'enfant (mâle) a généralement deux jouets cultes : un ballon et un vélo. Faire du vélo c'est ne jamais sortir totalement de l'enfance. Il y a d'ailleurs beaucoup d'enfantillages dans les rituels cyclistes adultes, de la fierté du jouet neuf à la compétition cachée.

D'un point de vue sociologique notons que sur un vélo tout le monde est logé à la même enseigne. Riche ou pauvre, pour avancer, il faut pédaler. Le vélo est alors un processus égalitaire que n'aiment pas beaucoup les bourgeois. L'argent peut vous faire aller plus vite en voiture, pas en vélo. On ne peut pas se payer de «cours» de vélo (à la différence du ski, du tennis, du golf...) et le matériel de prix élevé ne réduit pas l'effort à fournir. Le vélo a également son code linguistique dont les signifiants constituent un signe d'appartenance au groupe. Si tout le monde connaît le sens de l'expression (faussement efféminée) «en danseuse», l'apprentissage des termes «braquet», «dents», «prendre la roue» (ce ne sont que quelques exemples) fait partie des rites d'intégration. Dans certains cas le champ lexical est particulièrement riche. Ainsi pour désigner la déclivité de la route, le cycliste différencie le «faux-plat», la «bosse», la «cote», la «montée», le «raidillon», le «col».

Il faut aussi rappeler que le vélo a une mythologie, c'est à dire une histoire qui se transforme parfois en légende, des cyclistes qui deviennent héros, des lieux qui résonnent de leurs exploits (voir à ce titre l'aura qui entoure certains grands cols des Alpes et des Pyrénées). Et par analogie, monter un col puis le redescendre, c'est un peu Sisyphé et son rocher. Enfin il resterait à dire toute la poésie du cycle, les envolées lyriques des grands jours de forme, la narration épique de la victoire sur un col, le récit élégiaque des heures de détresse...

Mais à la fin de cette étude pseudo sérieuse, mimant les sciences humaines, une question fondamentale reste posée : qu'est-ce qui fait pédaler les cyclistes ? Quelle est la quête de ces Don Quichotte sur deux roues ? Fouillons leur inconscient. Ne serait-ce pas de l'ordre du fantasme, ne roulent-ils pas sans le savoir vers une image idéale, vers une Paulette sublimée, déesse de tous les vélophiles ?

Paulette, mais oui, vous savez bien, la fille du facteur, dans la chanson de Montand...

Yves GERBAL N°3843
MARSEILLE (Bouches du Rhône)

LE COL DE LA MOUTIÈRE

Pour mon 300ème col, je cherchais à gravir quelque chose de non ordinaire. Je sais bien que le nombre de 300 est ridicule à côté de ce qu'ont pu gravir des cyclos chevronnés. Je suis un petit, je sais, je m'assume. Mes capacités physiques, mes obligations familiales et professionnelles et mon lieu d'habitation (région parisienne) me restreignent dans mon envie de montagne.

Mon col préféré était, jusqu'à présent, comme beaucoup de cyclos qui l'ont fréquenté : le Parpaillon. Ce haut lieu du cyclotourisme a, cependant, un inconvénient majeur : le tunnel. C'est un cloaque, il y fait froid et le moins que l'on puisse dire est que l'intérieur n'a pas un grand intérêt touristique.

Je cherchais pour mon 300ème col, un genre Parpaillon : paysages grandioses, routes non goudronnées mais fréquentables par mes pneus de 32, écart du monde motorisé... et, bien sûr, sans tunnel et à plus de 2000 mètres.

Devant, pour cause de BPF d'Alpes de Haute Provence, gravir le col de la Cayolle, mon choix, après étude de la carte Michelin, s'est porté sur le col de la Moutière au départ de Bayasse. Je n'ai pas été déçu du voyage. Un excellent repas, dans une ambiance montagnarde, au refuge de Bayasse a été une bonne introduction. La montée s'est effectuée sur environ 10 km pour passer de 1780 m à 2454 m. La carte indique qu'il s'agit de la D9. En fait de route départementale, à part les cents premiers et les cinq cents derniers mètres, cette D9 n'est pas revêtue. Cela permet de fréquenter la caillasse. On a même le privilège de passer un petit gué. Avec des pneus de section supérieure à 28, des petits développements et surtout de l'habileté, on doit pouvoir rester constamment sur le vélo.

Pour ma part, plutôt par goût et par envie de bien profiter du paysage, j'ai poussé sur près d'un tiers du parcours. Le portage est, par contre, complètement inutile. S'il fallait une excuse à la poussette, je dois dire que j'étais chargé. En cyclo autonome, je trimbalais, entre autres, ma brosse à dent (à manche raccourci) et mon rasoir (à une seule lame). Décrire par le menu détail cette montée n'a pas grand intérêt. Du point de vue du paysage et de l'isolement c'est grandiose. En ce qui concerne la technique (pente, revêtement) cela ressemble au Parpaillon. La mimique va jusqu'à la présence, vers 2100 m, d'une cabane semblable comme une soeur à celle du Parpaillon. Les derniers kilomètres se font le long d'un vaste cirque que le chemin décrit sur près de 180 degrés. Près du sommet, on rejoint la route qui relie le col de la Moutière à celui de la Bonette.

Pour les chasseurs de cols, c'est un endroit béni. En moins de 15 kilomètres l'ont peut franchir 5 cols de plus de 2000m : la Moutière (2454m), la Bonette (2715m), le Raspaillon (ou Granges Communes - 2513m), et moyennant un petit écart du goudron, le Restefond (2692m) et les Fourches (2261m).

Il est possible de monter la Moutière par des voies carrossables à partir de la vallée de la Tinée ou celle de l'Ubaye (route de la Bonette). Cela perd de son charme. Il peut être frustrant pour le cyclo ayant monté par la Bayasse, de rencontrer au sommet la gent motorisée n'ayant pas quitté le goudron. Il se retrouve dans la peau de l'alpiniste ayant gravi un mont desservi par un téléphérique. Au sommet j'ai été accueilli par un couple de cyclos anglais qui venait de monter par la Tinée et le vallon de Sestrière. C'est moins beau et cela paraît très dur.

Quoi qu'il en soit le col de la Moutière par Bayasse restera gravé dans ma mémoire de cyclo au même titre que le Parpaillon. C'est un col à découvrir ou à redécouvrir !

Dominique DESIR N°1152
JOUY EN JOSAZ (Yvelines)

MA PREMIÈRE BONETTE

La route de la Bonette relie la vallée de l'Ubaye à la vallée de la Tinée. Elle met Barcelonnette à 150 km de Nice. Cette route, la plus haute d'Europe, a toujours été une voie stratégique. A l'origine il ne s'agissait que d'un chemin muletier qui fût élargi en 1832. La route actuelle par le col de la Bonette fut réalisée en 1963-64. Cette voie a vu passer les troupes espagnoles pendant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et plus récemment les troupes allemandes pendant la dernière guerre mondiale. Elle est jalonnée par le fort de Restefond et le Camp des Fourches, actuellement en ruines.

C'est une chose qui m'a ravi cette première ascension du col de la Bonette, perché à 2715 m. Quatorze années après, ce souvenir me procure encore un plaisir curieux et chaud. Parti de Nice le 14 août 1981, et après une heure et demie de route au volant de ma voiture, j'arrivais à St Etienne de Tinée, charmante petite ville alpestre située à 1140 m d'altitude, au bord de sa rivière, parmi les pâturages dans un écrin de montagnes. Il était 8 heures du matin. Le centre de la ville était déjà animé. Le ciel était bleu et l'air rempli du parfum des jardins et du gazouillis des oiseaux. La montagne était sombre, mais derrière elle se levait une lumière faiblement colorée d'un rouge pâle. La lumière devenait plus chaude, plus dorée à mesure qu'elle montait et s'approchait : le soleil franchissait la montagne.

J'étais impatient de l'imiter. Une petite appréhension me tenaillait pourtant : allais-je réussir mon coup ? Arrivé à l'âge de 56 ans au cyclotourisme (par la philatélie) j'avais parcouru les routes bretonnes pendant cinq ans, et seulement quelques mois les petits cols de l'arrière pays niçois. Je n'avais donc aucune expérience de la haute montagne. On prétendait que je grimpais bien. Mais...

Il ne me fallut que quelques minutes pour préparer, vérifier et enfourcher ma monture (sans garde-boue). A la sortie de la ville, après le pont de la Tinée, une pancarte indiquait «Col de la Bonette - 26 km». Sitôt la pancarte franchie, la route accusa une pente respectable qui me surprit.

De l'étude que j'avais effectuée à partir des cartes IGN, il ressortait une pente moyenne de 3,3 % sur les deux premiers km. Or, je me trouvais en pleine bagarre avec des cuisses encore à moitié endormies. Heureusement après quelques hectomètres la pente s'adoucit au fur et à mesure de ma progression, je me trouvais bien à l'aise, malgré un vent assez fort qui dégringolait des hauteurs et freinait mon avance.

Une ferme pelotonnée au bord de la montagne, à laquelle elle s'accrochait, semblait s'aplatir pour échapper au vent. Une bande de poules multicolore garnissait l'endroit. Des hêtres, des érables et des sapins en ordre dispersé occupaient le paysage. De l'autre côté, en contre-bas, entre deux berges fleuries coulait la Tinée, torrent impétueux d'une beauté vert-émeraude. De grosses pierres multiformes encombraient le lit du torrent ; l'eau coulait dans un bruit qui chantait agréablement aux oreilles. Au bord, quittant la forêt de conifères de plus en plus dense, de petites cascades éclaboussaient les galets ronds et lisses.

Après le Pont-Haut, appelé aussi «Grand Pont de la Tinée», et après la bifurcation de St Dalmas-de-Selvage, la vallée s'étranglait et la route pénétrait entre le massif des Chabottes couvert de mélèzes, à droite, et la Crête de Castellaret presque chauve, à gauche. A la hauteur de Vens, petit hameau niché entre deux lacets, une cascade bruyante dévalait la Pointe-du-Quartier pour se jeter, plus bas, dans la Tinée. C'est à partir de là que la pente devint importante. Plus loin, la route empruntait le large Vallon-du-Pra. La Tinée musardait sur un vaste lit de cailloux. Autour, le terrain était raviné, encombré de roches, de branches et de troncs d'arbres arrachés par les colères passées du torrent. Au-delà du vallon, le vent ondulait le Bois-Bandi comme un blond champ de blé.

Par le petit pont du Pra, la route sautait le Ravin-de-Salzo-Moréno, puis s'infléchissait pour longer le Mont-des-Fourches, importante masse qui escamotait, en partie, le soleil, mais arrêtait le vent. A la sortie d'une légère courbe la pente se raidit. J'étais heureux de me trouver enfin dans ce col. Il m'était agréable de l'escalader et d'entendre les nombreux oiseaux et les campanes des troupeaux de moutons dispersés

dans les derniers alpages fleuris des Campinasses. A ma gauche, le Mont-de-la-Fouchère était couvert de pins magnifiques à la draperie silencieuse. Ils descendaient par bandes jusqu'au bord de la Tinée que j'allais bientôt quitter.

Arrivé à la côte 1770 sur la crête d'un lacet je vis, se découpant dans l'azur, les maisons de Bousieyas. Le vent était tombé, la température s'éleva. Je transpirais à grosses gouttes. Bientôt j'atteignis Bousieyas, terme de la civilisation où quelques maisons d'un autre âge, serrées les unes contre les autres semblaient monter la garde. Ce hameau, situé à 1880 m est le plus haut village des Alpes-Maritimes. Je m'arrêtai à la fontaine. Une jeune femme sortit du «Relais des Randonneurs», me salua, s'inquiéta de ma personne (les cheveux blancs sans doute) et me prodigua des encouragements. Les mots de cette femme me réconfortèrent. Une fois de plus, je fus persuadé que la montagne, qui joue toujours carte sur table, n'est pas seulement le moteur d'une activité d'agrément, mais également un élément de régulation sociale.

Je me remis en selle avec un moral d'acier, content d'avoir parcouru la moitié du col sans encombre. Derrière le hameau, je découvris un paysage somptueux et grandiose. Un cirque superbe se déployait devant moi. Il me semblait proche et lointain à la fois tellement il était large et haut. La route déployait son ruban taillé en son flanc dans un pierrier. Elle montait en épousant la forme du cirque pour enfin atteindre, mille mètres plus haut, la guirlande des cimes : Cime de Vermillon, de la Tête de Brague et la Cime des Trois Serrières; cette dernière flanquée, sur sa gauche, par la Cime de la Bonette, ceinturée à sa base par cet interminable ruban qui, finalement, disparaissait dans le versant opposé.

La solitude conférait davantage de majesté à cette montagne. Je fus subjugué ! Mes jambes appuyaient sur les pédales et tournaient. Par contre mon cerveau lui, impressionné par le côté impitoyable et implacable de cette nature lunaire, imaginait le pire: roue tordue, fourche cassée, chaîne brisée, bref le gros pépin. C'est à ce moment qu'un effort de volonté me propulsa en danseuse. Subitement je ressentis en moi un excès d'ardeur et de puissance. J'eus la certitude que j'arriverais à dompter ce sacré col. Du revers de mon gant j'essuyais la sueur de mon front. Après un virage très serré je vis, au-dessus de ma tête, ce qui m'attendait dans l'immédiat : une dizaine de lacets sur quatre kilomètres et trois cent vingt mètres de dénivelée pour atteindre les ruines du Camp des Fourches, au passé militaire. Est-ce prétentieux de dire que j'eus la sensation de facilité après un moment de doute ?

Passé le Camp des Fourches, squatté par une bande de joyeux randonneurs le long des Roches-Hautes, l'aridité du paysage s'accroît. La végétation avait disparu à l'exception d'une herbe jaune, drue et rare.

Dans ce paysage désolé le soleil inondait tout. La chaleur se répandait. Un aigle, bientôt suivi d'autres, émergeant des hauts sommets de la crête de la Tour, tournoyait dans le ciel. Etaient-ils français ou italiens ?

A mesure que je m'élevais, la montagne semblait me fuir et monter à l'assaut du ciel. La nature était en habit de lumière. Sa majesté m'emplissait d'humilité, mais je restais serein avec un sentiment de liberté. A ma gauche apparut une stèle. Un peu plus loin un virage, suivi du «mur» de Las Cougnas, me rappela la réalité : environ 1 km entre 10 et 11 %. Je l'avais identifié sur la carte IGN, mais la carte escamote la troisième dimension ! Le coup de reins sur le 42x24 fut assez rude à plus de 2300 m d'altitude après 20 km d'ascension. Puis la pente s'adoucit jusqu'au col du Raspailon -2513 m-. Là j'étais enfin sur les cimes déjà citées. Une courte halte pour récupérer et admirer le paysage fut la bienvenue.

C'est à ce moment que j'entendis des voix qui se parlaient au loin vers le col de la Bonette situé à environ quatre km. Enfin, je n'étais plus seul ! Je les vis tous les trois enveloppés dans leur coupe-vent. Ce furent les seuls cyclos que je vis ce jour-là. C'est que nous étions à la veille de l'Assomption, jour férié.

Bien décidé à en finir avec ce col que je voyais bien à présent, j'enfourchais ma bécane. Le soleil prenait de l'assurance. L'azur occupait tout le ciel. Le temps chaud et sec dispensait, à cette altitude, une tempé-

rature avenante. La lumière blanche frappait les rochers qui semblaient vibrer derrière l'air. J'étais heureux.

La route montait toujours. A ma gauche la Tinée naissante étalait ses nombreuses sources joyeuses qui alternaient avec les nappes vertes d'herbes rares qu'elles abreuvaient. L'eau prenait sa course entre les pierres et formait une multitude de mares dans lesquelles elle miroitait et tremblait. Les oiseaux nombreux y faisaient conversation. Combien de créatures sa puissance invisible a-t-elle sauvées ?

La cime de la Bonette était en vue. Plus je m'en approchais et plus la pente se raidissait pour atteindre, selon les dires, plus de 15 % sur plusieurs hectomètres avant le sommet. Je me mis en danseuse lorsque la chaîne sauta et se coinça entre le petit plateau et le moyeu du pédalier. J'évitai la chute de justesse. Je fus contrarié. La remise en état fut rapide.

Arrivé au sommet une petite bise ébouriffa mes cheveux, toujours au vent. Enfin j'avais réussi ! Devant ce paysage prodigieusement étendu que je dominais, j'avais l'impression de flotter sur un nuage.

Je l'avoue : un sentiment de fierté m'envahit. Pourquoi cacher ses émotions ?

Théodore BUIZZA N°3912
TOUL (Meurthe et Moselle)

BREVET CYCLO MONTAGNARD DU CHABLAIS

L'organisateur, Georges Rossini membre de notre confrérie, annonce la couleur dans son dépliant de présentation : «Le BCMC, avec le plus grand rapport dénivellation-distance de tous les brevets connus actuellement est difficile. Il va sans dire que l'on ne peut s'aligner au départ que si l'on a mis toutes les chances de son côté : préparation physique très sérieuse, matériel bien entretenu et surtout braquets appropriés».

Nous étions donc prévenus : 350 km avec 22 cols à franchir pour 8 311 m de dénivellation ; un joli menu à digérer en deux journées.

Il fait encore nuit, premiers coups de pédales à la dynamo le long du lac Lemman, premier coup de tampon à Evian, véritable départ du circuit. La route s'élève progressivement, tandis que le jour se lève ; nous franchissons les collines aux villas de rêve qui dominent le lac et nous basculons bientôt dans un autre paysage très vert, couvert de rosée et de brume : c'est le Val d'Abondance et ses magnifiques alpages du fond desquels résonnent les concerts de clarines.

Nous quittons presque à regrets cette attachante vallée par le joli col du Corbier dont la descente à la fraîche nous conduira aux portes de Morzine.

Nous remontons vers le lac de Montriond aux eaux turquoise encadrées de hautes futaies. Nous espérons que les diapos seront réussies. La pente s'accroît nettement pour atteindre le col de la Joux-Verte. Je m'efforce de grimper le plus lentement possible car la route est longue et difficile et puis demain... on remet cela ! Voici le hameau des Lindarets, les chèvres occupent la chaussée nous obligeant (quelle aubaine!) à mettre pied à terre. Les derniers lacets de la Joux Verte sont faciles et ombragés. Le sommet est en revanche très dégagé et malgré l'altitude (1760 m) nous sentons que la journée va être chaude.

En cette fin de matinée, nous rencontrons beaucoup de VTT. A voir évoluer la plupart de ces cyclistes, ma conviction concernant l'activité vététiste ne peut être que renforcée : ce merveilleux engin qui donne tant de joies à ceux qui le pratiquent hors des sentiers battus, sur les pentes herbues et rocailleuses, ne me semble vraiment pas fait pour la route. Dans un petit col, tout un groupe familial est à pied, poussant le VTT. Seul, un des membres de l'équipage est resté sur sa monture, n'avancant guère plus vite que les autres et moulinant à perdre haleine, au bord de l'asphyxie sur un braquet bien inférieur au tour de roue. On leur a sans doute dit qu'avec «21 vitesses» ils pouvaient grimper n'importe quoi et... On met tout à gauche dans la moindre bosse sans savoir qu'une modification importante du rythme de pédalage risque d'être fatale ! En fait, il existe un VTT performant sur la route : c'est la Randonneuse.

Le début de l'après-midi est placé sous le signe de la canicule avec cette épouvantable montée de la Savolère. Un col de 5 km à 10 % et en plein soleil... Soleil qui a bientôt raison de ma carcasse en dépit de la casquette et des lunettes adéquates. Je me vois contraint de mettre pied à terre pendant quelques minutes. Je me sens complètement déshydraté bien que... j'ai souvent bu avant d'avoir soif... Le sommet est en vue. Le moral reprend le dessus ; un bon casse-croûte sur le plateau du Praz de Lys et nous sommes d'attaque pour cette fin de journée.

La descente de la Ramaz est assez dangereuse, un surcroît de prudence s'impose. Il nous reste 4 petits cols à franchir, ils nous semblent faciles, agréables, mais les villages du fond de la vallée sont surchauffés. Le goudron fond sur la chaussée, la traversée est parfois pénible. Christian dénêche un itinéraire tranquille le long des berges du Lemman. Nous sommes fatigués sans plus, demain cela devrait aller. Le lendemain...

Quand le jour se lève, nous sommes déjà à quelques centaines de mètres d'altitude. Il est temps de couper la dynamo. La vie rurale commence : ça et là des vieux jardiniers s'affairent dans leurs potagers

alors que le gazouillis des oiseaux sonne l'éveil de la nature ; c'est la meilleure heure d'une journée qui s'annonce très coriace avec 4 600 m de dénivellation. Parcours truffé de difficultés sans pratiquement de terrain plat. Parmi celles ci, la montée en escalier de l'Encrenaz alors que le soleil émerge de la crête de Nantaux. La montée est agréable et... que la montagne est belle !

Un sommet accueillant avec la fontaine taillée dans le tronc d'un pin et le bon café du petit chalet-auberge. Nous rejoignons la vallée de Morzine par la descente de la Savolière précédant le roulant col des Gets qui suit la gorge du torrent. Le col de Joux Plane sera le point culminant de cette journée : quatre kilomètres très «costauds» à la sortie de Morzine puis le paysage devient magnifique : des lacets en sous-bois au milieu des champs de fougères, des fontaines où l'on peut faire l'appoint de cette eau si précieuse et une route ombragée jusqu'en haut. Nous dégustons une bonne bière devant le paysage grandiose du Brévent et de la chaîne du Mont Blanc.

La descente sur Samoëns est très rapide, c'est sur un banc public, à l'ombre des tilleuls de la place de cette jolie petite ville que nous casserons la croûte. Nous y sommes très bien mais la route est encore longue. Descente de la vallée du Giffre dans la fournaise, traversée de plusieurs petits villages écrasés de soleil qui ont nom: Quincy, Saint-Denis, Onnion avant d'affronter le terrible col de l'Avernaz dont le dernier kilomètre très pentu, avec un vent de face qui nous cloue sur place. Devant la buvette de Plaine-Joux un paysan bat sa faux d'un geste régulier et précis, un travail d'artiste qui se fait de plus en plus rare à l'ère des tondeuses et autres engins de débroussaillage.

Le col de Terramont n'est pas très difficile : nous y faisons halte auprès d'une source limpide. C'est l'occasion de faire un brin de toilette, de débarrasser nos visages d'une sueur dégoulinante et de remplir nos bidons d'eau fraîche. Court entracte avant la dernière partie du programme : 3 cols à gravir dont l'impressionnante montée du col du Feu, la dernière grosse difficulté. Nous y sommes bientôt : ascension relativement courte de trois kilomètres mais un véritable mur ; nous avons l'impression que nos cuisses vont exploser. Sommet atteint ponctué d'un ouf ! Contrôle : merci monsieur l'aubergiste pour vos quarts Vichy à 14 francs !

Nous sommes à 1100 m et la relative fraîcheur du soir commence à se manifester à cette altitude ; nous passerons les deux dernières bosses facilement. Un dernier coup de tampon au col du Roch (*) et c'est une belle dégringolade vers le Lemman sur une route large au milieu des sapins. Avec une grande satisfaction, nous retrouvons notre petit village de départ: Orcier et son lavoir.

C'est la tête remplie de toutes ses difficultés mais aussi des magnifiques paysages, souvenirs impérissables que nous a laissé ce fameux Brevet Cyclo Montagnard du Chablais que nous goûterons cette calme et chaude soirée. Pour fêter cela, nous avons «chablé» le champagne !

(*) Roch n'est pas un «vrai» col.

Pierre ETRUIN N°341
BAVAY (Nord)

INOUBLIABLE RANDONNÉE «TOUT TERRAIN»

Aime (680 m) ce dernier samedi d'août, cinq cyclos Chambériens, tous équipés pour la circonstance de VTT. Nous attaquons gentiment l'ascension de la Plagne soit 1310 mètres d'élévation en 19 km.

La route est belle et s'élève après Macot très rapidement. De belles perspectives sur les montagnes aux alentours et une magnifique route sinueuse. Sur nos VTT, la position «assis sur une chaise» n'est pas aussi confortable et facile que sur nos vélos de route, sac à dos et chaussures de montagne n'arrangent rien. C'est la première fois que nous empruntons cette route en cul de sac.

Nombreux lacets, des lignes droites supérieures à 10 % : pas facile cette ascension de deux heures ! Nous apercevons les bâtiments de Plagne 1800 et plus haut le village de Plagne 2000. Il est vrai que l'architecture de ces stations choque dans cette si belle montagne.

Un regroupement à 2000, puis nous poursuivons sur Plagne Village 2100 m. Là les bâtiments avec toitures pentues sans terrasse, s'intègrent mieux au site. Accès facile au col de la Grande Forcle 2266 m. Cette route se poursuit sur la Grande Rochette 2508 m. Arrivée du télécabine, fermé en cette saison, point de vue à 3600, mais nous avons du pousser (29 % !) malgré une piste en bon état. Descente (30 %) sur la Petite Forcle 2409 m. Trois des plus acrobates cyclos resteront sur leur VTT. La montée sur le Roc des Verdons 2502 m n'est pas triste : portage ! poussage ! C'est court mais ô combien pénible. Le paysage sur cette crête est grandiose. Heureusement le terrain est sec. Rapidement nous voici au col de la Lovatière 2417 m. Descente dans les pâturages. A 2219 m, le déjeuner tiré des sacs à dos est le bienvenu après ces péripéties. Température délicieuse sous un ciel ensoleillé et sans nuage.

Remontée en direction du dos de la Vallière, du téléski des Crêtes puis descente au-delà du chalet des Etroits à 2162 m. Nous laissons la piste pour un sentier à pente horrible. 197 m de dénivellée et c'est le sommet du col du Lac 2359 m. Lac Bovet en contrebas, le Mont Jovet à gauche nous domine.

Devant nous, très près, le sentier montant au col du Jovet 2404 m, à vol d'oiseau nous n'en sommes pas très éloignés, mais attention la fatigue commence à se faire sentir, accentuée par l'altitude.

Après le Jovet, un petit crochet en descente pour rejoindre le refuge et pour se ravitailler en eau. Il y a beaucoup de marcheurs attablés. Retour en arrière pour reprendre le sentier cyclable. Descente et petit détour pour «épingler» le col des Cornes 2063 m, au-dessus de la halle de fruit commun, bâtiment servant à la traite des nombreux troupeaux de Tarines.

Le sentier a fait place à une piste en terre, alors là c'est un régal ! Toutes les souffrances, les fatigues endurées ont disparu. La récompense, c'est cette grisante descente dérapages, nuages de poussière; on se croirait au «Dakar». Là, nous apprécions le VTT, le confort de ces gros pneus à crampons, la puissance des freins, le guidon plat, la selle abaissée pour le centre de gravité, les jambes plus près du sol jouant le rôle de stabilisateurs ! Notre Dame du Pré (1272 m), charmant village, belle route tranquille de montagne, 30 km de descente... Macot, Aime, verre de l'amitié. Cette magnifique boucle de 70 km et cette descente fantastique resteront gravées dans nos mémoires.

Valloire (1430 m). Nous sommes toujours cinq cyclos, Colette a prévu le thermo-café avant le départ. Il fait frais en ce samedi de septembre. Très vite nous nous réchauffons dans la montée de 9 km sur Plan Lachat (1961 m). Nous quittons la route pour emprunter une piste en terre cailloux, très fréquentée durant l'été par les touristes «fainéants» en voiture. En cette fin d'été, c'est désert. La pente est régulière, de nombreux lacets au pourcentage non excessif nous permettent sans marche d'arriver au col de Pare 2427 m. Le soleil brille et nous chauffe, 1000 mètres de dénivellée, ça mérite bien un casse croûte. Daniel fait sauter le bouchon d'une bonne bouteille un vrai régal !

En face de nous, le grand Galibier à 3229 m et son petit glacier; deux aigles tournoient.

Après le col, nous arrivons au camp militaire, une vraie caserne en montagne, une compagnie de Chasseurs Alpains s'y trouve, c'est très animé !

La piste se poursuit après la caserne, elle est en très mauvais état. Au-dessus des bâtiments, voici le col des Rochilles (2496 m) assez facilement atteint.

Nous quittons cette piste qui descend sur deux lacs, pour emprunter un sentier tracé juste au-dessus du col. Un peu de poussage, photos... et le col de Cerces (2574 m). Quel calme, quel silence sous ce ciel tout bleu et dans ces splendides chaînes de montagnes. Dans la descente, François chute sans gravité, mais quelle cabriole ! Il s'installe au bord du lac pour récupérer pendant que nous allons faire un aller-retour au prochain col. Cyclable en partie, puis sur la fin, le sentier devient étroit, avec des passages impressionnants. Il faut être prudent. Nous arrivons au col de la Ponsonnière (2617 m). Retour par le même itinéraire et son passage délicat (j'ai un peu peur !). Nous retrouvons François qui s'est bien reposé.

Remontée en poussant au col des Cerces et descente sur les deux lacs «Rond» et «Clarée» puis poursuite jusqu'au Seuil des Rochilles (2459 m). C'est un sentier sur dalles de pierres, avec de nombreux blocs de rochers qui jonchent le sol. Nous zigzaguons dans cet univers minéral. Nous admirons, au loin, le Mont Thabor.

Retour en arrière sur les deux lacs pour emprunter, à droite, un sentier pentu nous permettant de nous rendre au col de Plagnette (2510 m) tout en poussage.

Nous sommes sur le GR 57, la descente commence par un passage en éboulis. Colette et moi-même, le traversons à pied, nos trois autres compagnons, des vrais casse-cou, dévalent ! Puis les étendues herbeuses sont là, le GR serpente et remonte quelquefois, passages de ruisseaux. On ne peut apprécier cette descente, elle est semée d'embûches. Les marmottes sifflent à tout va. Les chalets d'alpage, un pont, une piste de ski, c'est plus agréable sur l'herbe que sur les cailloux. Cette piste nous ramène jusqu'à Valloire, terme de cette boucle de 50 km. Une tournée au bar de la station. Nous sommes des «Cent Cols» heureux...

Michel CRUMIERE N°961
LA RAVOIRE (Savoie)

UN GRAND COL INTERDIT AUX CYCLISTES !!!

Vipiteno - au pied du col du Brenner, en Italie - point de départ pour de très beaux 2000 : la magnifique route des crêtes du Brenner décrite dans le guide Topo n° 2, le passo di Vizze, le passo Pennes, le passo Monte Giovo...

Par un très beau matin, je décide de gravir le col du Rombo ou Timmelsjoch (2474 m) situé à 65 km. Il me faut d'abord grimper le col du Monte Giovo (2094 m) par une très agréable montée dans la forêt.

Une vertigineuse descente mène ensuite à St Leonardo in Passiria (700 m). Je ne suis pas déçu, mais à la sortie du village, je crois à une plaisanterie : un grand panneau indique qu'à 8 km la route est interdite aux cars, caravanes, remorques et bicyclettes !!!

Pourtant un peu plus loin un panneau identique me prouve que je n'ai pas rêvé. Je me fais tout petit quand je passe devant la gendarmerie mais il m'est impossible de ne pas me rendre à l'évidence, puisque par deux fois je retrouve un panneau d'interdiction aux cyclistes -mais pas aux autres véhicules- ! Je continue cependant, un peu rassuré de croiser quelques cyclistes qui redescendent le col.

Ce n'est que dans la dernière partie du col que je serai puni d'avoir osé braver l'interdiction : un orage éclate subitement et je ne découvre rien pour m'abriter. Je dois pédaler deux km de dure grimpe sous une pluie battante glaciale, au milieu des éclairs. En arrivant à proximité du sommet, un long tunnel me permet enfin de me mettre un peu à l'abri et j'atteindrai complètement frigorifié le col, situé à la frontière avec l'Autriche. Au sommet je dois bien constater une fois encore -un panneau me le rappelle- que la descente est interdite du côté italien que je viens de gravir. Du côté autrichien en revanche la route semble autorisée aux cyclistes. Par chance j'avais donné rendez-vous à mon épouse en haut du col, si bien que j'ai pu me réchauffer dans la voiture. Je n'ai pas eu le courage ensuite de revenir à vélo. D'autres cyclistes moins chanceux attendaient au sommet qu'un véhicule accepte de les descendre côté autrichien !

Je n'ai pas compris pourquoi ce col est interdit aux cyclistes car la route est goudronnée, large, bien entretenue et la vitesse limitée à 50 km/h. Elle ne présente aucun danger particulier et mène à l'un des plus beaux cols des Alpes. Il serait catastrophique que les plus beaux cols soient interdits aux cyclistes et peut-être les cyclos italiens pourraient-ils organiser un grand rassemblement au sommet de ce col pour demander la levée de l'interdiction.

Claude MORIN N°222
LIMOGES (Haute- Vienne)

A CHAQUE JOUR SUFFIT SON PASS...

C'est bien ce que j'ai pensé en arrivant péniblement au sommet du Loveland Pass (3655 m). Son nom empreint de douceur et de bonheur n'avait pas réussi à en atténuer l'ascension laborieuse.

Que l'on ne s'y trompe pas, souffrir dans un col n'a jamais suffi à ternir l'indicible plaisir que je peux éprouver à voyager à vélo - et à partager ce plaisir - comme ce fut le cas cet été à travers les Rocheuses du Colorado. Mais ce jour-là, lorsque je fus au pied de l'obstacle, j'aurais inventé n'importe quoi pour retarder le moment «d'attaquer» (ce mot suppose une énergie que je n'avais pas...) les trois ou quatre malheureux kilomètres qui me séparaient du passage obligé vers le but de l'étape : Key stone. Assise sur le goudron, me persuadant que j'avais faim et que cette fringale expliquait l'atonie de mes jambes, je grignotais les quelques bricoles qui nous restaient. Mais, puisqu'il fallait franchir ce col, allais-je prolonger encore longtemps mon refus de l'obstacle et abuser de la patience de mon compagnon ? Quand je me mis debout, je compris que cet arrêt (hormis quelques instants de repos passager) n'allait pas produire l'effet miraculeux escompté. D'ailleurs, je ne l'avais pas vraiment cru. Au bout d'un certain nombre d'années de vélo, il y a des illusions que l'on ne nourrit plus...

Je relevais mon VTT, alourdi par quatre sacoches et donnais le premier coup de pédale en me demandant comment j'allais réussir à le propulser jusque là-haut. Je considérais, fataliste, la première rampe qui m'attendait dès la première épingle de la route et je n'entrevis qu'une stratégie : mettre le plus petit braquet pour absorber cette pente (au pourcentage décuplé par la fatigue ou le découragement) et pédaler avec la régularité d'un métronome, imperturbablement ; ne m'arrêter sous aucun prétexte (même pas pour une photo, car on a tendance, dans ces cas là, à considérer que l'on ne peut pas laisser passer le cliché unique qui s'offre à nous); ne pas scruter le compteur, incrédule devant le temps mis pour parcourir un hectomètre et tenter de calculer rapidement qu'à ce rythme là il allait me falloir au moins... dans le meilleur des cas... tant de temps pour arriver là-haut...

Je me motivais donc, me reprochant de ne pas m'intéresser davantage à ce merveilleux paysage que je n'aurais pas tous les jours l'occasion d'admirer (au rythme où je montais aucun détail ne pouvait m'échapper !), mais un rapide tour d'horizon acheva de me démoraliser comme nous l'avions déjà expérimenté plusieurs fois dans ce voyage, l'orage de l'après-midi s'annonçait et, étant donné mon allure, je n'arriverais pas à le prendre de vitesse. A un petit kilomètre du sommet le soleil disparut complètement derrière un écran de nuages couleur d'ardoise. Quelques instants plus tard, les premières gouttes, gelées, m'apportaient une fraîcheur bienfaisante, mais, très vite, l'effort fourni ne suffit plus à combler la chute brutale de la température et j'arrivai au sommet, transie, dans une averse de neige balayée par un vent violent, sous le regard apitoyé de quelques touristes américains calfeutrés dans leurs voitures.

Alain m'attendait, accroupi, empaqueté dans son poncho salvateur. Déjà bien mouillée, je me réfugiais sous le mien avant de basculer dans la descente. Le soleil éclairait maintenant la vallée vers laquelle nous plongions et je m'accordais un arrêt photo (enfin !) pour fixer un arc-en-ciel si parfait que je fus surprise par son relief, la netteté de sa courbure et la vivacité de ses couleurs. L'averse avait lavé le paysage vert sur lequel il se découpait, les sommets baignaient encore dans les nuages qui s'éloignaient à grandes enjambées. Aussi rapidement qu'il avait fait mauvais il se remit à faire beau.

Inutile, comme j'ai été tentée de le faire, de chercher l'explication de ma «défaillance» dans un début de journée pénible sur l'Interstate 70 (de grandes lignes droites pentues), au milieu des camions et voitures, approche d'une trentaine de kilomètres que j'avais trouvée longue et usante. Alors, accès de paresse (aurais-je été tentée par les plaisirs du farniente ?) ou creux de la vague de mon biorythme, le résultat était le même; on ne peut pas toujours être au top ! J'ai le souvenir précis de l'état d'esprit dans lequel j'étais en regardant cet inoubliable Loveland Pass, si visible, si proche et si désespérément loin. Je m'en voulais terriblement de ne pouvoir faire mieux.

Mais au fond, redevenant modeste (je veux dire acceptant mes limites), je savais que ce n'était pas grave et que cela ne le serait pas aussi longtemps que, souffrant sur mon vélo, il ne me viendrait même pas à l'idée de ne plus y être...

Chantal SALA N°3674
Muret (Haute-Garonne)

BLANCHE-NEIGE À LA CHAVANETTE

Départ plutôt frisquet pour ces grandes retrouvailles avec les cols des Alpes délaissés depuis 1991.

Parcours classique de Morzine jusqu'à Avoriaz en passant par les Lindarets. C'est la dixième fois que j'escalade ce très beau col de la Joux Verte qui fut il y a quatorze ans mon premier contact avec les Alpes.

A partir d'Avoriaz, c'est l'inconnu : la piste le long des lacs s'avère plus caillouteuse et moins plane que prévu. Dès lors, un peu de marche s'avère nécessaire. Dès le deuxième lac, la route se cabre et réclame pas mal d'énergie. Je suis encore bien loin de la Chavanette dont j'aperçois l'emplacement grâce au terminus du télési. Puis survient l'imprévu : d'énormes plaques de neige dissimulent le chemin et m'obligent à naviguer au «pif».

Dès lors, ce seront des efforts démesurés pour vaincre la pente, le terrain et le poids du vélo devenu en l'espace de quelques dizaines de mètres un sérieux fardeau. Arrêts fréquents pour récupérer. Quelques gorgées d'eau fraîche... mais que de neige ! Assurément, l'hiver a du être tardif en ces lieux. Du coup, le dépassement de l'altitude 2000, tant convoitée, ne fut qu'une péripétie de cette lutte terrible avec la pente. Pas question de renoncer ! Je m'accroche.

Voilà, le col est là, tout proche maintenant... une dernière plaque de neige... j'y suis. Le paysage, côté suisse, est grandiose : les Dents du Midi toutes auréolées de nuages barrent l'horizon. Les alpages font entendre leurs agréables sonnailles.

Hélas ! Pas question de s'attarder en ce haut lieu (2 147m) car j'ai déjà perdu pas mal de temps et ne sais ce qui m'attend plus loin. Je suis vite fixé. Pour passer du pas de Chavanette à ce que je crois être le pas de Cubore (en réalité, il s'agit du col de Vorla !), il faut grimper un sentier très escarpé sur plusieurs mètres à flanc de montagne. Un faux pas et c'est la dégringolade. Le vélo se révèle, plus encore que sur les plaques de neige, un véritable fardeau. Je dois l'empoigner par la fourche avant et par la fourche arrière pour progresser de quelques mètres. Renoncer ? Non, certainement pas. Heureusement, le passage délicat n'est pas trop long, le sentier très étroit consent à s'aplanir et débouche sur une piste large et en forte pente. Pas question de remonter sur le vélo ! J'arrive au col de Vorla (2205m). C'est la plus haute altitude de ma carrière dans cette région. Un seul regret, je n'ai guère le temps de savourer ces moments tant attendus.

Il n'y a plus de chemin, c'est donc un peu à l'aveuglette que j'entreprends la descente. Je me dirige en plantant, tel un bâton de ski, le vélo tous les 4 ou 5 pas. Si le conducteur qui manoeuvre le bulldozer là-haut, sur la pointe de Mossette me voyait, il se poserait des questions !

Je dois à nouveau affronter les plaques de neige mais l'effort n'a rien de comparable. J'atteins la piste de l'abricotine et peux enfin utiliser ma «Champagne» comme moyen de locomotion. Oh ! pas très longtemps, car par endroits le chemin se révèle trop caillouteux ou trop pentu. Je croise des marcheurs qui se rendent au lac Vert (au-delà du col de Chésery). Non loin des Brocheaux, j'arrive en pays connu.

Voilà, j'ai réussi ! J'arrive aux Lindarets où je retrouve le goudron... le trafic... et la crevaillon ! Le lendemain, lors d'une promenade en famille dans les rues d'Avoriaz, je me suis surpris à tourner la tête du côté de la Chavanette. La neige y était toujours aussi blanche mais Phébus, là-haut dans le ciel, commençait à avoir raison d'elle.

Jean-Pol ROSMANT N°3517
ATH (Belgique)

LE CIRCUIT DES ARAVIS

C'est une grande histoire entre lui et moi... J'avais gravi dans le temps, ces cols, admiré cette merveilleuse nature, ces grands espaces alpestres à la fois pastoraux et vertigineux. Je l'avais personnifié, ce grand brevet et jusqu'à présent n'avais pu y participer.

Donc, la sagesse aidant, l'âge venant, je m'engageais en 1994 à cette fabuleuse épreuve en qualité de «touriste», cette formule m'a permis de profiter pleinement des richesses que m'offrait la Haute-Savoie, en beauté, en calme, en ces immenses étendues champêtres et chaotiques.

Je me trouvais dans l'enceinte du départ, l'ambiance était bien là, un fourmillement de couleurs, de joie. Cyclistes de toutes les régions, interpellations... C'était le début de la fête, mais aussi au ventre une angoisse, un pincement au coeur, l'épreuve était de taille... Depuis quelques heures, de gros nuages très menaçants couronnaient les sommets alentours et nous avions tous le même réflexe : le regard tourné vers le ciel, une certaine anxiété nous gagnait.

Enfin qu'importe ! On s'était engagé ! On verrait bien par la suite... C'est le départ, nous quittons en une longue colonne le lieu de rassemblement. Plus de 500 cyclos en un ruban multicolore et bruyant longent le chatoyant lac d'un vert émeraude et les avenues de cette élégante ville, oh combien touristique. Après être passée au pied de la basilique de la Visitation, la route s'élève. C'est parti... Un dur morceau ce «Semnoz» qui culmine à 1700 mètres. Dès le départ, nous étions dans le vif du sujet : la dure réalité de la grimpe. A mesure que nous progressions, la menace de l'orage se précisait, elle devenait réelle et brutale.

Juste le temps de s'équiper et dans ce silence stressant au coeur de la forêt, la pluie frappait fort. Elle nous accompagna pratiquement jusqu'au contrôle à deux kilomètres du sommet. Un réconfort apprécié de tous nous était offert. Accompagnant la nourriture du corps, le soleil fit son apparition pour ne plus nous quitter, à la grande satisfaction de tous. Il contribuait à nous sécher, nous réchauffer avantageusement, nous en avions bien besoin, le moral aussi !

Suite à cette première partie du parcours sauvage, crispante également, que nous venions de vivre, changement de décor, nous voici dans une suite de vallonnements, dans un site pastoral, forêts, chalets, tapis de fleurs multicolores, vert tendre et soutenu. Pour compléter ce paysage d'un autre monde, ces fameuses laitières aux yeux bien particuliers, on les nomme «les longs cils», aux robes havanes qui ont un nom: «Abondance». Tout cet ensemble donne à ce tableau campagnard, la paix du coeur et de l'esprit. On se sent transporté et nous roulons avec facilité et bonheur, l'air est léger, le long de ces petites routes parfumées qui nous conduisent au pied du col du Frêne, lui-même contenu dans un écrin de verdure qui se gravit assez facilement par rapport au fameux «Semnoz». Ensuite, nous basculons sur la combe de Savoie, avant d'atteindre Albertville, la cité olympique. Cent kilomètres sont parcourus. Nous avons été hébergés confortablement et un copieux dîner, bien adapté et recherché pour nous les «sportifs» nous a été servi.

Après une bonne nuit, la ruche s'éveille, nous quittons Albertville encore endormie. Nous roulons dans la vallée du Beaufortin, le ciel est clair le soleil sera présent tout au long de cette grande et chaude journée. Elle s'annonçait belle, elle le fut !

Une route en corniche aux échappées multiples et variées, nous progressons en direction du col des Saisies qui culmine à 1633 m, grimpée longue et régulière qui nous emmène au troisième contrôle, où un ravitaillement copieux et varié nous fut servi. L'assistance technique était présente également pour le bonheur de certains. Puis ce sera une longue et belle descente bien dessinée, en direction de Notre-Dame-de-Bellecombe, les gorges de l'Arly et la traversée de Flumet. Ensuite la route s'élève progressivement vers la Giétaz avant de se dresser sous nos roues dans un site grandiose en lacets vertigineux vers le sommet du col des Aravis qui culmine à 1498 mètres d'altitude.

De ce côté-ci, il est impressionnant et demande un «plus» d'énergie, en fin de parcours, ce n'était pas évident...

Enfin la récompense est là devant nous : ce balcon face au majestueux Mont Blanc et sa chaîne étincelante de 4000 mètres, il paraît si près !

Ce quatrième contrôle permet à chacun de se refaire une santé, c'est avec regret que l'on quitte ce col, où se mêle la beauté sauvage bucolique, où les yeux sont en contemplation constante, le paradis en quelque sorte ! La réalité refait surface, il est l'heure de se lancer dans une magnifique descente vers la célèbre station de la Clusaz.

Le dernier obstacle se présente à nous avec le col des Fleuries, un lieu très calme, très vert, à l'écart de la gent automobile, tapissé de mille fleurs, un col qui porte bien son nom, entre la Roche sur Foron et Thorens les Glières.

Le temps de se désaltérer, heureusement que l'eau ne manquait pas tout au long du parcours, car la chaleur était très éprouvante, le goudron fondait... et en selle sur les dernières bosses d'Aviernoz et de Surles-Bois, avant de se précipiter sur Annecy4e-Vieux et l'arrivée. Dans une ambiance joyeuse, c'est la fête, pour ma part, j'étais comblé, j'avais réalisé mon rêve...

Brevet dur comme tous les brevets cyclomontagnards, mais si beau, qu'on oublie vite la fatigue. Un grand et sincère bravo et remerciements aux organisateurs de cette magnifique randonnée. Ils se sont dépensés sans compter pour notre bonheur à tous. Organisation parfaite, longue vie à ce superbe Circuit des Aravis !

P.S : Le prochain Circuit des Aravis aura lieu les 27 et 28 Juillet 1996.

Robert TRESCAZES N°3245
MANDUEL (Gard)

SUR LE CHEMIN...

Au mois de mai, j'ai fait le voyage de Belgique jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, seul et en toute autonomie.

Même si ce n'était pas le but recherché, j'en ai profité pour ajouter quelques cols à ma collection. Le texte ci-après, extrait de mon carnet de route, raconte mon passage des Pyrénées.

- GURMANÇON - JACA - 113 KM.

Hier soir, en regardant la carte, j'avais pourtant bien juré que je ne céderais pas à la tentation, que je monterais tout droit au Somport, sans regarder ni à gauche ni à droite. J'allais faire une étape courte et en profiter pour me reposer. Et puis voilà, il a suffi que je vois l'inscription «Col d'Ichère» pour retomber dans mon péché mignon !

Je ne sais pas lire le mot col sans titiller et sans que l'envie d'aller voir la-haut me dérange. Ce n'est pas que je sois bon grimpeur, mais quand on est membre du Club des «Cent Cols», on résiste difficilement à l'envie d'ajouter de nouvelles perles au collier ! D'autant plus qu'à la bifurcation vers Lourdios, des cyclos à l'arrêt me demandent ce que j'envisage de faire. Quand je leur réponds que je pense passer par le col d'Ichère et la forêt d'Issaux, ils me disent que ce n'est pas trop, trop difficile. L'un d'eux ajoute qu'à 60 ans, il le fait toujours sans peine !

Pourtant, dès les premiers lacets, je sens que je suis en train de faire une bêtise et de me fatiguer inutilement. Il est raide, ce col d'Ichère, même s'il ne fait que 4 kilomètres. Avec les bagages, je transpire à gros bouillons ! Rapide descente vers Lourdios et puis je vire à gauche pour rejoindre, par la forêt d'Issaux, le col de Bouezou. Superbe montée que celle là, sur une petite route où quelques moments d'ombre tempèrent un peu l'ardeur du soleil. Mais, Dieu que c'est dur ! Après 8 km d'ascension, je vois la bifurcation vers l'Espagne et le col de la Pierre Saint-Martin. Je vire à gauche et arrive rapidement au col Bouezou. Je devrais dire aux cols, parce qu'on en obtient deux pour le prix d'un. On enchaîne en effet, sans coup férir, le col d'Houratate. Je suis ici à 1100 mètres d'altitude, mais je vais redescendre vers les 400 mètres pour rejoindre la route que j'ai abandonnée tout à l'heure. Le Somport est à 1632 mètres et tout est donc à refaire.

Je suis à 30 kilomètres de la frontière espagnole et la route s'élève d'abord tranquillement dans la jolie vallée d'Aspe. J'aperçois là-bas, tout en haut, les neiges du Somport. La route se redresse après Urcos et les 8 derniers kilomètres sont assez difficiles. Comme toujours en montagne, la récompense suit l'effort la large et belle descente au revêtement parfait me permet d'atteindre 80 km/h dans certaines portions !

Fernand YA55E N°3680
MARCHE en F. (Belgique)

LE MONT COLOMBIS

Les cyclos ayant gravi le Colombis ont unanimement souligné la difficulté de cette interminable ascension aux terribles pourcentages.

Ces récits m'ont conduit à rechercher un autre itinéraire, mon choix s'est porté sur un parcours de 14 kilomètres partant de Chorges.

Les six premiers kilomètres sont effectués sur une petite route revêtue traversant les hameaux des Oliviers et des Chaussins avec des passages supérieurs à 10 %. Une petite descente me conduit à proximité du village de Le Fein où il faut bifurquer sur une route forestière conduisant à la Croix des Près. Dès lors le goudron disparaît mais la chaussée reste cyclable avec des pourcentages moyens pendant 2,5 km. A hauteur de la cabane forestière du Champ du Comte, la pente s'adoucit. Il reste 1,4 km pour rejoindre la Croix des Près.

Cette portion permet de souffler un peu avant d'entamer la partie la plus difficile. Tout d'abord 3,5 km pentus sur un chemin très dégradé cyclable à 95% (en totalité avec un VTT). Après la Serre des Rousses, une courte descente est la bienvenue puis il faut remonter jusqu'à la Cabanne des Bergers où l'on retrouve le goudron pour l'assaut final.

Le sommet n'est plus qu'à 700 mètres, ultime épreuve, je dois mettre pied à terre près du but pour me débarrasser d'un chien.

J'entame la descente par la même voie, la première partie est difficile à négocier compte tenu de nombreuses omières. Revenu à hauteur de le Fein, un petit crochet sans difficulté me permet de franchir le col Lebraut en passant par la côte de Fontgellet. La descente sur Chorges qui offre de superbes vues sur le lac de Serre-Ponçon met un terme à ce périple.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
AMIENS (Somme)

PÈLERINAGE AU PAYS DES VACHES SACRÉES

En ce temps là, je tutoyais régulièrement les deux «mille» à en faire baver d'envie plus de cent «Cols Durs» mais, encore sensé, je m'y faisais hisser en aéroplane et par prudence, je descendais en marche, considérant que ce gentil volatile n'est jamais aussi dangereux qu'au moment précis où il rencontre la planète.

Je percevais alors le vélo comme un étrange objet de culte d'une secte fort mystique dont les plus fervents adeptes prenaient pour nom «masos» lorsque l'instrument en question devenait à la fois haire et discipline dans les vastes domaines alpins, pyrénéens ou autres qui furent plaines mais dans des temps immémoriaux.

C'est dans ce contexte psychologique, qu'hôte de monsieur l'abbé Dédé auteur de nombreuses conversions, j'assiste à la grand'messe du «Père Sourde», Primat des Cols, célébrée sous les bannières de Luchon et Bayonne, réunies pour l'occasion.

Je me dois avant tout de manifester ici mon admiration sur l'organisation. En ce début d'après-midi qu'aucun nuage ne voile, pas un seul arbre ne côtoie la procession afin que nul n'en prenne ombrage. Pas le moindre petit filet d'air ne vient non plus ralentir l'ascension des corps, sinon celle des âmes. Enfin, pour pallier toute calamité d'ordre pulmonaire qui gâcherait les festivités, la température est maintenue à un niveau élevé.

Au terme des lacets du chemin qualifié de croix par certains, les fidèles mettent pied à terre. Beaucoup se prosternent en emplissant leur calice qu'ils nomment bizarrement bidon, puis sans plus attendre, la main gauche sur la hanche, communient en levant le coude droit alors que le regard se perd au zénith. Quelques-uns, assurément des initiés, entrent dans un sanctuaire ambulante où officient, sans désespérer, des prêtresses portant une grande croix de couleur rouge sur fond blanc qui tranche sur le bleu de leur chasuble. J'ai même vu ces douces vestales se précipiter pour soutenir quelque grand druide avant qu'il n'entre en contact avec le sol impur, l'étendre délicatement sur une sorte de palanquin et le porter ainsi dans le sus dit sanctuaire. Renseignements pris, il s'agirait du cérémonial dû au cyclo ayant rang d'honneur.

Un autre, par esprit de contradiction peut-être, plutôt par méconnaissance des rites, oblique en roulant sur l'herbe rase, s'y laisse littéralement choir et reste assis là, immobile, comme hébété, le temps de trois paters et dix avés. Puis, sortant soudain de sa torpeur, il se défait de son surplis d'un rouge écarlate, le dépose à terre et s'étend de tout son long, face contre ciel, bras écartés. Il ferme enfin les yeux et sombre dans une profonde méditation que toute l'agitation environnante ne semble pouvoir troubler. Cette curieuse assemblée plonge vraisemblablement ses racines au pays des Radjahs et autres Mahatmas, car les vaches sacrées vaquent placidement parmi les croyants. L'une d'elles s'approche de notre pénitent en extase, sent son habit sacerdotal, le trouve à son goût et décide d'en améliorer son ordinaire.

N'étant pas au fait de la liturgie, j'hésite un instant, mais sans possible avis de l'ascète toujours prostré et au risque de commettre un sacrilège, je conteste les arguments de la divine bovine par le peu qui dépasse encore de son museau humide.

On me vient opportunément en aide et l'on reprend petit à petit le vêtement, tandis que le ruminant soigne sa réputation et façonne une manière de dentelle du plus bel effet.

Tout ce remue-ménage ramène enfin notre yogi aux dures réalités existentielles. Je comprends alors que l'épisode ne participe d'aucun rituel lorsqu'il confesse, atterré, que ses saufs-conduits, ses assignats ainsi que sa comtoise de poignet cohabitent pacifiquement dans un des replis du surplis. Longtemps après, bien que n'ignorant pas ces mystérieuses pratiques, inquiétantes, oh combien, au néophyte, on réussit à m'endoctriner.

Toutefois, je me méfie toujours un peu de ces officiantes aux rites occultes dans leurs étranges chapelles et surtout de ces sacrées vaches qui vous feraient perdre toute notion du temps qui s'écoule et de l'argent qui ne le pourrait plus, porteraient gravement atteinte à votre ego le plus intime en effaçant toute trace tangible de votre patronyme et se plairaient assez à vous voir vous présenter nu à Dieu le père éternel et à ses saints.

GLOSSAIRE:

Cent Cols (confrérie des) : Organisation à but humanitaire d'aide aux malades atteints de colite aiguë.

Cols Durs (ordre des) : Société aux préoccupations similaires mais qui s'attarde plus sur le sort de ceux qui ont une fâcheuse tendance à rouler les «i» en même temps que les mécaniques.

Luchon - Bayonne : Chemin de croix très réputé. Une procession y est organisée tous les deux ans en alternance avec Bayonne - Luchon pour permettre aux fidèles qui le désirent, de revenir à leur point de départ.

Peyresourde : Col montant des Pyrénées qui présente la particularité de redescendre si l'on inverse le sens de la marche, ce qui s'avère fort avantageux à l'usage.

Michel BIDAUD N°3706
BOUSCAT (Gironde)

IL FAISAIT CHAUD... IL FAISAIT FROID... DANS LE QUEYRAS

Il faisait un temps superbe en ce matin de juillet au camping de Guillestre. Dans le silence d'une fin de nuit, le Guil semblait plus bruyant, tant les échos matinaux se trouvent amplifiés quand la nature et ses occupants dorment encore. Quelques voisins sous tentes laissaient échapper à travers les parois de toile des ronflements bienheureux suite à une soirée « festive » comme pouvaient en témoigner les nombreuses canettes réparties tristement sur la zone de combat. La forêt de Risoul éclairée sur son sommet par les premiers rayons, laissait à penser qu'encore une fois la journée serait belle.

Dany, comme à son habitude, avait, dès la veille, préparé avec délicatesse et souci du détail, ce qui serait notre menu pour cette journée longtemps rêvée. Comme il est de mise en pareil cas, malgré nos sacoches, une profonde réflexion avait été conduite sur le volume, le poids, le pouvoir énergétique, la résistance à la chaleur des divers ingrédients choisis pour notre expédition. Le tout était bien rangé dans des boîtes plastiques avec comme toujours un profond et réfléchi calcul sur la répartition équitable des masses à l'intérieur du couple.

Nous en étions donc là dans cette situation mille fois répétée, prêts à affronter l'objectif de la journée : le col Agnel et ses 2744 m... quand Dany, le visage déjà marqué par je ne sais quel émoi matinal s'écria « le melon... le melon... » Et oui, il est des passions plus fortes que la diététique, plus fortes que la dynamique des masses... le melon devait être de notre sortie par son pouvoir rafraîchissant et ses qualités gustatives nécessaires au moral des chasseurs de cols.

Un rapide coup d'œil sur la contenance de nos sacoches et je savais déjà que j'aurais la charge de cette « cucurbitacée, genre cucumis », comme il est dit dans les traités de botanique. Parée de cet ornement, la dite sacoche ventrue et rebondie à qui les intempéries et les nombreux usages ont depuis longtemps donné une forme informe, apportait à ma monture un semblant d'instabilité que je m'efforcerai de maîtriser toute la journée.

Un petit échauffement dans la rampe d'accès menant au carrefour du col de Vars et nous voilà dans le surplomb des gorges du Guil, point de passage obligé de cette autre conquête prestigieuse qu'est l'Izoard. Une brise de vallée nous taquine, sans pour autant nous contrarier, bientôt quelques cyclistes multifuorés nous rattrapent, nous dépassent.. leur roue arrière s'éloigne... impossible de suivre... le vent contraire... le melon... la contemplation du paysage alpin nous fournissent suffisamment d'alibi pour un amour propre à peine écorné ! Déjà, la silhouette de Château Queyras, son approche pentue et le melon, toujours le melon... Cavaillon... obsession... et encore 1500 m de dénivelée ! Le carrefour de Ville-Vieille est là, sa boulangère aussi... Si j'osais... le melon... pour le retour ! Mais non ! L'altitude ne pourra que le bonifier. Nous nous contentons donc des douces viennoiseries dégustées sur un banc près de cyclo-campeurs étrangers dont les quadruples sacoches semblent contenir la moitié du rayon bricolage du BHV... alors, vous pensez..., j'ai l'air de quoi avec mon melon d'une livre ?

Fort de cette réflexion comparative, je repars à l'assaut du seigneur du jour, le moral au plus haut, accompagné de ma fidèle compagne qui suivant une habitude bien établie, n'a pas oublié d'enduire toutes ses parties exposées de « crème solaire indice 15 ». La route s'élève régulièrement, nous laissons de côté la direction de Saint-Véran pour atteindre Molines et sa traversée tortueuse, au milieu de touristes faisant leurs courses matinales.

La montée se fait plus rude, les taons et mouches nous soutiennent dans notre avancée, la crème solaire semble les attirer davantage, le soleil frappe fort sur nos nuques rougies mais que la montagne est belle, l'odeur des foin mêlée au goudron chaud... une odeur prenante... inhabituelle... le melon... l'odeur du melon... le poids du melon !!

Sur le côté, un ruisselet, un petit torrent fera l'affaire je vais le déposer comme un présent... nous le

retrouverons à la descente, frais, rafraîchissant... pourvu que je ne sois pas repéré par un promeneur, pire ! Par un garde forestier pensant à un poseur de piège interdit... Mais non, tout est calme dans le col Agnel en ce jour béni de juillet, le soleil brille toujours, les fleurs sentent bon, les marmottes nous appellent... Nous avons des ailes, l'air me semble plus léger, je suis plus léger... je vole, nous volons.

Le sommet approche, il est là, nous y sommes : les lacets du versant italien sont impressionnants dans la brume montante. Nous avons envie de plonger en terre étrangère, mais non nous devons retourner sur nos pas... Le melon est toujours là, plus frais, plus rafraîchissant que jamais... Il sera bon tout à l'heure... à l'ombre du mélèze.

Il faisait beau, très beau dans le Queyras en ce jour de juillet lorsque ma sacoche a repris forme...et son propriétaire aussi...

Michel SAVARIN N°2739
Castelmaurou (Haute-Garonne)

WEEK-END CANTALIEN

Les mêmes mordus de Tende l'an passé se sont retrouvés pour une chasse rangée aux cols dans le secteur hercynien de Super-Lioran, à l'invitation de Jean Fournol, président animateur du club cyclo de Siran.

Treize cyclos, ils étaient treize... Porte-malheur ou porte bonheur, je ne sais ce que portait ce chiffre, mais cela n'empêcha pas que la pluie ne s'amenasse (pour les fâchés avec ta conjugaison : la pluie ça menace !). Eh oui, tant nous eûmes de soleil et de clarté sur les cimes frontalières en 1994, tant nous eûmes de brouillards et de flotte sur les Puy ensevelis comme au plus profond des mauvais automnes.

Dès le départ samedi, l'eau tomba du ciel, triste, fade, sombre. Les noirceurs de la veille, ce souffle irrégulier de sud-ouest l'avaient assez annoncé du côté de Murat (se prononce comme la troisième personne du singulier de murer au passé simple !) par où nous parvenions en ces plateaux auvergnats depuis un midi ma foi chaleureux et lumineux.

Il fallut sortir le gros équipement, couvre-pantalons pour certains, gants polaires pour d'autres. On vit même des sacs de supermarché emballer chaussettes ou souliers et des poches poubelles trouver la noble fonction de garde-corps. Alors qu'il suffisait d'un bon poncho et de vrais pare-boue pour se prémunir au mieux contre l'assaut des gouttes. Mais la variété ne fait-elle pas le charme en toute circonstance ? L'eau tomba du ciel mais le vin coula à flots. Jupiter envoya ses escadrons humides, Bacchus vint à la rescousse.

Après avoir pataugé dans les traces boueuses des sentiers à troupeaux, bien essuyé le grain en des cols à l'invisible panorama, usé les patins dans la bouillie abrasive, on en revint penauds et déçus, prématurément, par la N 122 toujours en travaux.

Mais Jean, à Saint-Jacques-des Blats réserva la table, celle-la même où vers 12h30 la joyeuse équipe frottée, brossée et rhabillée vint faire honneur aux tripoux d'Aurillac. Le soleil dans les verres remplaçait celui absent dans les airs. L'occasion fut belle pour certains de conter leur «soleil» par-dessus monture et rochers pour tâter le matelas perlé des genêts ou la pente raide d'herbe détrempée.

La route en voiture dans le gris après-midi rattrapa, si l'on peut dire, ces 25 aventureux kilomètres où tant de cols conservèrent leur secret pour la plupart d'entre nous. On se consola au buron qui n'avait plus de fromage. On tasta le biscuit local à Salers (se prononce comme celui de la peur !), on z'yéuta quand c'était permis vers les ensellements où l'on aurait dû crapahuter en toute liberté. En la grotte chapelle de Fontanges, toute ruisselante, chacun y alla de sa prière in petto pour des lendemains meilleurs. Oui, cela serre le coeur de franchir de beaux obstacles type Pas de Peyrol en voiture balai.

Le soir venu, le vin d'Entraigues ne fit pas un pli contre le côte de Beaune, mais le champagne de Georges, le vrai-faux demi-siècle, mit tout le monde d'accord. Laissons chanter la pluie ; seule Nadine aura tiré aujourd'hui son épingle du jeu en tirant du sac son maillot de bain pour une baignade plus propre que la nôtre : Val vacances, c'est super!

La nuit de samedi à dimanche fut moins grondante de vent et d'averses ; on va pouvoir «déménager» sans les accoutrements plastifiés. Pendant le petit déj', on a même vu le soleil magnifier le cône saisissant du Griou. Mais si le ciel nous laisse partir à sec, il se charge vite. Ici, dans ce pays d'Auvergne pas si loin du Midi, impossible de se fier au moindre trou de bleu, pas question d'accorder un fifrelin de confiance à l'aspect pas net du ciel. Dans l'ascension goudronnée de Curebourse, le Plomb du Cantal, cime à honorer, se fait écharper par de vilaines brumes. Quelques gouttes se promènent dans l'air instable. Est-ce pour cela que Jean-Michel est parti s'encadrer dans le fossé ? L'homme à la moustache poivre et sel sera à la remorque du groupe en cette seconde journée mitigée. La belle halte à la Thuillière, maison sélectionnée par le guide du casse-croûte de chez Hachette, ne remettra pas entièrement sur les rails le néo-Périgourdin.

Malgré le feu de bois séchant la sueur, malgré le café excellemment préparé et servi en mazagran par le maître des lieux : pittoresque personnage prisonnier de sa ferme, malgré les biscuits circulant de main en main.

La progression vers Chèvre et Burtonne fut plus le fait de marche et de poussage que de pédalage, terrain herbeux, bosselé, vaseux et pentu oblige. La douzaine de randonneurs mécanisés s'élèvera sans hâte vers le brouillard frisquet, traversant les immenses pacages où se dispersent d'énigmatiques troupeaux. Un petit grain se met de la partie juste sous le sommet.

Cela suffit pour qu'on boycotte le col de la Tombe du père ? Caché en contrebas dans cette fichue purée de pois mouillante. Dès lors, l'arrosage va se faire plus copieux. Tout est fermé au terminus des remonte-pentes. Notre estomac crie famine, il faut passer les impers, bref c'est la déroute et la fin de la partie sur crêtes.

Daniel, resté ce matin au village vacances, par prudence, n'aura manqué que le salutaire moment du repas. A l'heure où la station dépeuplée de Super Lioran se met à fumer sous les trombes d'eau, on trouve refuge dans la seule pizzeria ouverte. Le demi d'entrée déride les visages, décrispe les lèvres, libère les sourires, redonne la gaieté au coeur.

Aujourd'hui, suite des découvertes gastronomiques, à défaut d'avaler d'autres cols la truffade fait place au pounti de la veille, plats des pauvres, recettes sans viande, à base de patates ou de poirée. D'aucuns, moins curieux des traditions, se rallieront aux pâtes ou aux pizzas, généreusement servis.

Tans pis si l'averse brutale nous surprend en quittant le village en bois, il ne reste presque rien, tout en goudron de surcroît. Georges guide Victor vers une route tranquille et détournée, sinuant dans les sapins géants tandis que la dizaine en digestion amorce la remontée directe au plus bref.

Drôle de week-end, 70 kilomètres de sortie tout au plus, avec pas mal d'aventure et bien des cols amputés. Jean notre hôte désigne, alliant le geste à la parole, tous ses ensellements manqués Eylac, Aisses, Redondet, Bellecombe... Tristesse dans le regard, intonation de regret, mais notre Siranais n'est pour rien dans cette dégradation vers un régime perturbé et perturbateur. D'ailleurs, les trois jours à venir vont voir rouler les paquets de nuages et s'abattre des baquets d'eau encore plus véhéments.

Mais pour sûr, Jean nous rappellera pour une autre invitation, une année à venir, et là, il pourra satisfaire tout son monde resté sur sa faim. Salut l'Auvergne, et que vive le vélo !

Victor SIESO